





LES NUITS
ANGLAISES.

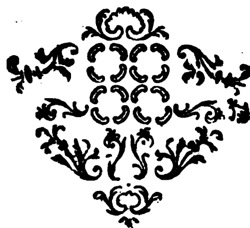
LES NUITS ANGLAISES,

OU

RECUEIL

DE TRAITS SINGULIERS, D'ANECDOTES, d'événemens remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'obſervations critiques & de penſées philoſophiques, &c. propres à faire connaître le génie & le caractère des Anglais.

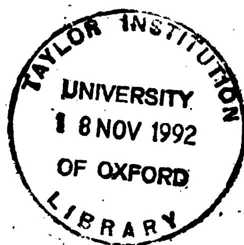
QUATRIEME PARTIE.



A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint Jean-de-Bauvais, la premiere porte cochere au-deſſus du Collége.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





LES NUITS ANGLAISES.



TRENTE-QUATRIEME NUIT.



Détail des invasions faites en Angleterre,

Ou des entreprises formées pour y débarquer.

Alfred le Grand, qui régnait vers le neuviéme siècle, est le premier Roi d'Angleterre qui ait opposé quelque résistance aux ennemis qui ont traversé la mer pour attaquer cette Isle. Edgar, vers la fin du dixiéme siècle, devint plus puissant sur la Mer. Depuis son régne il y a eu vingt-quatre inva-

sions ou tentatives, qui ont eu différens succès.

I. Guillaume, Duc de Normandie, part des côtes de ce Duché avec une flotte de neuf cents voiles. Il débarque toutes ses forces sans opposition à Pemzay en Suffex, le vingt-neuf Septembre 1066; & une seule bataille qu'il gagne près d'Hastinas, sans avoir aucun parti dans le Royaume, lui en assure la conquête.

II. Robert, fils ainé de Guillaume, & Duc de Normandie, entre en Angleterre en 1101, par Portsmouth, sans éprouver de résistance, & il y trouve un parti prêt à se joindre à lui. Cependant l'Archevêque Anselme harangue l'armée avec tant d'éloquence, qu'il l'entraîne dans le parti de Henri I, frère de Robert. Il porte les soldats à lui renouveller le serment qu'ils lui avaient déja prêté, & l'entreprise de Robert échoue. Les deux frères font la paix: Robert reste deux mois à la Cour de Henri, & retourne ensuite en Angleterre.

III. Maud, fille de Henri I, & veuve de l'Empereur Henri V, arrive

en Angleterre l'an 1139, avec cent quarante hommes. Les Barons mécontens la joignent avec une foule de peuple. Une guerre civile s'allume ; on exerce des deux côtés les plus cruelles barbaries. La fortune, pendant sept ans, se partage & varie beaucoup : enfin le parti de Maud s'affaiblit, & elle retourne en Normandie en 1146.

IV. Isabelle, femme d'Edouard II, débarque à Harwich le vingt-huit Septembre 1326, avec une armée qu'elle y conduit du Hainaut ; elle y est renforcée par les ennemis des Spencers. Elle se saisit de son mari, & le force à remettre la couronne à son fils, le vingt-deux Janvier 1327.

V. Le Duc de Lancastre est rappellé en Angleterre pendant l'absence de Richard II, qui était alors en Irlande. Il part avec trois vaisseaux, montés seulement de quatre-vingts Soldats. Avec cette poignée de troupes, il descend à Ravenspur dans le Comté d'Yorck, au mois de Juillet 1399, & il est joint par un très-fort parti. Le Roi revient ; & ne se trouvant point en état de lui résister, il lui remet sa couronne le trente Septembre.

VI. Sous le régne du malheureux Henri VI, les Français débarquent en Angleterre le vingt-huit Août 1457. Ils prennent & pillent la Ville de Sandwick, dans le Comté de Kent, & s'en retournent chargés de butin. Jamais expédition de ce genre, au rapport des Historiens, ne fut, ni mieux concertée, ni mieux exécutée.

VII. La femme de Henri VI part de France en 1462, avec un petit nombre de vaisseaux, & cinq cents hommes. On l'empêche de débarquer à l'embouchure de la Tyne. Elle perd une partie de son monde ; mais elle débarque enfin à Berwick, d'où, renforcée par les Ecossais, elle pénétre en Angleterre. Ses troupes sont défaites à Exham, & elle fuit avec son mari en Ecosse. Edouard IV conclut une tréve avec les Ecossais ; ce qui oblige la Reine à regagner le continent. Henri VI se cache en Angleterre ; il y est bientôt découvert, & renfermé dans la tour de Londres, en 1463.

VIII. Le Comte de Varwick part de France en 1470, à la tête d'une flotte bien armée : celle du Duc de Bourgogne qui l'attendait à l'embou-

chure de la Seine, pour l'intercepter, est dispersée par la tempête la veille du départ du Comte. Celui-ci débarque à Darmouth, où il trouve du renfort. Il chasse Edouard IV d'Angleterre, & délivre Henri VI de sa captivité. Le vingt-six Novembre suivant, Edouard IV est déclaré convaincu de haute trahison.

IX. Le même Edouard IV part, en 1471, avec dix-huit vaisseaux & deux mille hommes, que lui fournit le Duc de Bourgogne. Il voulait débarquer à Nortfolk; mais la côte étant trop bien défendue, il débarque à Ravenspur, & donne la bataille de Barnetfield, qui lui fait recouvrer la couronne.

X. La femme de Henri VI revient une seconde fois, avec une flotte & des troupes Françaises. Elle débarque en 1471 à Weimouth, où elle apprend la défaite de Varwick, & se retire d'abord dans une Abbaye : ensuite son parti l'encourage à faire quelques tentatives; mais elle perd la bataille de Tewkesbury.

XI. En 1484, le Comte de Richemond s'embarque en Bretagne avec

quarante bâtiments & cinq mille hommes. Sa flotte eſt diſperſée par la tempête : ſon vaiſſeau eſt le ſeul qui aborde en Angleterre, dans le Comté de Dorſet, & le Comte a le bonheur de ſe ſauver.

XII. Le même revient l'année ſuivante avec aſſez peu de monde. Il débarque à Milford-Haven, dans le pays de Galles, ſans y trouver d'oppoſition, parce que Richard III en avait retiré ſa flotte. Richemond ſe fait ſuivre par un nombreux parti. Il marche vers Londres, rencontre Richard III à Bosworthfeld, remporte ſur lui une victoire complette, & s'empare de la couronne, le ſixiéme jour de ſon débarquement.

XIII. Lambert Sunnell, qui prétend, comme Comte de Warwick, être l'héritier de la maiſon d'Yorck, eſt reçu comme Roi en Irlande l'an 1486. La Ducheſſe de Bourgogne envoie à ſon ſecours deux mille hommes : il débarque l'an 1487, à Towdray, en Lancashire. Il ſe fait peu de partiſans, & eſt défait à la bataille de Stock près de Nerwarck. Il y eſt fait priſonnier, & eſt réduit à ſon premier état de marmiton.

XIV. Perkin Warbeck se dit Duc d'Yorck, fils d'Edouard IV ; il est reconnu comme tel à la Cour de Bourgogne, & par les Irlandais. Il fait ses premières tentatives du côté de Kent, & il ne peut y débarquer. En 1495 il entre en Ecosse, y est reçu par le Roi Jacques, qui, l'année suivante, passe avec lui en Angleterre. Comme personne ne se joint à eux, ils se contentent de piller, & regagnent l'Ecosse.

XV. Perkin, obligé de quitter l'Ecosse, passe en Irlande, où il est encouragé par les ennemis de l'Angleterre. En 1497 il ose, avec cent quarante hommes & quatre petites barques, faire une descente à Cornwall. Son entreprise sur Excester ne réussit pas. Il abandonne son armée, quoique alors forte de sept mille hommes, se réfugie à Bewly, & se rend au Roi. Après avoir servi de jouet à toute la Cour, il est mis au pilori, & pendu à Tiburn en 1499.

XVI. Philippe, Roi d'Espagne, rassemble en 1588 une flotte de cent trente-quatre bâtimens, avec une armée de vingt mille hommes, à qui le Duc de Parme devait en joindre cin-

quante mille. Son projet, en rassemblant des forces si considérables, n'était pas moins que de conquérir l'Angleterre. La Reine Elisabeth avait une flotte à Plymouth, & une autre de quarante bâtiments sur les côtes de Flandres, pour s'opposer au Duc de Parme. Vingt mille hommes gardaient les côtes; 23000 étaient campés à Tilbury, & 36000 étaient auprès d'elle, pour la défense de sa personne. La flotte Espagnole, après avoir essuyé une tempête, s'approche des côtes d'Angleterre du côté de Calais. Howard & Seimour la suivent de près avec cent quarante vaisseaux, & l'attaquent avec des brulots d'une nouvelle invention. Les Espagnols sont obligés de se retirer précipitamment : dans leur fuite, ils sont encore battus par la tempête, & ne revoient les côtes d'Espagne qu'avec un tiers de la flotte avec laquelle ils étaient partis.

XVII. Charles II s'embarque le douze Juin 1650, avec une petite flotte sur les côtes de Flandres. Il échappe à tous les vaisseaux qui l'attendaient, & débarque le vingt-trois du même mois au nord de l'Ecosse, qui se déclare pour lui. Il y rassemble une

armée d'environ vingt mille hommes. Cromwell, général des troupes parlementaires, vient au-devant de lui, force son camp à Dumbar le premier Septembre de la même année, & s'empare d'une partie de l'Ecosse. Charles II veut essayer ses forces en Angleterre, & passe par Sterling. Cromwell le suit avec une armée très-supérieure, & remporte sur lui une victoire complette à Worcester. Le Roi, au travers des plus grands dangers, regagne son vaisseau à Shorckam, & débarque le même jour quinze Octobre, sur les côtes de Normandie.

XVIII. Le Duc de Monmouth part du Texel le ving-quatre Mai 1685, avec un seul vaisseau de guerre de trente-deux canons, deux allèges & quatre-vingts deux soldats. Il trompe la vigilance des vaisseaux ennemis qui épiaient son passage. Il débarque à Lime le onze Juin, y rassemble du monde, & y apprend avec douleur la défaite du Comte d'Argyle, qui était de son parti. Il va au-devant de l'armée royale, l'attaque à Sedgemore le six Juillet, est battu, fait prisonnier, & décapité le quinze du même mois.

XIX. Le Prince d'Orange part de Briel le dix-neuf Octobre 1688, avec une flotte de cinquante vaisseaux de guerre, vingt-cinq frégates, vingt-cinq brûlots, & près de quatre cents bâtiments de transport pour quatre mille chevaux & dix mille soldats qui étaient sur la flotte. Ils sont dispersés par une tempête ; mais ils se rassemblent à Helvoëtsluys, & se remettent en mer. Quoique cette flotte formât une chaîne de sept lieues de long, & que le trajet fût de plus de six heures, elle passe à la faveur des brouillards au travers d'une flotte anglaise de soixante & une voile ; le même vent qui la conduit à Tilbury, empêche la flotte anglaise de la poursuivre. Les Hollandais débarquent le quatre Novembre sans trouver aucune résistance. La plus grande partie de l'armée du Roi Jacques l'abandonne, & Guillaume monte sur le trône, sans avoir essuyé de combat.

XX. Jacques II part de Brest le douze Mars 1689 sur une flotte française composée de quatorze vaisseaux de guerre, de six frégates & de trois brûlots, & prend terre à Kingsale en Irlande. Ses partisans se réunissent à lui;

la France lui envoie un ſecours de quarante mille hommes. Ce Prince perd beaucoup de tems aux ſiéges infructueux de Londondery & de Tnifkilling. On envoie contre lui une armée fort inférieure en nombre. L'année ſuivante 1690, le Roi Guillaume paſſe en Irlande à la tête d'une autre armée, & gagne la fameuſe bataille de la Boyne le premier Juillet. Le Roi Jacques fuit vers Dublin, & ſe retire en France ſur un vaiſſeau de cette Nation.

XXI. En 1692, ce même Prince ſe rend à la Hogue en Normandie, où il trouve une armée d'environ vingt mille hommes, & autour de quarante à cinquante vaiſſeaux de guerre, avec trois cents bâtiments de tranſport prêts pour la deſcente. Les vents contraires les retiennent au port pendant un mois. A peine ſont-ils en route, que l'Amiral Ruſſel vient au-devant d'eux à la tête des flottes d'Angleterre & de Hollande réunies; ce qui faiſait environ le double des forces françaiſes. Le Roi Jacques eſt battu. Les Anglais prennent ſept vaiſſeaux français, & en brûlent quatorze dans la baie même de la Hogue. Le Roi Jac-

ques, après cet échec, retourna pour la dernière fois à Saint-Germain.

XXII. Le Prétendant s'embarque à Dunkerque le dix-sept Mars 1708, sur une flotte française de vingt-six vaisseaux de guerre, la plûpart de quarante canons, avec six mille hommes. L'Amiral GeorgesByng, qui était sur les côtes de Flandres avec une flotte de quarante voiles, pour observer les mouvements des Français, rencontre leur flotte. Les Français veulent prendre le large ; Byng va les attendre devant Edimbourg, où ils se rendent. A l'aspect de sa formidable flotte, les Français reculent. Byng les poursuit, & leur prend un Vaisseau. Les vents contraires les empêchent de se retirer à Invernesf : ils sont obligés de revenir à Dunkerque, après avoir essüyé beaucoup de mauvais temps & avoir perdu quatre-mille hommes.

XXIII. Le Comte de Marr passe en Ecosse dans l'Automne de 1715, pour y exciter une rébellion. Elle éclate bientôt après. Le Prétendant y est proclamé, ainsi qu'au nord de l'Angleterre. Cependant les Ecossais sont battus à Dumblain le treize Novembre

par le Duc d'Argyle. Les rebelles, enfermés dans Preston, se rendent au général Carpentier. Le Prétendant arrive *incognito* en Ecosse, sur un petit bâtiment, avec six personnes de sa suite; il se rend à Péterhead, & entre dans Perth; &, après avoir été poursuivi, il se retire en France sur un vaisseau français au mois de Février 1716.

XXIV. Le fils aîné du Prétendant part de Bretagne sur une frégate de dix-huit canons, le quatorze Juillet 1745. Il est ensuite joint par un vaisseau de guerre de soixante-six, qui est rencontré & combattu par le Capitaine Brett. Le Prince arrive sur la frégate en Ecosse. Son parti se grossissant à mesure qu'il avance, il entre dans Perth le quatre Septembre, & dans Edimbourg le dix-sept: il défait Jean Cope à Preston le vingt un: il assiége le château d'Edimbourg le premier Octobre, & est forcé de lever ce siége le cinq *. Le reste du mois il n'arrive

* Le Prince Edouard se contenta d'en faire le blocus, & le leva pour conserver la ville, sur laquelle le Commandant du château, malgré les conventions faites entre lui & les Magistrats de la ville, avait la mauvaise foi de faire tirer à boulets rouges.

rien de considérable. Le Prince passe le mois suivant la Tweed : il prend Carlisle & pénètre jusqu'à Derby le quatre Décembre. Le Duc de Cumberland & le Général Wade, vont au-devant de lui avec des forces beaucoup plus considérables. Il est obligé de quitter Derby & de se retirer en Ecosse, où il rassemble ses partisans. Le huit Janvier 1746, il met garnison dans Sterling. Le dix-sept il gagne Falkirck. Le Duc de Cumberland se met en marche le vingt-cinq Janvier, fait fuir devant lui l'ennemi, & entre dans Sterling, le deux Février. Les Ecossais tentent vainement le siége du fort Guillaume & sont totalement défaits à Culloden le seize Avril *.

* Dans cette dernière tentative de la Maison de Stuard, le peuple prit la fuite à la vue d'une poignée de braves & une troupe de Montagnards Ecossais ; marcha sans obstacle, & pénétra jusqu'au centre du Royaume. Pendant la dernière guerre, comme on craignait une descente des Français, un particulier fit cette déclaration naïve : « Quant à moi, je ne suis pas soldat, ainsi je ne » risque rien d'avouer que je ne suis pas brave. » Voici ma bourse pour le service de ma Patrie : » si les Français viennent, je payerai ; mais bien » fin qui m'obligera à me battre ». Combien d'autres Anglais auraient tenu le même langage, s'ils avaient voulu dire la vérité !

On voit que de vingt-quatre entreprises, il y en a eu huit ou neuf où l'ennemi a débarqué sans trouver de résistance ; deux où l'ennemi, non seulement n'a pu aborder, mais encore a été battu, (ce sont la seizieme & la vingt-deuxieme); une autre où les troupes débarquées, ont été repoussées ; une où les vents seuls s'en sont mêlés, & ont combattu pour les Anglais. A l'égard des dix ou onze autres expéditions, ce sont des téméraires qui se sont glissés avec un ou deux bâtiments, & qui n'ont introduit que peu de monde en Angleterre.

De cette récapitulation de différentes invasions, les Anglais concluent qu'ils ne doivent jamais être sans une flotte formidable, & quelques-uns d'entr'eux ajoûtent que ce ne serait pas assez que des vaisseaux, & qu'il faudrait une nombreuse Milice, bien exercée ; puisque non-obstant les forces maritimes, les vents peuvent chaque jour favoriser un ennemi & le jetter sur les côtes, où il trouvera toujours des bras prêts à le recevoir.





LE CARACTÈRE PERCE JUSQUES DANS LES MOINDRES CHOSES.

UN jeune homme & une demoiselle, dont le mariage avait été conclu & arrangé, allèrent à l'Eglise de Saint-Georges à Londres, pour la célébration; le Curé tardait beaucoup à venir; la demoiselle demanda à son prétendu quelle heure il était: qu'est-ce que cela vous fait? répondit brutalement celui-ci. Ce ton fit faire des réflexions à cette jeune personne: oh! oh! dit-elle, comment me traiteriez-vous, si j'étais déjà votre femme? Sur le champ elle sortit de l'Eglise, sans qu'on pût la retenir; &, rencontrant dans son chemin le Ministre, elle lui dit de ne pas se donner la peine d'aller plus loin, parce que son mariage était rompu, & ne se raccommoderait jamais.



HISTOIRE DE LA POUDRE DE SYMPATHIE.

LES effets merveilleux de cette Poudre ſympathique firent grand bruit vers le milieu du dernier ſiécle. Tout le monde en a ouï parler; mais tout le monde ne ſçait pas comment le Charlataniſme s'y prit pour aſſurer le ſuccès de cette folie. Le Chevalier Kenelme-Digby, Irlandais, étant à Rome, acheta d'un Moine Italien le ſecret d'une préparation de vitriol pour arrêter les hémorrhagies. Il la nomma *Poudre de Sympathie*, parce que, loin de ſe contenter des éloges que ſa Poudre pouvait juſtement mériter en qualité de ſtyptique dans les légères effuſions de ſang, il lui donna des vertus romaneſques, prétendant que la Poudre guériſſait toutes ſortes de bleſſures, ſans qu'il fût beſoin de toucher, ni même de voir les malades. Un ſeul fait trompeur en impoſa à la crédulité de Jacques I, & fit à ſa Cour la fortune du remède ſympathique. La merveille de ce remède paſſa la Mer avec le Chevalier Digby; il vint ſe réfugier à Paris, détailla avec quelque art, dans

un Ouvrage, la relation de ses cures surprenantes, & s'efforça de prouver, par des hypothèses, la possibilité des guérisons sympathiques. Il séduisit par son esprit une Nation avide de nouveautés, & sur-tout de nouveauté agréables. On ne s'entretenait que des miracles de la Poudre sympathique; & comme tout le monde en voulait avoir, les Charlatans se multiplièrent pour en distribuer. Ils ne s'embarrassèrent plus dans leurs préparations de purifier le vitriol; ils firent & débitèrent diverses poudres blanches, composées des matières les plus bisarres qui s'offrirent à leur imagination, d'ongles, de cheveux, d'os calcinés, pulvérisés, mêlés avec un peu de vitriol. Les gens de bon-sens se récrièrent contre la crédulité pitoyable des Grands & du Peuple; ils ne furent point écoutés. Mais ce qu'ils ne purent gagner par des raisonnements solides, la Comédie en triompha par la plaisanterie. Montfleuri s'avisa de jouer cette folie sur le Théâtre, & y jetta tant de ridicule, qu'il en guérit la Nation pour toujours. C'est dans la Piéce intitulée, *La Fille Médecin*, que notre Auteur dramatique a traité ce sujet; & le traite si parfaitement, qu'il n'a rien laissé à desirer. La

scène de cette piéce, où il se moque ingénieusement de la Poudre de sympathie, est un modèle d'excellent comique : c'est le Médecin sympathique qui veut convaincre Géronte & Eraste des merveilleux effets de sa Poudre. Géronte demandant au Médecin comment tous les miracles dont il vient de parler ont pu s'opérer, le Charlatan répond :

C'est par cette vertu, dite de sympathie.
Voici comment : ce sont des effets merveilleux.
De ces ongles rognés, Monsieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il sort une matière,
Comme de tous nos corps, subtile, singulière,
Que Démocrite appelle . . . .
Atômes, petits corps, Monsieur, que je m'applique
A guérir par l'effort d'un mixte sympathique.
Ces petits corps guéris, dès ce moment, dès-lors,
Vont à travers de l'air chercher les petits corps
Qui sont sortis du corps du malade. De grace,
Suivez-moi pas à pas. Ils pénètrent l'espace
Qui les a séparés depuis qu'ils sont dehors,
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps
Qui sont sortis du corps de quelqu'autre : de sorte
Qu'ayant enfin trouvé, dans l'air qui les transporte,
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,
Des petits corps susdits, comme les postillons,
Guéris par la vertu du mixte sympathique,
Leur porte la santé que je leur communique ;
Et le malade alors, reprenant sa vigueur,
Se sent gaillard, dispos, sans mal & sans douleur.

CRISPIN.

Ainsi ces petits corps, qui vont avec vitesse,
Emportent par écrit avec eux leur adresse;
Et pour connaître ceux qu'ils vont chercher si loin,
Sans doute ils sont marqués, Monsieur, à quelque
coin?

GÉRONTE.

Maraud, te tairas-tu?.... Mais, Docteur, écoutez:
Ce remède est-il sûr?

LE MÉDECIN.

Sûr? Si vous en doutez,
Qu'un malade ait la fièvre, & qu'on me donne en
main
De ses ongles rognés, de ses cheveux; soudain,
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges,
Mon mixte produira des prodiges étranges;
Et, par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fièvre, & l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainsi, si vous vouliez, vous donneriez les fièvres
A toute la forêt d'Orléans.....

GERONTE.

Si tes lèvres....

ERASTE.

Cet homme aux petits corps n'a pas l'esprit trop sain.

Eraste avait raison; mais les rires du Parterre sur le Médecin Sympathique, & ses battemens de main à chaque dis-

cours du Valet, confondirent tout ensemble les vendeurs de poudre, ceux qui en faisaient usage & les Gérontes qui avaient eu beaucoup de penchant à donner leur confiance à ce remède. *Ridiculum acri*, &c.

Le Jeu de Whist.

Le Whist est un jeu fort en usage à Londres. Il s'y trouve des coups piquans; & pour peu que les dames qui le jouent soient pétulantes, un Spectateur a de quoi s'amuser des conversations coupées qu'il occasionne.

Deux dames faisaient une partie de Whist dans une maison de la Cité; auprès d'elles était une belle fille de dix-huit ans appuyée sur la chaise de sa mere; voici le colloque des deux joueuses.

» Cinq triomphes, deux honneurs, » & perdre quatre par les cartes! Mais » je crois, Madame, que vous n'avez » pas perdu un seul jeu dans toute » votre vie!

» Eh bien, Madame, après?

» Pas d'aussi loin que Mademoiselle » votre fille puisse se ressouvenir; & Ma-

» demoiselle n'est cependant pas si
» jeune.... Les basses deviennent des
» triomphes dans vos mains.... Oh
» bien! si jamais je joue!.... Vous
» avez trois de cartes, Madame....

» Et deux d'honneurs; je les avais
» dans la main?

» Je vous demande pardon, Madame;
» j'avais réellement oublié à qui était
» ce tas..... Je croyais que l'homme
» aux longues manches ne montrât
» plus. Voudriez-vous bien me dire,
« Madame, s'il faut se donner irrévo-
» cablement au diable, pour en avoir
» une demi-douzaine de leçons.

» Vous vous plaisez à m'agacer, Ma-
» dame; mais vous sçavez que je ne
» suis pas facile à mettre hors de mon
» sang-froid; quelle est la triomphe?...

Un Spectateur bénévole, qui écoutait cette conversation, eut beaucoup de satisfaction de voir la tranquillité de cette dame, & ne put s'empêcher de dire tout bas à la jeune fille: « Vous
» avez là une maman bien douce, Ma-
» demoiselle: qu'il serait heureux que
» toutes les dames de sa connaissance
» eussent un aussi bon naturel!

La jeune personne rougit & baissa les yeux; mais la scène changea bientôt. Le bonheur de la bonne & tran-

quille maman s'évanouit tout-à-coup, son adversaire s'étant trouvée quatre honneurs dans la main, & assistée du Roi appellé, gagna le jeu & la partie.

» Et maintenant, Madame, s'écria » la patiente dame, est-ce vous ou » moi qui avons fait un pacte avec le » démon? Je déclare sur mon honneur, » qu'en ma vie je n'ai gagné un jeu » contre vous: & certes, c'eût été mer» veille; à moins qu'il n'y eût eu un ri» deau entre vous & votre associé: mais » ce n'est pas un beau régal encore de » perdre toujours, & de s'entendre sans » cesse reprocher qu'on gagne. Je défie » âme qui vive, de dire qu'on m'ait » vu gagner depuis que je suis au mon» de..... Té..... témoins; l'été passé » à Tumbridge, quelqu'un me vit-il » gagner une seule fois!.....Qu'on de» mande encore à M.... A.... & au » Chevalier Richard B...., & au » Doyen C...., à Mylord & à My» ladi D.... & enfin à tout ce qu'il y » avait d'honnêtes gens à Bath, si, pen» dant deux mois de suite, je n'y perdais » pas deux ou trois guinées tous les » soirs, à l'whist, en ne jouant qu'aux » demi-écus. Mais je ne m'y emportais » pas, Madame, & je n'y parlais pas » du diable: non, Madame, je n'y

» étourdissais pas la compagnie de mes » pertes; je n'y faisais pas la mauvaise » joueuse, je n'y disais pas des choses » choquantes..... Non, Madame, je » laisse des procédés pareils aux dames » qui,.... Mylord, mon cher, comme » vous voilà à vous chauffer! vous n'y » pensez pas; venez, jouons de moitié.

La société de Mylord fut heureuse pour la dame, & la société redevint de la meilleure humeur du monde.

Quoi qu'on puisse inférer de cette conversation, il est sûr que ces deux dames étaient les personnes les plus douces de leur sexe; & si pourvues de patience & de flegme, que l'une d'elle est connue pour avoir perdu son mari, & toutes deux leur réputation, sans en avoir témoigné le plus petit chagrin.

PROJET D'EPITAPHES MORALES ET INSTRUCTIVES.

Si nous comptions nos jours suivant le bon emploi que nous en avons fait, quelle révolution ne verrait-on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes? Nous verrions un très-petit nombre compter une belle vieillesse à la fleur

leurs ans, tandis qu'il y aurait beaucoup de jeunes étourdis de quatre-vingts ans.

Cette idée rappelle l'Epitaphe d'un homme fort âgé, à qui l'on ne donnait qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne datait son existence que du tems où il avait commencé à se réformer, & à renoncer à ses mauvaises habitudes.

La plûpart des Inscriptions qui sont sur les monumens, n'ont aucun trait aux actions vertueuses des morts qui reposent dans ces tombes : ce ne sont que des notes qui signifient qu'un homme est né un tel jour, & mort un tel autre. Pourquoi ceux qui ont bien rempli leur vie, ne seraient-ils pas encore utiles après leur mort, par les leçons de morale & les bonnes instructions qu'ils laisseraient après eux ? Il serait à souhaiter que, dans chaque Paroisse, on destinât quelques arpens à un spacieux Cimetière, où chaque défunt aurait une tombe, sur laquelle on marquerait son âge conformément au bon emploi, ou à l'abus qu'il aurait fait du tems pendant sa vie. De cette façon, une petite pierre quarrée, sur laquelle serait cette Inscription, *Obiit anno ætatis octavo*, serait un plus magnifique panégyrique, que toutes les adulations lapidaires de

nos modernes Epitaphes. Comme il faudrait s'attendre à la partialité des parens qui survivraient, & qui mettraient dans tout leur jour les plus brillantes actions des morts, on verrait des Inscriptions dans le goût de celles qui suivent.

EPITAPHES.

Ici sont déposés les restes d'une célèbre Beauté, âgée de cinquante ans, morte dans sa cinquième année. Elle était née dans sa dix-huitième année, & fut tuée inopinément par la petite vérole dans sa vingt-troisième année.

Ici continuent de pourrir les os d'un fameux Débauché, embryon qui n'a jamais donné aucun signe de vie; mais, à l'âge de vingt-trois ans, il était tellement putréfié, qu'il n'a pas pu se garder plus long-temps sur la terre.

Ici repose dans le sommeil éternel, la partie mortelle de L. B., esprit-fort, âgé de quatre-vingt huit ans, mort à la mammelle. Il vint au monde par hasard, l'an. . . . & fut anéanti dans la première année de son âge.

Ci gît la carcasse d'un bon compagnon, qui naquit hydropique dans sa quarantième année. Il languit dans cet état, jusqu'au moment où il fallut lui faire la ponction: après quoi, il retomba dans le même état, & mourut à l'âge de deux ans, la vingt-troisième de sa potation.

Ci gît Isaac da Costa, converti du Judaïsme, âgé de soixante-quatre ans. Il naquit & fut baptisé dans sa soixante-unième année, & mourut dans la vraie foi la troisième année de sa naissance.

Ici est déposé le corps du beau Narcisse, qui naquit à la Cour l'an...... un jour d'anniversaire. Il mourut de douleur à l'âge de deux ans, la Cour prenant le deuil pour un Prince étranger.

Ici repose de ses travaux le brave Général B... qui est mort à l'âge d'environ cent ans, plus vieux que Mathusalem.

Ici pourrit A. B., mort-né, qui mourut de frayeur le 20 Mai 1756.

La plûpart de ces Epitaphes sont des allusions malignes : la dernière paraît regarder l'Amiral Bing. La précédente est un éloge du Général Blakeney.

COURAGE FÉROCE DES SAUVAGES DU CANADA.

On lit dans les Gazettes anglaises de 1761, que deux partis d'Indiens, de tribus différens du Canada, se rencontrèrent par hazard, sur les bords d'une rivière. L'un d'eux demanda à ceux du parti

opposé, qui ils étaient, & ce qu'ils faisaient. Ceux-ci se nommèrent, dirent qu'ils allaient à la chasse des castors, & firent à leur tour la même question aux autres, qui répondirent que leur nom était une chose indifférente, mais qu'ils étaient chasseurs d'hommes. Eh bien ! leur répliqua l'autre parti, nous sommes des hommes, n'allez pas en chercher plus loin. Les deux partis convinrent de descendre dans une petite isle de la rivière; ils détruisirent leurs canots pour s'ôter les moyens de retraite, & se mirent à combattre jusqu'à ce qu'enfin il ne restât plus qu'un petit nombre des chasseurs de castors, & un seul chasseur d'hommes, à qui on laissa la vie pour qu'il allât apprendre à ceux de sa nation, qu'il avait rencontré une tribu d'Indiens qui chassaient mieux les hommes qu'eux-mêmes.

DERNIER EFFET DE LA TENDRESSE MATERNELLE.

UNE Dame d'un certain âge, seule, riche & sans enfans, avait dans sa maison un ouvrier qui travaillait en journée, & qui avait une femme & un

petit enfant. C'étaient d'honnêtes gens, fort rangés & fort laborieux; mais leur travail suffisait à peine à leur subsistance. La femme de l'ouvrier alla un jour trouver la Maitresse de la maison, & la pria de lui permettre de laisser son enfant auprès d'elle, pendant qu'elle sortirait, pour une affaire très-pressée. La dame y consentit. Mais, ma bonne dame, insista la pauvre femme, je vous le recommande bien; ne le laissez pas sortir de chez vous jusqu'à ce que je revienne; je vous en conjure. La dame l'assura qu'elle en aurait soin, & qu'elle ne le rendrait qu'à elle-même; & la mère sortit. On ne la revit pas de la journée, ni le père non plus. Trois jours se passent sans qu'on entende parler d'eux: enfin, on découvrit qu'ils s'étaient jettés tous les deux dans la Tamise. La dame s'est trouvée comme engagée par sa parole à prendre soin de l'enfant qu'on lui avait confié; & elle s'est chargée de son éducation.



DÉSESPOIR OCCASIONNÉ PAR UNE JUSTE CAUSE.

UNE jeune femme de Limehouse avait eu la faiblesse de céder aux poursuites d'un matelot, & devint grosse. Sans égard pour son état, ce matelot la quitta, & s'embarqua pour les Indes Orientales. Mais, à peine eut-il gagné quelqu'argent dans son voyage, que l'amour & l'honnêteté rentrèrent dans son cœur. Il se rappellait sans cesse, avec sensibilité, cette malheureuse femme qu'il avait déshonorée. Plein du desir de la revoir, il abandonna son vaisseau & les appointemens qui lui étaient dus, & vint avec empressement au lieu où demeurait sa Maitresse, avec la résolution de l'épouser. Son premier soin fut de demander de ses nouvelles dans l'Hôtellerie où il descendit : on lui dit qu'elle était mariée, & qu'elle avait un enfant fort aimable. Le premier fait était faux : mais ce pauvre matelot le crut. Il court par la Ville en homme dont l'esprit est égaré ; on le prend de force, on le traine sur le Phœnix,

vaisseau de guerre. Le désespoir s'empare de son cœur, & il se pend. Quelque prompts qu'aient été les secours, on n'a pu le rappeller à la vie.

DÉSESPOIR AMOUREUX.

UNE jeune personne bien mise, & d'une figure intéressante, sortit de Londres, & s'arrêta à quelque distance de la Ville, près les bords de la Tamise. Là, elle se mit à genoux; on la vit lever les bras vers le Ciel, puis tout-à-coup elle se précipita dans la rivière. Deux hommes qui l'avaient apperçue, volèrent promptement à son secours: mais ils arrivèrent trop tard; elle était morte lorsqu'ils la retirèrent de l'eau. Dans le temps qu'ils tâchaient en vain de la rappeller à la vie, en réchauffant son corps dans du fumier, un jeune homme accourut, se jetta avec impétuosité sur le corps de cette malheureuse, le baigna de larmes en poussant des cris horribles; &, voyant enfin qu'elle ne vivait plus, il s'écria plusieurs fois, « c'est moi qui l'ai assassinée, » & courut se jetter dans la Tamise; mais on le secourut à temps. On

le retira de l'eau malgré lui, & on le remit entre les mains de ses parens. On a appris depuis que c'était l'Amant de cette Demoiselle, laquelle, se voyant abandonnée par lui, avait voulu ensevelir dans les eaux son malheur & sa honte.





TRENTE-CINQUIÈME NUIT.



Ce que peut la Tendresse maternelle.

L'exemple suivant du courage que donne la tendresse maternelle, mérite d'être conservé. Le Régiment du Lord Forbe ayant été envoyé dans l'Inde, le bâtiment de transport sur lequel il était embarqué, périt sur la côte d'Afrique, avec le vaisseau de guerre le Lichfield. Plusieurs femmes avaient suivi leurs maris dans cette expédition. Dans le moment où l'on ne vit plus d'espoir pour se sauver, & où le vaisseau était prêt à s'enfoncer, la femme d'un Sergent, nommé Evans, se jetta à la mer avec un enfant de six mois qu'elle enveloppa dans ses habits, & qu'elle soutint sur l'eau avec ses dents; elle se mit à la nage, & eut assez de force pour gagner le bord avec son enfant, tandis que vingt autres femmes & quatre-vingt-sept hommes, qui étaient sur le vaisseau, périrent à ses yeux.

SUICIDE RAISONNÉ.

IL y a des monſtres dans l'ordre moral, comme dans l'ordre phyſique ; il faut obſerver les uns & les autres, pour apprendre à connaître la nature. L'aventure que nous allons rapporter, eſt une de ces monſtruoſités morales ; elle porte un caractère d'atrocité biſarre, de folie raiſonnée, qui eſt encore plus éloigné de nos mœurs, que les lieux où elle s'eſt paſſée ne le ſont de nos climats. Jean Bruluman, né dans l'Amérique Septentrionale, avait d'abord été Orfévre à Philadelphie ; il quitta ſa profeſſion pour ſe mettre dans le Service, & il fut Officier dans le Régiment Royal-Américain : ayant été enſuite ſoupçonné de faire ou de débiter de la fauſſe monnoie, on le renvoya. Il revint à Philadelphie. Une ſombre mélancolie s'empara de lui ; la vie lui devint inſupportable, mais le ſuicide l'épouvantait. La peur de l'Enfer l'empêcha d'attenter ſur lui-même ; & il crut qu'il ſerait plus ſûr de commettre quelque crime qui méritât la mort, parce qu'il aurait encore le temps de ſe

repentir & de se sauver. Dans cette idée, il prit un fusil qu'il chargea de deux balles, & demanda à son Hôte s'il voulait aller chasser avec lui; cet homme ayant refusé la proposition, échappa à la mort que Bruluman lui destinait. Celui-ci sortit donc seul: il rencontra dans son chemin un homme qu'il fut sur le point d'assassiner; mais il le laissa passer, parce qu'il fit réflexion qu'il n'y avait point de témoins qui pussent attester le fait. Il entra dans une maison de jeux, où l'on faisait une partie de billard; il causa avec ceux qui se trouvaient dans la chambre, & montra beaucoup de gaieté & de bonne humeur. Un des joueurs, nommé M. Scull, ayant fait un fort beau coup, Bruluman lui dit: « Monsieur, vous » me paraissez un beau joueur, je veux » vous faire voir aussi un beau coup » de ma façon. » En même-tems ce malheureux ajuste son fusil, & fait passer les deux balles dans le corps de M. Scull. Alors Bruluman s'approche tranquillement du blessé, qui ne perdit connaissance & n'expira que quelques heures après, & lui dit: « Monsieur, je vous » assure que je ne vous en veux aucu- » nement; vous ne m'avez jamais offen- » sé, je ne vous avais même jamais vu;

» mais j'ai pris le parti de tuer un » homme pour me faire pendre. Je » suis fâché que le fort soit tombé sur » vous, & je vous plains, car vous me » paraissez un jeune homme fort aima- » ble ». M. Scull eut le temps de faire son Testament ; il pardonna à son meurtrier, & demanda même sa grace, mais Bruluman aimait mieux la mort ; il se laissa prendre sans aucune résistance, & il avoua froidement son crime & le motif qui le lui avait fait commettre : on le condamna à être pendu ; il reçut sa sentence comme le terme de ses ennuis, & fut exécuté le huit Octobre dernier.

L'HOMME PORC-EPIC.

EN 1754, on fit voir à Londres, pour de l'argent, un homme âgé de trente-trois ans, sous le nom de l'*homme Porc-Epic :* il se nommait Edouard Lambert. Toute sa peau, excepté celle du visage, celle de la paulme des mains & de la plante des pieds, était couverte d'écailles brunes & cylindriques, fermes & élastiques, sur-tout quand elles étaient, comme la plûpart, larges d'un pouce.

Cet homme eut la petite vérole, & ses écailles tombèrent, mais elles revinrent ensuite. Pour s'en délivrer, il prit deux fois du mercure. Tant qu'il faisait son effet, il y avait quelque espérance de guérison ; mais dès que la salivation cessait, il se formait de nouvelles écailles. Soit en automne, soit en hiver, ces écailles tombaient annuellement ; & alors, il était obligé de se faire saigner : sans cette précaution, il serait tombé malade. Le reste du temps il jouissait d'une santé parfaite.

Cet homme extraordinaire a eu six enfans, qui tous, neuf semaines après leur naissance, ont été comme leur père, couverts d'écailles.

Il semble que cet Anglais pourrait nous laisser une race d'hommes à écailles, semblables à lui ; & si l'on perdait de vue l'origine de cet événement, on aurait lieu de penser dans les siècles à venir, que ces hommes sont d'une espèce différente des autres.

M. Baker, Membre de la Société royale, infère de-là que la peau noire des Négres, & quelques autres différences qui nous frappent sensiblement, proviennent, de la même manière, de quelques causes accidentelles.

Déclaration de Mademoiselle Anne Saville,

Sur le grand âge de Henri Jenkins.

On a de tout temps fait une attention singulière à ces hommes privilégiés, qui ont franchi les bornes ordinaires de la vie humaine ; & l'on a soin aujourd'hui par-tout de les faire exactement connaître : tels sont les deux Anglais Parr & Jenkins, Macrobes modernes, dont la prodigieuse vieillesse est encore pour bien des gens un problême. Toute la tradition d'Angleterre atteste l'âge de Guillaume Parr, qui vécut environ un siécle & demi ; & dans un des Journaux de Londres, on trouve en faveur de Jenkins, le témoignage que nous allons rapporter fidèlement.

» Quand je vins demeurer à Bolton, » on me conta diverses particularités » de l'âge avancé de Henri Jenkins. Je » fus long-temps à en douter, jusqu'à » ce qu'un jour il vint chez moi de» mander l'aumône. Je le priai de me » dire sincèrement son âge. Il fit une

» petite pause, après laquelle il me dit,
» qu'il avait cent soixante-deux ou cent
» soixante-trois ans. Je lui demandai
» quels Rois il avait vus, il me nomma
» entr'autres Henri VIII. Je lui de-
» mandai encore quelle était la cho-
» se la plus éloignée dont il avait
» conservé le souvenir. Il me répon-
» dit que c'était le champ de bataille
» de *Flowden*. Je voulus sçavoir où
» était alors le Roi, & quel âge lui
» Jenkins avait. Il me dit, que le
» Roi était alors en France, que le
» Comte de Surrery commandait les
» troupes, & que lui Jenkins avait
» alors dix ou douze ans; à telles en-
» seignes qu'il fut envoyé à Nort-Hal-
» leton avec un cheval chargé de flé-
» ches, & que de cet endroit on en-
» voya un garçon plus âgé, pour les
» conduire à l'armée. Toutes ces répon-
» ses s'accordent, en effet, avec les his-
» toires du temps. On usait alors d'arcs
» & de fléches: c'était le Comte de Sur-
» rery qui était général, & Henri VIII
» était à Tournay. On remarquera de
» plus, que Jenkins, ne sçachant ni
» lire, ni écrire, n'avait pu s'instruire,
» dans les livres de ces circonstances. Il
» y avait aussi dans la même Paroisse
» quatre à cinq vieillards de cent ans

» ou environ, qui convenaient unani-
» mement d'avoir toujours vu Jenkins,
» depuis qu'ils le connaissaient, dans
» un âge fort avancé. Jenkins m'ajoûta
» qu'il avait été Sommelier de Mylord
» Conyers, & qu'il se rappellait fort
» distinctement d'avoir vu l'Abbé de
» l'Abbaye des Fontaines, avant la
» destruction des Monastères. »

Henri Jenkins mourut en Décembre 1670, à Ellerton, dans le Comté d'Yorck. La bataille de *Flowden* s'est donnée le neuf Septembre 1513, & il avait alors douze ans : d'où il s'ensuit qu'il a vécu cent soixante-neuf ans ; c'est-à-dire, seize ans plus que le vieux Parr. Ainsi c'est l'homme qui a vécu le plus long-tems après le déluge. Les cent dernières années de sa vie, il fit le métier de Pêcheur. Il se souvenait d'avoir rendu témoignage à la Chancellerie, & dans d'autres tribunaux, depuis cent quarante ans. Il allait à pied aux assises d'Yorck, & on l'a vu nager à plus de cent ans. Il existe une procédure, dans laquelle on trouve la déposition de Henri Jenkins, faite en 1665, comme témoin, âgé alors de plus de cent cinquante-sept ans.

En 1743, on a exigé un monument à ce merveilleux vieillard ; & la dé-

pense s'en est faite par voie de souscription. Voici l'inscription qu'on y a mise.

Que le marbre ne rougisse point de sauver de l'oubli la mémoire de HENRI JENKINS, personnage d'une naissance obscure, mais dont la vie a été mémorable : car, s'il n'a pas été partagé des biens de la fortune, il a été enrichi des dons de la nature. Il a été heureux, si ce n'est par la variété de ses plaisirs, du moins par leur durée. Si le monde a méprisé son état abject, la Providence l'a favorisé, en lui donnant les jours d'un Patriarche, pour apprendre aux hommes le prix de la tempérance & d'une vie laborieuse. Il a vécu l'âge surprenant de cent soixante-neuf ans. Il a été inhumé en ce lieu le 6 Décembre 1670, & sa mémoire a été illustrée en 1743.

A QUOI L'ON PEUT RECONNAITRE LES PERSONNES MARIÉES.

LORSQUE vous verrez un homme & une femme qui saisissent les moindres occasions de relever mutuellement leurs ridicules, soyez assuré que c'est un couple d'époux.

Si vous voyez dans un carrosse un homme & une femme sérieux, gar-

dant le silence, & tournant la tête chacun d'un côté opposé ; certainement c'est le mari & la femme.

Si, à côté d'une belle femme, dont la figure intéressante attire les regards de tous ceux qui la voient, vous remarquez un homme distrait qui paraît peu touché de ses charmes, & qui lui parle assez cavaliérement, ne doutez pas que ce ne soit son mari, qui, après l'avoir épousée par inclination, en est au dégoût.

Tel est le tableau du nœud conjugal. Un observateur très-exact a dressé la liste suivante, sur laquelle on peut compter.

Etat présent des Mariages dans le Sud de l'Angleterre.

Femmes qui ont quitté leurs maris, pour suivre leurs amans. . . . . :	1362.
Maris qui se sont sauvés pour éviter leurs femmes.	2361.
Couples séparés volontairement	4120.
Couples vivant en guerre sous le même toit.	191023.

Couples se haïssant cordialement, mais masquant leur haîne en public sous une feinte politesse. . . . . . . 162320.

Couples vivant dans une indifférence marquée. . . . . 510132.

Couples réputés heureux dans le monde, mais qui ne conviennent pas intérieurement de leur bonheur. . . . . . 1102.

Couples heureux, par comparaison avec bien d'autres plus malheureux. . . . . . 135.

Couples véritablement heureux. . . . . 9.

ANGLAIS D'UN EMBONPOINT EXTRAORDINAIRE.

CET Anglais, d'une grosseur énorme, était natif du Comté d'Essex, se nommait Edouard Brigth, Epicier de profession, & mourut à l'âge de trente ans.

Le sieur Brigth, du côté paternel & maternel, descendait d'une famille d'une grosse & forte stature. Plusieurs de ses ancêtres étaient d'un embonpoint remar-

quable ; mais aucun n'a égalé le ſien. Dès ſon enfance, quoique vigoureux & actif, il était fort gras. Il avait cependant toujours fait beaucoup d'exercice, juſqu'aux deux ou trois dernières années de ſa vie, qu'étant devenu trop peſant, il ceſſa d'en prendre. Comme il avait les muſcles très-forts, il ſe promenait avec aſſez d'agilité; il montait à cheval, & galoppait même aſſez bien. Il allait quelquefois à Londres à cheval pour ſes affaires, & faiſait gaillardement ce trajet, depuis Malden, qui eſt de treize lieues. Lorſqu'il paraiſſait dans les rue de cette grande Ville, il s'attirait les regards de tout le monde ; & c'était un ſpectacle curieux pour le peuple.

A l'âge de douze ans & demi, le ſieur Brigth peſait déjà 144 livres ; à vingt-ans, il en peſait 336 ; &, ſans doute, il a toujours augmenté dans cette proportion : car la dernière fois qu'il fut peſé, ce qui était trois mois avant ſa mort, ſon poids était de 584 livres ; en ſorte qu'après ſa mort il peſait 616 livres.

Sa taille était de cinq pieds neuf pouces & demi : ſon corps, meſuré ſous les bras, avait cinq pieds ſix pouces de circonférence ; & autour du ventre, ſix pieds onze pouces. Le gros

du bras était de deux pieds deux pouces ; & celui de la jambe, de deux pieds huit pouces. Il ne mangeait & ne buvait pas plus qu'un homme ordinaire ; & lorsqu'on le saignait, on lui tirait au moins deux livres de sang ; il laissa cinq enfans, & sa femme grosse du sixieme. On a gravé son portrait à Londres en manière noire, & il n'est pas inconnu à Paris.

COMBIEN DE MAUX PEUVENT PRODUIRE LA PRÉVENTION ET L'IGNORANCE.

L'AVENTURE arrivée à Elisabeth Canning, jeune Anglaise, en 1753, est un exemple des erreurs dans lesquelles peuvent tomber des Juges d'un esprit assez faible pour recevoir les impressions des têtes chaudes. Canning disparut, pendant un mois, de la maison de ses parents. Elle revint maigre, défaite, & n'ayant que des habits délabrés. « Eh ! mon Dieu ! lui-dit sa tante, » en quel état vous revenez ! Que vous » est-il donc arrivé ?..... Hélas ! ma » tante, répondit la jeune fille, je » passais par Morfields, pour retourner » à la maison, lorsque deux bandits » vigoureux me jettèrent par terre,

» me violèrent & m'emmenèrent dans » une maison à dix milles de Lon» dres...... Ah ! ma chère enfant, re» prit la tante en pleurs, n'est-ce pas » chez cette infâme Madame Webs, » que ces brigands vous ont menée ? » car c'est justement à dix-milles d'ici » qu'elle demeure ?... Oui, ma tante, » chez Madame Webs..... Dans cette » maison, à droite ?.... Justement, ma » tante. » Les voisines présentes à cet interrogatoire dépeignirent alors Madame Webs, & la jeune Canning convint que cette femme était faite précisément comme elles le disaient. L'une d'elle apprend à Miss Canning qu'on joue toute la nuit chez cette femme, & que c'est un vrai coupe-gorge, où tous les jeunes gens vont perdre leur argent..... « Ah ! un vrai » coupe-gorge, répond Elisabeth Can» ning... On y fait bien pis, dit une au» tre voisine. Les deux brigands, qui » sont cousins de Madame Webs, vont » sur les grands chemins prendre tou» tes les petites filles qu'ils rencon» trent, & les font jeûner au pain & » à l'eau, jusqu'à ce qu'elles consen» tent à s'abandonner aux Joueurs qui » se tiennent dans la maison... Hélas ! » s'écria la tante, ne t'a-t-on pas mis » au pain & à l'eau, ma chère niéce ?...

» Oui, ma tante, répondit elle. » On lui demande si les deux brigands n'ont point abusé d'elle, & si on ne l'a pas prostituée ? Elle répond qu'elle s'est défendue, qu'on l'a accablée de coups, & que sa vie a été en péril. Alors la tante & les voisins recommencerent à crier & à pleurer. On conduit aussi-tôt la petite Canning chez un certain M. Adamson, depuis long-temps protecteur de la famille : c'était un homme de bien, & qui avait un grand crédit dans la Paroisse ; mais dont le génie était très-borné. Il monte à cheval avec quelques amis, aussi zélés que lui. Ils vont reconnaître la maison de Madame Webs. Ils ne doutent pas, en la voyant, que la petite n'y ait été renfermée ; ils jugent même, en appercevant une vieille grange où il y a du foin, que c'est dans cette grange que l'on a tenu Elisabeth en prison : la pitié du bon Adamson en augmente. A son retour, il fait venir Elisabeth, la fait convenir que c'est-là où elle a été retenue. Il anime tout le quartier. On fait une souscription pour la jeune demoiselle, si cruellement traitée. A mesure que la jeune Canning reprend son embonpoint & sa beauté, tous les esprits s'échauffent pour elle. M. Adamson fait présenter au Shériff une plainte au nom

de l'innocence outragée. Madame Webs & tous ceux de sa maison, qui étaient tranquilles dans leur campagne, sont arrêtés, & mis tous au cachot. M. le Shériff, pour mieux s'instruire de la vérité du fait, commence par faire venir chez lui amicalement une jeune servante de Madame Webs, & l'engage, par de douces paroles, à dire tout ce qu'elle sait. La servante, qui n'avait jamais vu en sa vie Miss Canning, ni entendu parler d'elle, répondit d'abord ingénuement qu'elle ne savait rien de ce qu'on lui demandait; mais quand le Shériff lui eut dit qu'il faudrait répondre devant la Justice, & qu'elle serait infailliblement pendue, si elle n'avouait pas, elle dit tout ce qu'on voulut. Enfin les Jurés s'assemblèrent, & neuf personnes furent condamnées à la corde. Heureusement en Angleterre aucun procès n'est secret, parce que le châtiment des crimes est destiné à être une instruction publique pour les hommes, & non pas une vengeance particulière. Tous les interrogatoires se font à portes ouvertes; & tous les procès intéressans sont imprimés dans les Journaux. Le tems de l'exécution des neuf accusés approchait, lorsque le papier qu'on appelle

des Sessions, tomba entre les mains d'un Philosophe nommé M. Ramsay. Il lut le procès, & le trouva absurde d'un bout à l'autre : cette lecture l'indigna. Il se mit à écrire une petite feuille, dans laquelle il posa pour principe, que le premier devoir des Juges est d'avoir le sens commun. Il fit voir que Madame Webs, ses deux cousins, & tout le reste de la maison, étaient formés d'une autre pâte que les autres hommes, s'ils faisaientjeûner au pain & à l'eau de petites filles, dans le dessein de les prostituer ; qu'au contraire, ils devaient les bien nourrir & les parer, pour les rendre agréables ; que des Marchands ne déchirent ni ne salissent la marchandise qu'ils veulent vendre. Il fit voir que jamais Miss Canning n'avait été dans cette maison ; qu'elle n'avait fait que répéter ce que la bêtise de sa tante lui avait suggéré ; que le bonhomme Adamson avait, par excès de zèle, produit cet extravagant procès criminel ; qu'enfin, il en allait coûter la vie à neuf citoyens, parce que Miss Canning était jolie, & qu'elle avait menti. La servante, qui avait avoué amicalement au Shériff tout ce qui n'était pas vrai, n'avait pu se dédire juridiquement. Quiconque a



rendu un faux témoignage, par enthousiasme ou par crainte, le soutient d'ordinaire, & ment, de peur de passer pour un menteur. « C'est en vain, dit » M. Ramsay, que la Loi veut que deux » témoins fassent pendre un accusé. Si » M. l'Archevêque de Cantorbéry & M. » le Chancelier déposaient qu'ils m'ont » vu assassiner mon père & ma mère, » & les manger tout entiers à mon » déjeûner en un demi-quart-d'heure, » il faudrait enfermer à Bedlam (hô» pital des foux) M. l'Archevêque & » M. le Chancelier, plutôt que de me » brûler sur leur beau témoignage. » Mettez d'un côté une chose absurde » & impossible, & de l'autre, mille » témoins & mille raisonnemens, l'im» possibilité doit démentir les témoi» gnages & les raisonnemens. »

Cette petite feuille fit tomber les écailles des yeux de M. le Shériff & des Jurés. Ils furent obligés de revoir le procès. Il fut avéré que Miss Canning était une petite fripponne, qui était allée accoucher, pendant qu'elle prétendait avoir été en prison chez Madame Webs ; & toute la Ville, qui avait pris parti pour elle, fut honteuse de son erreur.

L'HOMME D'HONNEUR D'AUJOURD'HUI;

Par Adam Fitz-Adam.

QUOIQUE je commence à vieillir, je ne sens point encore de mauvaise humeur contre mon siècle. J'y vois, si l'on veut, des folies nouvelles; mais ce sont à-peu-près, depuis le commencement du monde, les mêmes semences de vices & de vertus que les modes font varier, selon le climat, l'éducation & le concours de mille choses. Les vices & les vertus se polissent & s'adoucissent par les façons: les uns sont moins barbares, & les autres moins rudes. Il y a plus de fourberie aujourd'hui qu'autrefois; mais comme elle est encore mieux que la force, il y a moins d'inégalité réelle parmi les hommes. Pourvu que l'on s'entende, qu'importe que la signification des mots change tous les jours!

Nos ayeux, par exemple, avaient une idée singulière de l'honneur. Ils l'élevaient au dessus du devoir: c'était, à les entendre, un complexe de sentimens, de vertu, de justice & de vérité, qui ne s'arrêtait pas aux obligations que prescrivent les loix. Un homme

d'honneur, disaient-ils, est celui qui met de la magnanimité dans toutes ses actions; homme & citoyen, il est généreux à ces deux titres. Il donne lorsqu'il peut refuser sans injustice : il pardonne lorsqu'il peut se venger avec applaudissement. La crainte, ou l'espérance, ne sont pas ses motifs; il n'a pas besoin d'exemples, & ne reçoit de leçons que de ses propres sentimens. Son cœur est un oracle plus sûr que celui des loix, qui, formées pour un Peuple composé d'ames communes, servent plutôt de frein au vice, que d'encouragement à la vertu.

Telle était l'opinion de nos premiers pères sur l'honneur; mais elle était trop compliquée & trop chargée. Les Romains restreignirent l'honneur au mépris des périls & de la mort, pour le service de la Patrie : cette distinction était encore trop rafinée. Les Conquérans qui leur succédèrent, les Goths & les Vanles qui les subjuguèrent, simplifièrent l'idée de l'honneur, en le réduisant au courage de se battre en toute occasion, sans discernement. On s'est ennuyé de ce systême un peu meurtrier, & la politesse ingénieuse de notre siècle a modifié cette simplicité brutale.

Un Gentilhomme, ou un Homme

d'honneur, termes synonymes aujourd'hui, doit être toujours prêt à se battre. Autrefois il fallait attaquer, il suffit à présent de ne pas reculer : cependant, quand, par étourderie ou par brutalité, il attaquerait, il n'en serait que plus Gentilhomme.

Il peut mentir ouvertement, pourvu qu'on ne l'en accuse pas : car ce n'est pas le mensonge, mais le reproche qui le déshonore. Alors il prouve à la pointe de l'épée, ou le pistolet à la main, qu'il est véridique, & meurt ou tue en tout honneur.

Il peut courageusement maltraiter & faire mourir de faim sa femme, ses filles & ses sœurs, séduire celles de son voisin, & même de son ami, parce que, comme l'a très-judicieusement prononcé le Chevalier *Brute*, il porte l'épée.

Les loix de l'honneur ne peuvent l'obliger à payer ses Marchands ou ses Domestiques; c'est une troupe de coquins qui ne sont pas faits pour importuner un Gentilhomme : mais il faut qu'il paye à d'honnêtes frippons les dettes du jeu, parce que ce sont réellement des dettes d'honneur.

Un homme peut frauder dans un emploi, vendre l'Etat & la Justice, trahir

la confiance publique, & conserver son honneur.

Il peut être courtisan servile, appuyer les plus mauvais desseins, faire avorter les meilleures entreprises, entrer dans des cabales odieuses, pouvu qu'il fasse figure, & qu'on sçache qu'il ne trompe que par intérêt: car alors le point d'honneur dépend uniquement du profit.

Un Gentilhomme peut dire des injures avec bienséance, blasphémer en dépit des hommes & de Dieu, piller à force ouverte, & faire du tort à tout le monde, pourvu qu'il n'en souffre de personne; c'est un homme d'honneur.

Il peut engager ses terres & vivre dans celles d'autrui; porter un diamant ou un bijou comme la dépouille de ses triomphes nocturnes, changer de train tous les jours; aujourd'hui dans la pompe, & demain dans la boue; s'il n'a pas refusé un duel, il n'a pas encore perdu son honneur.

Il est étonnant que la vertu soit si rare, tandis que l'honneur, qui est bien au-dessus de la vertu, est si facile à acquérir & à conserver.

Les hommes se laissent donc ainsi gouverner par des mots. Combien de

scélérats qui se croient des gens d'honneur, & qui continuent à mériter, sous ce titre, toute la vengeance des loix & l'indignation des hommes!

Cependant, la Jeunesse sans expérience y est chaque jour trompée, & ne balance pas à imiter ceux qu'on lui apprend à respecter, sous le titre équivoque de *gens d'honneur*.

LE MONDE;

Par le Comte de Chesterfield.

LE monde a bien changé, je l'avoue: nos chênes ne valent pas ceux de Dodone, nos chevaux sont bien inférieurs aux Centaures, & nous ne voyons plus de Phœnix. Comment l'homme n'aurait-il pas dégénéré? Mais ne serait-ce pas un ton de la mauvaise humeur sur lequel des gens d'esprit auraient montré les sots, qui, semblables aux serins, sifflent toujours le même air qu'on leur a fait apprendre dans l'obscurité? La malignité de l'esprit humain n'élève si fort l'ancienne vertu, que pour se rabattre plus fortement contre le mérite de son siècle.

Les Auteurs & surtout les Poëtes, sont de grands hommes sans doute; mais un peu sujets à la vanité & à la jalousie. On dit qu'ils ne s'aiment point entr'eux : cependant ils louent beaucoup un Auteur mort, & lui donnent de l'encens à proportion qu'il est plus reculé dans l'antiquité. Mais laissons le Poëte, passons au cercle des politiques.

Nous en avons au moins trois millions dans le Royaume, tous en état de gouverner, & cependant l'Angleterre est dans la plus mauvaise situation. J'entrai l'autre jour dans un café, seulement pour y apprendre ce que devenait ma pauvre Nation. Je me place à portée du plus grave Bureau, où présidait un homme dont les rides annonçaient beaucoup de prudence. Il en était heureusement à son exorde, qui roula sur l'état délabré de nos Colonies : là-dessus, venant à parler de l'Ohio, il en trace le cours avec le doigt sur la table, où il venait de répandre du café, dans la chaleur du discours : par la même occasion, il tire des lignes pour marquer les limites de la Russie, de l'Empire & de la Prusse. Il annonce en même tems une guerre sanglante sur le Continent, calcule les subsides dont on avait besoin pour la soutenir,

combine les meilleurs moyens de les lever, & veut parier qu'on ne s'en servira pas. Puis terminant la peroraison d'un ton pathétique; « Ce n'est pas » ainsi, s'écria-t-il, que se menaient les » affaires du tems d'Elisabeth : l'inté- » rêt public était pesé, & les gens capa- » bles consultés & employés. C'étaient » là véritablement de beaux jours ! ... » Et de belles nuits aussi, reprit un jeune » éventé, qui n'avait encore rien dit, » plus longues ou plus courtes, sui- » vant la diversité des saisons.... Au » reste de beaux jours, tout comme les » nôtres. »

Monsieur le Président fut d'abord étonné de cette brusque interruption; mais poursuivant avec ce mépris froid qui sied aux hommes de poids : « Je ne dis pas des jours astronomi- » ques, mais des jours politiques. Oh ! » bien, Monsieur, répliqua le jeune » homme, je suis votre serviteur, & » il sortit avec un éclat de rire. » Je sortis aussi en gémissant sur le malheur de ma chère Patrie, qui, depuis sa fondation, avait toujours été gouvernée par deux ou trois Sujets, ordinairement les moins dignes de la confiance publique. Je fus interrompu dans mes tristes réflexions, par une foule qui se

preſſait d'entrer dans une maiſon. Je reconnus mon bon ami Monſieur Regnier, ce Tailleur admirable qui emploie ſeul vingt boutiques. Je lui demandai raiſon de ce concours. Ce ſont, me dit-il, Meſſieurs les Maîtres Tailleurs qui s'aſſemblent aujourd'hui, pour réprimer l'inſolence de nos garçons, qui prétendent augmenter le prix de leurs journées. Ne pourrais-je pas, lui dis-je, entendre vos délibérations? Il m'introduiſit dans la chambre d'aſſemblée, où l'on n'attendait que mon ami Monſieur Regnier, ſans lequel on ne pouvait rien arrêter. Ce fut lui en effet qui ouvrit la ſéance par un diſcours très-véhément, où, après avoir combattu les prétentions exorbitantes des garçons Tailleurs, il conclut que, ſi le Gouvernement n'était pas entre les mains de mazettes, on ne verrait point des abus ſi énormes; & que, ſi les ouvriers s'étaient aviſés de faire une pareille incartade ſous le règne d'Eliſabeth, elle aurait bien ſçu corriger leur mutinerie. Un autre Maître Tailleur ſe levait pour haranguer; mais je ſortis perſuadé qu'on ne pouvait rien oppoſer ni ajoûter à l'éloquence de Monſieur Regnier. Je continuais mon chemin pour arriver chez moi, lorſque je me trouvai encore arrêté par une

nouvelle presse. Comme je suis badaud par réflexion, & que j'aime à tirer des conséquences de tout, je voulus sçavoir si ce ne serait pas les garçons Tailleurs qui s'assemblaient de leur côté.

J'entrai, l'Orateur de ce corps nombreux criait à l'injustice, & rappellait, d'un air échauffé, la misère de ses confrères : il dit que, si l'on ne gagnait rien, il n'y avait pas moyen de s'établir ; que l'Etat périrait faute de population ; que c'était une tyrannie sans exemple ; que si les Maîtres Tailleurs avaient osé la même chose sous la Reine Elisabeth, elle y aurait bien mis ordre. Je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cette conformité de sentimens & d'expressions, entre mon politique de café, les Maîtres Tailleurs & leurs Ouvriers.

QUE NE PEUT LA DOUCEUR POUR RAMENER A LA VERTU ?

UN Gentilhomme Anglais, d'une fortune honnête, avait épousé une Demoiselle aussi vertueuse que belle. Il l'aimait ; mais un goût de libertinage, contracté dès sa jeunesse, lui faisait dissiper dans le crime les trésors de

l'amour : rien n'arrêtait son déborde-ment. Un jour qu'il était monté à cheval, pour respirer le bon air de la campagne, il rencontre une pauvre fille qui portait dans une besace les restes des-servis de quelques tables. Son imagina-tion débauchée lui créant une Vénus sous les haillons de la misère, ce Gentilhom-me descend de cheval, & s'écarte dans le bois avec elle. Il n'était pas loin, lorsque le cheval rompt sa courroie, & regagne la maison avec les provi-sions de la fille. L'épouse fut d'abord effrayée ; mais en fouillant ces besaces, elle comprit quel était l'écart de son mari, & conçut, dès ce moment, le projet de se venger.

Le Gentilhomme, obligé de revenir à pied, trouva deux amis en chemin qu'il amena chez lui à l'heure du sou-per. On se mit à table. Le premier service fut composé d'un seul plat, qui étonna fort les convives, & le mari même, qui, ne songeant point à l'aventure du matin, demanda sans méfiance à son épouse ce que c'était. Un mets nouveau, dit-elle ; vous devez le connaître, puisqu'il vient de vous. Le mari vit alors que c'étaient les débris de viande & de pain qu'on devait avoir trouvés dans les besaces.

Sa confusion parut; & la femme assez vengée, lui dit sans émotion. « Puis- » que ce mets n'est pas de votre goût, » faites donc de meilleures provisions, » quand vous irez au marché. Je vous » promets, répond-il, ma chère épouse, » de n'aller jamais à pareil marché. » Après qu'elle se fut retirée, il raconta le fait à ses amis; qui admirerent la douceur & la réserve de cette sage épouse.

Voilà, sans doute, une morale bien bourgeoise : mais en est-elle moins solide ?

MALHEUREUSES SUITES DE LA GUERRE.

IL y a quelques années, qu'un Laboureur vit dans les champs, près de Harmanswort, Comté de Middlesex, un homme âgé d'environ quarante ans, qui se promenait, la vue égarée, & levant les mains vers le Ciel. Le Paysan effrayé, courut à son village, & revint avec plusieurs de ses voisins. Ils trouvèrent ce malheureux pouvant à peine se traîner. Il répondit d'une voix mourante aux questions qu'on lui fit, qu'il était Tailleur de profession; que la

guerre l'avait forcé d'abandonner la Saxe, ſa Patrie, après avoir perdu le peu de bien qu'il poſſédait, ſa femme & ſes enfans, morts de miſère; qu'il avait couché dans les champs pendant l'été, ne vivant que d'herbes & de racines. Ce pauvre homme ſe mit à pleurer, & vint tomber d'inanition aux pieds de l'un des ſpectateurs. On l'emporta dans le village, il y mangea beaucoup; & le lendemain matin, il fut trouvé mort dans ſon lit. Il y a lieu de préſumer que le paſſage rapide d'une diète ſi cruelle à l'aſſouviſſement de la faim, lui a ôté la vie.

AUTRE EXEMPLE.

UNE femme, privée des ſecours de ſon mari qui était à la guerre, ſe voyant expoſée à tout ce que l'infortune a de cruel, perdit la tête, & n'imagina point d'autre moyen pour s'en tirer, que d'aller ſe jetter dans la Tamiſe: elle exécuta ce terrible projet; mais un homme qui ſe trouva près d'elle, l'arracha des bras de la mort. Il s'attendait à quelque remercîment de la part de cette malheureuſe femme, lorſqu'elle lui dit

d'un air assez tranquille : « Puisque vous
» m'avez privé de la seule ressource
» qui me restait, vous êtes obligé de
» m'en indemniser ; je suis dans la plus
» affreuse misère : vous voulez que je
» vive, vous me nourrirez donc » ?

FILLE SOLDAT.

UN Sergent d'un régiment d'Infanterie, qui devait s'embarquer à Portsmouth pour l'Allemagne, exerçant quelques soldats de recrûe, apperçut dans l'un d'eux quelque chose qui le frappa ; il l'examina avec attention, & ses soupçons se confirmèrent. Après l'exercice, le Sergent prit en particulier ce soldat, qui avait le nom de Paul Daniel, & lui dit qu'il le croyait une femme ; le soldat s'en défendit quelque tems ; mais le Sergent ayant fait des efforts pour s'en assurer, la chose fut découverte ; cette malheureuse femme lui avoua qu'elle avait été mariée à un homme qu'elle aimait beaucoup, & qui, après avoir dissipé une fortune considérable, s'était enrôlé, il y a deux ans, dans un régiment qui

partait pour l'Allemagne, & que, d
puis ce tems-là, elle n'en avait po
entendu parler. Apprenant qu'on
voyait de nouvelles troupes sur le C
tinent, elle avait pris le parti de s'
gager comme soldat, pour aller à
recherche de son mari; & elle parais
au désespoir que son sexe fût déc
vert.



TRENT

TRENTE-SIXIEME NUIT.

Impôt sur les Juremens.

Il y a dans Londres une Société qui ne s'occupe qu'à veiller au maintien des bonnes mœurs. Elle est autorisée à punir, par des peines pécuniaires, tous ceux qui donnent du scandale dans leur conduite ou dans leurs propos, & particulièrement les jureurs. L'amende se paie sur le champ ; sinon, il faut se rendre chez un Juge de paix, & de-là en prison, lorsque l'on n'a point une caution à donner. Le produit de ces amendes se porte à la masse de l'impôt établi pour le soulagement des pauvres. Il y a un tarif connu de tout le monde, qui règle ce que chaque délit doit payer. Un de ces Censeurs tira, il y a quelque tems, douze guinées d'un homme, pour plusieurs centaines de juremens qui lui étaient échappés en plein café, & que l'autre avait comptés, en déchirant chaque fois un morceau d'une gazette qu'il semblait lire avec beaucoup d'attention.

IMPÔT PROPOSÉ PENDANT LA GUERRE,

Par une vieille Fille.

COMME la continuation d'une guerre aussi juste & aussi nécessaire, entraîne inévitablement une imposition de taxes très-onéreuses pour le Peuple, je crois qu'il est honnête de proposer un plan d'impôts à établir sur un ordre de gens inutiles, & qui produirait de grands fonds au Gouvernement, sans fouler le Public. Ces gens inutiles sont les vieux garçons.

J'imagine, sauf meilleur avis, que l'impôt pourrait se lever de la manière suivante : chaque garçon, au-dessus de cinquante ans, sera obligé de payer le quart de tous ses biens réels ; j'en excepte seulement les vieux garçons, qui affirmeraient sur serment qu'ils n'ont pas mille livres sterling de fonds, parce qu'il n'y a point de femme raisonnable qui voulût épouser un vieux garçon qui serait pauvre. Mais, comme il pourrait y avoir de vieux garçons fort avares qui rejetteraient la faute de leur célibat sur les femmes, je proposerais, dans ce cas, une assemblée de filles

pour servir de Jurées, au nombre de cinq cens ; &, si ledit garçon était rejetté par elles toutes, (ce qui, dans le train ordinaire des choses, n'arriverait guères,) il ne serait pas juste de soumettre à la taxe cette malheureuse & désagréable créature.

Je suis, avec grande estime, Monsieur, votre très-humble servante.

UNE VIEILLE FILLE.

EXTRAIT DE L'INSPECTEUR ANGLAIS.

IL y a une Isle située au Nord de l'Europe, fameuse par la liberté de penser, de parler & d'agir, dont jouissent ses habitants ;

Où la façon de s'habiller faisant tous les jours des progrès merveilleux dans l'invention des modes, la mode est parvenue au comble du ridicule.

Où, parmi les femmes du premier rang, celle-là se croit la plus distinguée qui peut approcher le plus de la mal-propreté de sa femme-de-chambre; ou bien, sous un habit de campagne, ressembler de loin à un voleur de grand chemin, qui vient fièrement vous demander la bourse.

Où les jeunes beautés oublient la douceur & la délicatesse, qui sont l'appanage de leur sexe, jouent les Amazones, prennent les armes, & n'attaquent que les jeunes gens qu'elles sont sûres de battre.

Où les commères, se donnent des rendez-vous assidus à l'Eglise, pour se communiquer les calomnies du jour.

Où le sexe qui affiche la dévotion, sçait allier admirablement la broderie & les bijoux, avec les termes de *vile créature, de misérable pécheresse*, &c.

Où, loin de dire avec l'Apôtre, que *la piété est un véritable profit*, on renverse la phrase, en disant, que *le profit est la véritable piété.*

Où le faquin du bel-air, & le scélérat à la mode sont fêtés, tandis que le mérite modeste se tient à l'écart.

Où, faire un affront & soutenir son insolence à la pointe de l'épée, c'est avoir du courage & de l'honneur.

Où c'est jouer le plus beau rôle dans la Noblesse, que de n'avoir point d'entrailles, d'insulter à la calamité d'autrui, & de prendre la crainte de Dieu pour de la poltronnerie.

Où lon voit une société qui fait profession de croire, que c'est manquer de respect à Dieu, que d'ôter le cha-

peau à un homme, & de boire à sa santé.

Où l'on bâtit des Palais d'une telle magnificence, que lorsqu'ils sont finis, il n'y a plus d'argent pour allumer le feu à la cuisine.

Où souvent les chevaux sont mieux logés que les maîtres.

Où les Matelots invalides sont magnifiquement renfermés dans un édifice royal, dont l'architecture a été faite aux dépens de leur nourriture, tandis que le Monarque habite un bâtiment de piéces rapportées.

Où, pour dîner chez un homme, il faut payer aux domestiques trois fois plus que la valeur du dîner, & se croire encore fort redevable au Maître.

Où l'on a découvert que le nez était un organe beaucoup plus convenable à la parole, que la bouche.

Où le cou penché est la posture la plus décente.

Où les hommes les plus intimément liés sont les plus cruels ennemis, & se font du mal en proportion de l'intérêt qu'ils y trouvent.

Où les proverbes inventés pour ridiculiser le vice, sont devenus des régles de conduite ; tels que ceux-ci :

fermer l'écurie quand le cheval est volé ; arriver le lendemain de la foire, &c.

Où, si l'Etat a besoin d'un Ministre, si un Seigneur veut un Secrétaire, s'il faut un Pilote pour un vaisseau, &c. on cherche moins celui qui convient le mieux à l'emploi, que celui à qui l'emploi convient le mieux.

Où un homme qui a ruiné ses affaires & celles d'autrui, lorsqu'il n'ose plus se montrer dans son pays, est envoyé pour remplir un poste important dans une Province éloignée.

Où, lorsqu'il se commet un crime atroce contre la Nation, les Juges font si bien, qu'il demeure impuni.

Où la puissance & le crédit s'arrogent le droit de changer la nature des choses.

Où l'art de flatter est celui de réussir, & le secret de faire des dupes est le moyen d'avoir des protecteurs.

Où l'on insulte & l'on attaque son ennemi, sans se précautionner contre son ressentiment.

Où, être le singe perpétuel d'un peuple frivole, cultiver sa langue, y porter son argent, en rapporter toutes les modes, y prendre des Cuisiniers, des Perruquiers, & des valets-de-chambre, enfin tous les instruments

de la corruption & les rafinements de la débauche, c'est être parvenu au suprême degré de la gentillesse.

Où..... l'Inspecteur s'arrête ici, sauf à reprendre la plume.

ECOLES AMBULANTES.

MONSIEUR Griffith-Jones, Recteur de Laudowror dans le Carmarthenshire, était un Ministre très-pieux, qui a donné le projet & a eu la direction des écoles de charité ambulantes, établies dans le pays de Galles. Ces écoles étaient chargées d'enseigner aux hommes, aux femmes, aux enfans pauvres, la Langue anglaise & les principes de la religion; elles donnaient des leçons le jour ou la nuit, & dans les tems de l'année qui étaient les plus commodes aux pauvres, aux ouvriers, aux laboureurs; de sorte, que l'instruction ne dérangeait pas leurs travaux. Depuis l'an 1737, où la première école a été fondée, le nombre des écoles a monté à trois mille cent quatre-vingt-cinq, & celui des écoliers, à cent cinquante mille deux cent deux. Les trois Royaumes de la Grande-Bretagne, sont pleins d'établissemens aussi utiles & aussi généreux.

AVIS TROUVÉ DANS UN PAPIER PUBLIC.

J'AI remarqué, depuis quelques années, que les assemblées de tous les Sectaires de Londres ont toujours un Auditoire nombreux, tandis que nos Eglises sont vuides aux lectures des prières de la religion établie, & aux sermons de ses Ministres, à moins qu'on n'y prêche de nouvelles doctrines concertées pour séduire les esprits faibles. Je suis obligé, par la probité & par le serment que j'ai fait, de vous avertir sérieusement d'assister au service le Dimanche, à moins que des raisons légitimes ne vous en empêchent.

Il m'importe de rendre cet avis public, pour prévenir les reproches que pourraient faire ceux qui trouveront leurs noms dans les rapports que mon serment m'oblige de présenter à la Cour Ecclésiastique, lors de l'expiration de mon office.

Signé DAVID RICE, Marguillier.

(Cet Officier de Paroisse, auquel je donne la qualité de Marguillier, est chargé de veiller à la conduite de ses paroissiens. Cet avis a donné lieu au paragraphe suivant, inséré dans un autre Papier public.)

S.

J'ai trouvé ce qui suit dans le Public advertiser, *ou* Avertissement curieux: *Qu'il me soit permis de compter à M.* David Rice *une petite anecdote, qui vient fort bien à son sujet, & qui peut avoir son application.*

Lorsque le Docteur Compton, Evêque de Londres, demeurait à Peter-house, une Congrégation Presbytérienne vint s'établir vis-à-vis de lui. Il alla s'en plaindre au Roi Charles II: « Quand » les Non-Conformistes prêchent, dit il » à ce Prince, il y a une foule prodi- » gieuse; mais quand je prêche moi- » même à l'Eglise de la Paroisse, per- » sonne ne vient m'entendre. » La raison en est claire, dit au Roi le Duc de Buckingham, qui était présent: il y a apparence que le Presbytérien prêche Jésus-Christ; & M. l'Evêque dit à votre Majesté qu'il (se) prêche lui-même *.

* Il y a dans l'Anglais un jeu de mots qui ne peut se traduire.

LES DIVERTISSEMENS DE LONDRES.

COMME les hommes font par-tout les mêmes, le Théâtre de Londres, quoique fort différent de celui de Paris, y reffemble pourtant en plufieurs points. Mais il eft à Londres des Spectacles dont, pendant long-temps, les Français n'ont eu aucune idée. Je ne parle point des courfes de chevaux, des combats de coqs & de Gladiateurs : je laiffe aux cœurs durs à décrire ces terribles plaifirs, & m'arrête fur des objets plus rians, tels que les Jardins de *Faxhall* & de *Renelash* *, que préfentent les bords charmans de la Tamife. Là, le matin, pour un fcheling **, un Entrepreneur fournit mufique, pain, beurre, lait, café, thé, chocolat : le foir, illumination, concert, & tout ce qu'on peut defirer, en le payant au-delà du fcheling. Quelquefois il s'y donne des bals de nuit, à une guinée; mais, pour ce prix, on y trouve tous les mets, fymphonies

* On écrit *Wauxhall* & *Renelagh*.

** Monnoie d'environ 24 fols; une guinée vaut 24 livres.

souterraines, foires, chants, danses & mascarades aussi élégantes, que les parures des Divinités de nos fêtes d'Opera. Les dames ne se démasquent point. Les bals sont rares dans ces lieux d'assemblées; mais, chaque jour, des personnes de tout rang, de tout âge, dans un joli négligé, & rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis. Ce qui y paraît un phénomène aux yeux français, est l'ordre & le silence au milieu de la multitude; & chez les Français, le plus grand bruit importune dans la plus petite assemblée. M. de Fontenelle assure que, de son temps, on ne parlait point tous ensemble. Comme il y avait moins de gens à moitié instruits par les Journaux & les Dictionnaires, peut-être moins de sots se croyaient en droit d'empêcher d'entendre les gens d'esprit.

Vous connaissez la rumeur que les Cochers de Paris font quand ils s'accrochent; ces rencontres arrivent souvent dans les plus perites rues de Londres avec des charrettes énormes. Là, chacun descend de son siége, porte les roues, & les dégagent avec des peines incroyables sans prononcer une parole inutile.

Passons de Faxhall à Renelash, où l'on ne fait pas plus de bruit. Les jardins, qui y sont moins ornés, offrent au milieu des bosquets une salle voûtée de cent pieds de diamètre, à trois rangs de loges. Une natte sur le plancher y facilite la promenade. Un fourneau à quatre faces entouré de balustrades, où la chaleur vient sans être trop ardente, s'élève au centre, & fait oublier l'hiver. Cette magnifique enceinte plaît au point de la préférer quelquefois à la parure séduisante des jardins de Faxhall.

Vers sur Renelash.

MUSE, qui charmes mes loisirs,
Viens rendre aux Français la peinture
De ces Jardins, où les Plaisirs,
Les Ris, la Paix & les Desirs,
Toujours dans leur juste mesure,
Rassemblent tous les agrémens
Que l'Art ajoute à la Nature.
C'est-là, qu'au bord d'une onde pure
Londres, au son des instrumens,
Voit tous les soirs, malgré les vents,
Mille lampes * dans la verdure
Eclairer mille amusemens.

* Les lumières sont entourées de globes de crystal.

Pour peindre à la race future
Faxhall & ses enchantemens,
De Voltaire il faudroit les chants,
Et d'Albane la touche sûre.
Mais vous, Renelash, lieux charmans,
Souffrez qu'une main plus obscure,
Par amour pour vos monumens,
En crayonne ici la structure.
Dans votre moderne parure
On voit la grandeur du vieux temps;
Sous un dôme orné de sculpture,
Vos balcons, par compartimens,
En trois ordres d'Architecture,
D'un vaste Cirque ont la figure.
Au centre, un feu perpétuel
Du printemps rappelle l'absence;
Et l'idole de cet autel
Est la Liberté sans licence.
Ce lieu, rempli de sa puissance,
Ne fut point un Temple payen;
C'est l'ouvrage d'un Citoyen,
D'un Vitruve en dessins fertile,
Qui du bien public fait le sien,
Et joint l'agréable à l'utile.

Dans ce séjour Elysien,
Où d'Hendel brille l'harmonie,
Par les échos l'orgue embellie
S'unit au chant italien:
Tandis qu'à l'oreille ravie
Un Paccini chante si bien.
Du goût tout y prévient l'envie;
Le Commerce par son génie

Des deux Mondes l'heureux lien,
Y joint aux dons de la Patrie
Le thé qu'un Chinois offre au Tien *,
De Moka la liqueur chérie,
Et ce noir breuvage Indien
Que l'Eſpagnol nomme ambroiſie.
Le plaiſir, ſous les mêmes toits,
Y confond les rangs & les droits :
Oui, ces lieux féconds en merveilles,
Des Grands, du Peuple & du Bourgeois,
Charment l'œil, le goût, les oreilles.

Grèce, orgueilleuſe de tes Jeux,
Cède à Renelash la victoire.
Dans tes champs, l'Athlète poudreux,
Vainqueur inhumain & fougueux,
D'un vain laurier tiroit ſa gloire.
Ici, mille objets enchanteurs,
A l'œil frippon, tendre ou volage;
D'un pas noble, léger & ſage,
Sous des chapeaux ornés de fleurs,
Y cherchent, pour ſeul avantage,
Le prix que donnent au bel âge
Les ris, les graces, la beauté.
De-là naît cette volupté
Qu'on rencontre, ſelon Lucrece,
Dans une molle oiſiveté;
Selon Zénon, chez la ſageſſe.
Ce vrai bonheur, tant ſouhaité,
Sans l'avoir connu ni goûté,
L'Anglais en ce Cirque vanté,

* Principal Dieu des Chinois.

Semble en trouver la douce ivresse ;
Du moins le fils de la Richesse,
L'Ennui, dans ces lieux l'a quitté ;
Comus en bannit la tristesse.
Comme au rivage du Léthé,
L'oubli du temps s'y boit sans cesse,
Dans le sein de la liberté.
Là, le Politique entêté
Calme son feu contre la France ;
Du Parlementaire irrité
Philis adoucit l'éloquence ;
Le Marchand, toujours agité,
Des mers craint moins la violence ;
L'Amateur de l'antiquité
Du présent sent la jouissance ;
La vieille, en savourant son thé,
Voit, sans regrets, Hébé qui danse ;
Et la Courtisanne en gaité
Prend le masque de la prudence.

Fuyez, Jeux de Flore *, où jadis
Rome étala son opulence ;
Londres proscrit votre indécence.
Sans goût, sans pudeur, vos Laïs,
A Plutus y livroient leurs charmes ;
Dans la débauche & le mépris,
A la course, aux combats des armes,
De vils Vainqueurs gagnoient le prix ;
Et dans les Fêtes que je chante,
L'amour vrai, délicat, secret,

* Jeux qu'on célébrait à Rome en l'honneur de Flore, fameuse Courtisanne.

Vient couronner l'Amant discret ;
Et la Beauté vive & touchante
Qui semble y briller à regret.
Mais en ce Temple, où tout l'enchante ;
Ce Dieu ne sçait à quel objet
Donner la palme triomphante.

Nous sommes redevables de ces jolis vers, ainsi que de l'article qui les précède, à Madame du Boccage, qui réunit tous les talens à tout ce qui les fait aimer.



HORRIBLE ASSASSINAT.

IL y a, dans le caractère du Peuple Anglais, un mélange inexplicable de férocité & d'humanité. Ce même Peuple ; accoutumé à voir de sang-froid des hommes se donner volontairement une mort violente, ne peut entendre sans horreur le récit d'un assassinat. Le meurtre d'une fille publique avait excité dans Londres un soulèvement général il y a quelque temps. Une nouvelle aventure tragique occupe aujourd'hui les esprits, & partage, avec les affaires d'Etat, l'attention du Public Anglais.

Un Peintre en émail, habile & estimé dans sa profession, nommé Théodore Gardelle,

Gardelle, & né à Genève, après s'être marié à Paris, était allé s'établir à Londres, & logeait chez une madame King, qui tenait des chambres garnies. Cette madame King disparut. On la croyait en campagne; mais le hasard découvrit des traces d'assassinat. On fit des perquisitions: des indices non équivoques firent soupçonner Gardelle du meurtre. Il fut arrêté, interrogé; &, après avoir insisté quelque temps sur son innocence, il fit enfin l'aveu de son crime, & des horribles circonstances qui l'ont accompagné.

Gardelle entra un matin dans la chambre de son hôtesse; il avait fait quelqu'ouvrage pour elle, il lui en demanda le paiement. Cet objet fit naître une querelle; & dans la chaleur de la dispute, Lady King frappa le Peintre, qui, à son tour, la poussa rudement: elle alla donner de la tête contre le bois de son lit. Le coup fut assez fort pour l'étourdir, & lui faire perdre connaissance. Gardelle, craignant, dit-il, la suite de cette affaire, se détermine à la tuer, pour empêcher qu'elle n'en parle. Il tire son canif, lui coupe la gorge, & cache son corps. La servante de Lady King, qui était sortie dès le matin, étant rentrée,

Gardelle lui dit que sa maitresse était partie pour Bath, & qu'il était chargé par elle de lui donner son congé : il paya donc lui-même cette fille, & la renvoya. Il lui restait à se débarrasser du cadavre. Il prit le parti de le couper par morceaux; &, ce qui serait incroyable, si ce malheureux ne l'avait confessé lui-même, il en disséquait tranquillement les différentes parties à mesure qu'il les coupait, & les faisait ensuite consumer dans le feu, ou les allait jetter lui-même dans la Tamise. Il ne fut découvert qu'au bout de neuf jours. Comme on le trouva saisi de la montre de Lady King, on l'accusa d'avoir assassiné cette femme pour la voler; mais il s'est toujours défendu de cette intention avec une chaleur extraordinaire. Ce même homme, qui se déclare publiquement coupable d'un meurtre abominable, ne peut pas soutenir le soupçon d'un larcin. Gardelle, convaincu du meurtre dont il était accusé, fut condamné à être pendu en chaînes. Il reçut sa sentence avec beaucoup de résignation, & dit qu'il verrait sa mort sans frayeur. Il a confessé qu'il avait attenté à sa vie depuis sa détention; & voici les moyens dont il s'était servi. Quand on vint pour l'arrêter, il

se saisit, sans qu'on s'en apperçût, d'une petite bouteille d'*opium*, dont il avait eu soin de se munir. Il la mit dans sa poche, & pendant la nuit il l'avala; mais il n'en fut nullement incommodé. Voyant que ce moyen ne lui avait pas réussi, il se frappa la tête contre une barre de fer; mais le bruit des coups qu'il se donna fit venir le Geolier, & il renonça à cette ressource. Alors il prit l'étrange résolution d'avaler des pièces de monnoie, de la grandeur de nos liards: il en avala dix à douze, c'était tout ce qu'il avait. Comme il se trouva fort incommodé pendant la nuit, il crut qu'il avait trouvé le moyen de se défaire de la vie. Il se fit donner de cette monnoie, & avala à-peu-près une cinquantaine de pièces, qu'il dit qu'on trouverait dans son corps après sa mort, car il n'en rendit aucune. Depuis ce temps-là, il n'a plus attenté à ses jours, & s'est même repenti des tentatives qu'il avait faites pour se dérober à la juste punition qu'il méritait. Il s'est disposé à la mort avec beaucoup de courage, & a toujours persisté à nier qu'il eût eu aucun dessein sur l'honneur de la malheureuse femme qu'il avait assassinée. On ne doit pas supposer qu'un homme, qui avoue

librement un crime atroce, puisse avoir la délicatesse inconcevable d'en cacher une circonstance. Lorsqu'on le conduisit au supplice, il fut hué par la populace. Il parut peu sensible à cette humiliation : la seule chose qui l'affligea vivement, ce fut d'être exposé après sa mort. Il avait demandé que son corps fût disséqué, & consumé ensuite dans de la chaux. Le peuple de Londres qui, pour l'ordinaire, s'intéresse avec vivacité au sort des plus grands criminels, lorsque l'appareil du supplice efface le souvenir du crime, a vu l'exécution de Gardelle avec une joie barbare, & a insulté à ce malheureux jusqu'au pied de la potence.



Extrait d'une Lettre de Londres.

En allant de Londres à Chelsea, un des jours les plus froids que nous ayons eus à la fin d'Octobre 1761, j'apperçus une femme couchée dans un fossé, à côté du grand chemin, avec tous les symptômes de la plus affreuse misère, qui puisse affliger la nature humaine. Une femme étendue sur la terre humide, sans couverture, exposée à la

pluie, au tonnerre, à la gelée, était un objet trop attendrissant pour ne pas exciter ma compassion; mais ma surprise redoubla, en voyant que cette malheureuse créature ne demandait pas l'aumône: ses yeux étaient fixés sur le Ciel, comme si elle eût accusé la providence qui l'avait abandonnée. L'eau dégouttait de ses cheveux épars, ses jambes, qui étaient toutes nues, étaient enflées & rougies par le froid. Je voulus lui donner de l'argent qu'elle refusa, en me faisant signe de la tête, & sans proférer une parole. Je lui offris ensuite mes secours qu'elle ne refusa ni n'accepta. Elle se laissa conduire sans parler, à l'Hôpital de la Porte (Loch'hospital,) où j'avais quelque intérêt en qualité de Gouverneur. La Matrône reçut avec bonté cette créature mourante, & je la fis mettre dans un lit.

Nous nous assîmes à côté d'elle. Le pourpre, dont le froid avait coloré ses joues, fit place à une couleur plus naturelle. Nous fûmes étonnés de lui voir des mains qui n'étaient pas durcies par le travail; elle avait une bague à son doigt & un brasselet au bras. Quand elle fut en état de parler, nous voulûmes lui faire des questions; mais elle nous prévint, &, tournant ses regards vers

moi, elle me dit: « Monsieur, votre » charité n'est pas moins respectable » pour être tombée inutilement sur » moi.... Si j'ai reçu vos secours, c'est » parce que je n'ai pas eu la force de » les refuser. Je n'ai qu'une grace à » vous demander, c'est de me laisser » aller. » Cette résolution nous étonna je, la pressai, non de s'expliquer, mais d'accepter les soins que nous pouvions lui rendre: elle ne répondit point. Je la recommandai en partant à la Matrône. Mais j'appris qu'elle était partie sur le soir, & que ni les prières, ni les offres n'avaient pu la retenir.

Je parlai de cette aventure à mes amis, qui la regardèrent comme une fiction romanesque. J'avais peine moi-même à ne pas la prendre pour une vision. Cependant, sept ou huit jours après, on me demanda ma recommandation pour faire entrer une malheureuse créature, dont la raison était, disait-on, altérée, dans une autre maison de charité, à l'entretien de laquelle je contribue. Je vis cette malheureuse, & je la reconnus pour la même personne comblée, s'il est possible, de plus de misère encore. Une circonstance que j'avois ignorée, rendait sa situation plus affreuse. Elle est grosse, (elle me par-

donnera de publier une vérité désagréable,) & elle n'est pas mariée. S'il y a quelque personne de son sexe (car il n'y en aura aucune du nôtre) assez barbare pour croire que cette circonstance la rende indigne de compassion dans son malheur; que cette ame dure & insensible n'écoute pas plus avant mon récit.

Mais j'accuse les femmes témérairement. Quoiqu'elles soient plus disposées à punir cette faute, ce ne sont pas elles qui la punissent le plus sévèrement. Nos maisons de charité sont infectées de ces mêmes principes impitoyables. L'Infortunée dont je conte l'histoire l'éprouva; & ceux qui ont voulu la servir l'ont éprouvé aussi. Aucune charité publique ne voulut recevoir la plus malheureuse de son sexe, parce qu'elle avait eu une faiblesse; il ne lui restait de ressource que dans l'hôpital général des femmes grosses (General Laying-in-hospital.) C'est là que la charité se montre dans toute sa pompe, & proportionne ses secours à l'étendue des besoins. Le Ciel répand sur tous sa lumière & sa rosée: les hommes ont suivi une fois cet exemple.

Ce dernier asyle recueillit enfin cette femme délaissée. Les soins qu'on y prit d'elle, rendirent bientôt un peu de tran-

quillité à son ame ; &, déterminée par le tendre intérêt que nous prenions à ses malheurs, elle nous conta ainsi son aventure.

» Je suis une pauvre fille abusée, » d'une condition qui n'est ni vile, ni » bien relevée. Je vous dirai tout :... » Il n'y a qu'un nom que je veuille » vous cacher.... C'est celui, ajoûta- » t-elle, en versant quelques larmes, » de l'ingrat qui m'a abandonnée, qui » m'a perdue. Mon nom est Anne Glynn- » Allen. Je suis née à Biddefort dans » le Dévonshire. Thomas Allen, mon » père, y a un état dont une fille plus » heureuse pourrait se glorifier. Je vi- » vais avec lui, je l'aimais ; j'aimais » tous ceux qu'il estimait. Parmi les » personnes qui fréquentaient chez nous, » un jeune homme avait surtout gagné » l'amitié de mon père, il eut bientôt » la mienne ; il eut plus.... Il m'inspira » le premier sentiment du plus violent » amour ».

Nous ne pûmes nous empêcher de marquer l'étonnement que nous causa ce discours, & le ton dont elle le prononça. Après l'avoir interrompu un moment pour répandre quelques larmes, elle continua : « Mon père, pen- » dant longtems, ne s'apperçut point

» de notre intelligence ; mais, dès
» qu'il l'eut découverte, il s'y opposa.
» Quoiqu'il estimât le jeune homme,
» comme connaissance, il ne le jugea
» pas digne d'être son gendre. Pour
» m'expliquer plus clairement, il ne se
» trouva pas assez riche : car il ne lui
» manquait que la fortune. J'ai de la
» peine à faire ce reproche à mon père ;
» mais ce tort, si c'en est un, ne lui
» est pas personnel. Les hommes riches
» ne font pas grand cas de toute autre
» qualité dans ceux qui sont pauvres ».

» Comme mon père nous refusait son
» consentement, nous prîmes la réso-
» lution de nous marier sans son aveu :
» cette désobéissance m'a coûté cher,
» le Ciel m'en a punie » . . . . . Elle ne
put pas continuer, sans doute qu'elle ne
put soutenir l'émotion que ce ressouvenir
excitait en elle ; elle tomba en fai-
blesse. Nous la fîmes revenir par nos
soins, nous ne voulûmes pas la presser
d'achever sa malheureuse histoire ; mais
elle nous raconta la suite à différentes
reprises.

Cette Infortunée avait pris des me-
sures avec son amant, pour aller se
marier à Londres. Se regardant déjà
comme époux, ils ne refusèrent rien à

leurs passions : le jeune homme partit
premier pour Londres, & écrivit à
maitresse de venir le trouver ; elle s'
chappa de la maison paternelle avec
femme-de-chambre, qui était dans
confidence, & n'ayant que très-p
d'argent, elle arrive à l'adresse qu'
lui avait donnée ; elle s'informe
son amant ; mais on ne lui en don
aucune nouvelle. Un matin sa femm
de-chambre disparaît avec son argen
& elle reste plongée dans la misere
dans la douleur, inconnue à tout l'
nivers ; c'était au commencement d'O
tobre. Depuis ce jour, jusqu'à cel
où elle a été recueillie dans cette m
son, excepté les momens qu'elle
passés à l'hôpital de la Porte, elle
eu d'autre lit que la terre, & d'aut
couverture que le Ciel. Sa nourritu
était des pommes & des châtaign
sauvages. Elle errait dans les camp
gnes, livrée au plus horrible désespoi
excitant la compassion de tous ceux q
la rencontraient, & refusant constan
ment tous les secours qu'on lui offra
Enfin elle s'est laissée conduire dans
asyle, où elle attend le moment de
délivrer du fruit malheureux de sa f
blesse ; & nous espérons qu'elle y

couvrera, avec la santé, la paix de l'ame; & qu'elle effacera, par son repentir & sa sagesse, jusqu'aux traces de sa faute.

ANECDOTE TRAGIQUE.

[La raison fournit assez d'argumens victorieux contre la barbare coutume des duels; mais les exemples ont encore plus de force que les raisonnemens. Quelque justes & quelque évidentes que soient les maximes de la morale, elles ne peuvent pas porter dans l'ame cette force de persuasion que produit un seul exemple tiré de la vie ordinaire. C'est cette considération qui fait mettre au jour une aventure funeste, dont l'authenticité n'est que trop trop connue, mais dont l'on déguisera les Acteurs sous des noms romanesques.]

Un riche Négociant de la nouvelle Angleterre avait deux fils, auxquels je donnerai les noms de Nicanor & de Philotas. Nicanor fut envoyé, dès sa tendre jeunesse, en Angleterre pour y être élevé, & il y resta jusqu'à la mort de son père. Alors, se trouvant possesseur d'une fortune considérable, il prit le parti d'aller faire le tour de l'Europe. Etant à Rome, il vit une courtisanne fameuse, nommée Camille,

dont il devint éperdûment amoureux ; & il n'épargna rien pour satisfaire l'avidité, & la vanité de cette fille dont il se croyait seul favorisé, quoiqu'elle partageât ses faveurs entre plusieurs jeunes gens qui servaient à son avarice & à ses plaisirs. Parménon, domestique de Nicanor, qui était aussi prudent que son Maître était extravagant, déplorait l'aveuglement & les sottises de ce jeune étourdi, & il épiait toutes les occasions de surprendre Camille dans ses infidélités, pour guérir son maître de la passion qu'il avait pour elle. Ces occasions n'étaient pas rares ; mais Camille avait toujours l'adresse de tromper Nicanor, & de lui faire croire qu'on lui en imposait. Elle s'apperçut bientôt que c'était Parménon qui lui rendait de mauvais offices, & elle engagea à la fin Nicanor à le renvoyer. Parménon entra au service d'un autre Anglais, qui aura le nom de Trueman.

Trueman reconnut bientôt les talens de son nouveau serviteur, & il l'employa à servir l'amour qu'il avait pris aussi pour Camille. Elle reçut les propositions de ce nouvel amant, & lui donna un rendez-vous dans une maison, près de la porte del Popolo. Parménon, qui était toujours attaché à son ancien

Maître, lui donna avis de ce rendez-vous. Nicanor s'y rendit; &, ne pouvant plus douter de l'infidélité de Camille, il appella ſon rival en duel, & le bleſſa d'un coup mortel. Mais, quelle fut ſa conſternation & ſon déſeſpoir, lorſqu'il apprit quelques jours après que l'homme qu'il avait tué, était ſon propre frère! Philotas avait été obligé de changer de nom, pour éviter les ſuites d'une affaire d'honneur qu'il avait eue à Florence, & qui l'avait fait quitter cette ville pour venir à Rome. Nicanor, confondu par cette horrible aventure, ne put réſiſter à ſes remords: la vie lui devint inſupportable; il ſe tua d'un coup de piſtolet, peu de jours après cette funeſte cataſtrophe.

LES SOUVERAINS ONT LES OREILLES LONGUES ET LES MAINS PESANTES.

UN Gentilhomme Anglais, qui allait de Vienne à Veniſe, s'arrêta pour dîner à Lubiano, capitale de la Carinthie, où il trouva une nombreuſe compagnie. Pendant le repas, la converſation tomba ſur la ſouveraineté de l'Etat de Veniſe, qui s'était mis en

possession de la mer Adriatique, & quelqu'un ajoûta qu'elle était bien légitiment mariée à la République, puisque son Doge l'épousait tous les ans ; sans doute pour faire entendre qu'un vaisseau de guerre de quelque Nation qu'il fût, n'avait aucun droit d'y entrer, sans violer le sacré lien du mariage. Le Gentilhomme Anglais répliqua fort plaisamment à ce propos : » Le Roi de France a donc fait bien » souvent l'Etat de Venise cocu ; car, » de ma connaissance, ses vaisseaux » de guerre ont fait bien des prises » dans ces mers-là sur les Impériaux. »

Dès que cet Anglais fut arrivé à Venise, on le somma de se rendre chez un des Inquisiteurs de l'Etat, qui, après lui avoir fait une légère réprimande, lui conseilla d'être à l'avenir plus circonspect, lorsqu'il voudrait parler des souverainetés, parce qu'elles avaient de *longues oreilles*, & *les mains pesantes*.



[B]ON MOT DU ROI CHARLES II.

[I]PSWICH est une aſſez grande Ville, [m]édiocrement peuplée : ſon port reçoit [le]s bâtiments de deux cens tonneaux; [m]ais, en baſſe marée, il reſte ſouvent [à] ſec. La ville eſt diviſée par les noms [d]es Paroiſſes & non par celui des rues. Il y a un très-beau *Bowling-green*, ou jeu de boule, qui eſt roulé par des ânes, à qui l'on met des bottes, pour empêcher qu'ils ne laiſſent aucune impreſſion de leurs pieds ſur le gazon. C'eſt ce qui faiſait dire aſſez plaiſamment au Roi Charles II, en adreſſant la parole au Duc de Buckingham : « que c'était une ville ſans habitants, » une rivière ſans eau, des rues ſans » nom, & que les ânes y allaient » bottés. »

Le fameux Cardinal Wolſey était de cette ville : il y fit conſtruire une ſuperbe boucherie, qui ſe voit encore, en mémoire de ſon père, qui était Boucher.

ANGLAIS QUI IGNORE LES RÉG[
JEU DES ECHECS.

DANS le combat de Brennevil
tre Henri II, Roi d'Angleteri
Chevalier Anglais ayant pris l
nes du cheval sur lequel Lo
Gros, Roi de France, était mon
criant : le Roi est pris ; Louis l
chargea un coup de la masse c
était armé, & le renversa par
en disant, avec ce sang-froid c
ractérise la vraie valeur « : Sçachez
» ne prend jamais le Roi, pas
» au jeu des échecs. »



TRE

TRENTE-SEPTIEME NUIT.

La punition des crimes doit estre proportionnée aux connaissances et a la dignité des coupables.

Les Catholiques doivent être punis comme les Hérétiques ; & il semble que les premiers devroient l'être plus sévérement. Nés dans la religion où est l'abondance des graces & des lumières, le même crime les rend plus coupables. Mylord Halifax, disait : « il y a telle action pour laquelle je » me contenterais de mettre un homme du peuple à l'amende ou en prison ; mais je ferais pendre un Lord » par respect pour sa dignité. »

Que faut-il pour échauffer le fanatisme?

Mylord Bollingbrocke, dont l'imagination était des plus fortes, fut char-

gé d'échauffer celle de quelques uns de ces émissaires que les Anglais, après les avoir endoctrinés, lâchaient dans les Cévennes, afin d'y exciter le fanatisme. Il disait, en racontant cette anecdote à un de ses amis : « Je fus » effrayé de mes succès. »

VENGEANCE DES FEMMES GALLOISES.

APRÈS la conquête du pays de Galles par les Anglais, ce courageux peuple se révolta. Dans un combat où la victoire le favorisa, les femmes firent cruellement éclater leur rage contre leurs ennemis : ce trait ne peut être rapporté qu'en latin : *quorum genitalia mulieres Wallensium post conflictum absciderunt, & membrum pudendum in ore cujuslibet interempti posuerunt, testiculosque à mento dependere fecerunt.*

LETTRE DE CATHERINE D'ARRAGON, A HENRI VIII.

MON TRÉS-CHER SEIGNEUR, ROI ET MARI,

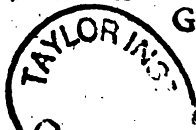
« L'HEURE de ma mort étant pro-
» che, l'amour que je vous porte m'en-
» gage de vous avertir de votre ſalut,
» que vous devez préférer à toutes
» les choſes périſſables de ce monde,
» ſans excepter la ſollicitude de votre
» propre corps, qui fut cauſe que vous
» m'avez jettée dans de grandes cala-
» mités, & vous même, dans beau-
» coup de troubles : mais je vous par-
» donne de bon cœur, & je prie le
» Seigneur qu'il vous pardonne auſſi.
» Pour le reſte, je vous recommande
» *Marie*, notre fille commune, & je
» vous ſupplie d'agir en père tendre
» envers elle, comme je vous en ai
» autrefois prié. Je vous ſupplie auſſi
» de faire donner à mes trois filles-de-
» chambre de quoi les marier, & à
» mes autres domeſtiques une année
» de gages avec ce qui leur eſt dû,
» afin qu'ils ne ſoient pas dans la miſère,

» Je déclare enfin que mes yeux vous
» desirent préférablement à toutes les
» choses mortelles. Adieu. »

IL EST PLUS D'UN AMI DE CE GENRE.

RICHARD Stéele donnait d'excellens préceptes d'économie ; mais personne n'était moins économe que lui. Sa prodigalité le réduisit souvent à de fâcheuses circonstances. Généralement aimé de tous ceux qui le connaissaient, il faisait les délices des plus aimables sociétés de Londres. Un Baronnet de Lincolnshire, fort riche, & grand admirateur de Stéele, ne cessait de le combler d'éloges & de marques d'estime : il le pressait de disposer de son crédit, de sa fortune, & sur-tout de ne point recourir à d'autres, s'il se trouvait jamais dans quelque situation embarrassante. Richard Stéele fut bientôt dans ce cas desiré ; il alla chez son ami, qui, ne se doutant pas du sujet de sa visite, s'épuisait en offres de services, & ne parlait que du desir qu'il avait de trouver une occasion favorable. « Comment, dit Stéele, & c'est précisément » cette maudite occasion qui me con-

» duit chez vous ; j'ai besoin de cent
» livres, pour appaiser un créancier qui
» me tourmente, & qui ne veut plus at-
» tendre. » Cette demande inattendue
pétrifia le Baronnet ; il bégaya quelque mauvaise excuse. « Quoi ! Mon-
» sieur, répondit Stéele, vous m'avez
» engagé, par vos fausses promesses, à
» vous exposer l'état de mes affaires, &
» vous me refusez ! Ecoutez, je supporte
» avec constance tous les revers du sort ;
» mais je ne sçaurais souffrir l'insulte
» que vous me faites ; ou prêtez-moi
» tout-à-l'heure l'argent que vous m'a-
» vez offert, ou préparez-vous à mon
» ressentiment. » Stéele prononça ces mots avec tant de fermeté, que le Baronnet tremblant ouvrit son porte-feuille, & lui présenta un billet de cent livres. Stéele le prit, & regardant avec mépris le timide prêteur :
» Sir Baronnet, lui dit-il, quelque peu
» d'envie que j'aie de devoir cette
» somme à un misérable aussi vil que
» vous, je reçois cependant votre bil-
» let, & promets de vous le rembour-
» ser au premier jour ; mais, afin qu'à
» l'avenir vous soyez plus réservé dans
» vos offres, & moins lâche dans vos
» procédés, souffrez que je prenne la
» liberté de vous donner une leçon. »



Stéele saisir en même temps le Baronnet par le nez, & le tirant avec force, le contraignit d'avouer qu'il était le plus méprisable des hommes.

LE LÉGISLATEUR EST SOUMIS A LA LOI.

JACQUES I, Roi d'Angleterre, fut un jour arrêté dans son carrosse au milieu de Londres par les Archers de la Justice. Ses Gardes voulurent donner sur cette canaille, mais le Roi les en empêcha ; & ayant demandé la cause de son arrêt, il apprit que c'était à l'instance du Sellier de la Cour, à qui l'on devait, depuis quelques mois, cinquante livres sterling. Le Roi le fit payer à l'instant, & dit ces paroles remarquables : « Il n'est rien de plus juste » que celui qui fait les loix, les ob- » serve aussi ; car cela leur donne la » vigueur. »



TRAIT HÉROIQUE ET JUGES ÉQUITABLES.

APRÈS la défaite du jeune Prétendant à Culloden, & la dispersion de sa petite armée, il errait sans secours, tantôt avec deux compagnons de son infortune, tantôt avec un, & quelquefois réduit à lui-même, poursuivi sans relâche par ceux qui voulaient gagner le prix mis à sa tête. Ayant un jour fait dix lieues à pied, & se trouvant épuisé de faim & de lassitude, il entra dans la maison d'un homme qu'il sçavait bien n'être pas dans ses intérêts : « le fils de votre Roi, lui dit-il, vient » vous demander du pain & un habit. » Je sçais que vous êtes mon ennemi ; » mais je vous crois assez d'honneur » pour ne pas abuser de ma confiance » & de mon malheur. Prenez les lambeaux qui me couvrent, gardez-les, » vous pourrez me les porter un jour » dans le palais des Rois de la Grande-» Brétagne. » Le Gentilhomme fut touché, comme il devait l'être, donna tous les secours que sa situation permettait, & garda un secret inviolable.

Quelque temps après ce Gentilhomme fut accusé d'avoir donné un asyle dans sa maison au prince fugitif, & cité devant les Juges. Il se presenta devant eux avec la fermeté que donne la vertu, & leur dit : » Souffrez, qu'avant » de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils » du Prétendant se fût réfugié chez » vous, eût été assez vil & assez lâche » pour le livrer ? » A cette question, le Tribunal se leva, & renvoya l'accusé.

LE MENTEUR CONFONDU.

LE Général Moncal, Gentilhomme Français réfugié, avait eu un bras cassé au service d'Angleterre, & était réduit à le porter en écharpe. Il eut un jour une querelle au parc Saint-James avec un Officier qui ne le connaissait que de réputation, sur une opération militaire, faite à la bataille de la Boine. L'Officier se voyant pressé par un raisonnement auquel il n'avait rien à répliquer, eut recours à l'autorité pour se défendre, & cita Moncal pour son garant. Moncal, qui n'aurait dû que

rire, nia férieufement que Moncal eût ainfi parlé. L'Officier, qui était brave, & qui ne s'était laiffé aller à mentir que par la honte de céder, lui dit, que fans l'état où il le voyait, il tirerait raifon de ce démenti. Le trop bouillant Général, piqué encore mal-à-propos de ce difcours, l'invite à le fuivre, l'affurant qu'un bras lui fuffirait pour lui donner la fatisfaction qu'il paraiffait defirer.

Lorfqu'on fut arrivé dans un lieu écarté, Moncal, qui était réfolu de voir la fin de cette aventure, voulut, pour fe réjouir, confondre fon adverfaire avant de le combattre. Il lui dit, l'épée à la main : voyez fi je n'ai pas déja trop d'avantage fur vous ? C'eft moi qui fuis Moncal. Le menteur, frappé de ce coup de foudre, fe jette aux genoux du Général, le conjure de lui fauver l'honneur, & lui protefte qu'il avait eu honte de fon impofture, dès le moment qu'elle lui était échappée. Moncal lui pardonna, lui promit de ne le jamais nommer, & lui tint parole.



L'HOMME QUI REND SERVICE AVEC DURETÉ, INSULTE, ET N'OBLIGE PAS.

Un honnête Marchand de Londres venait d'essuier sur mer des pertes considérables, qui le réduisaient à la triste nécessité de faire banqueroute, s'il n'était promptement secouru. Deux de ses amis, gens riches & généreux, apprirent avec chagrin sa cruelle situation : l'un, fameux Négociant, nommé Blacken, vint le trouver, & l'abordant d'un air brusque : « Comment, lui dit-» il, est-il vrai que vous êtes ruiné ? » On dit que vous devez faire ban-» queroute dans deux ou trois jours. » Le Marchand, quoique choqué de ce compliment, avoua que le bruit qui courait n'avait que trop de fondement, & qu'il se trouvait obligé de céder à la cruauté de son sort, à moins qu'il ne pût emprunter mille pièces, jusqu'à l'arrivée d'un vaisseau, qui devait lui apporter les meilleures nouvelles.

« Cela est incertain, dit Blacken, » avec sa rudesse ordinaire : cependant » je vous avancerai cet argent ; venez » chez moi dans deux ou trois heures,

» & vous le trouverez tout prêt. Mais, » continua-t-il, il faut que vous ayez » manqué de conduite, puisque vous » êtes tombé dans cette infortune » ? Ensuite notre bourru entra dans un plus grand détail : il dit qu'il n'approuvait point ses liaisons d'intérêt avec tel & tel, ni son commerce dans telle & telle partie du monde, & crut avoir deviné depuis long-temps ce qui venait d'arriver à son ami ; suivant la maxime du Poëte : *que dans les mauvais succès, chaque fou prétend donner son avis ; & si la fortune devient favorable, il se fait honneur de ce changement.*

Le pauvre Marchand fut obligé de souffrir ce discours, qui, quoique dur & humiliant, partait d'un fond honnête & généreux. Mais à peine avait-il eu le temps de réfléchir sur son aventure, qu'on vint l'avertir que *Ashely*, son autre ami, voulait lui parler. Celui-ci avait aussi appris le désastre de notre Marchand : « Je suis charmé, lui » dit-il avec gaieté, de vous rencontrer » chez vous ; j'ai une grace à vous de- » mander, qui, si vous me l'accordez, » me délivrera d'une grande inquié- » tude. »

Puis, sans attendre de réponse : « je » viens de recevoir, ajoûta-t-il, quinze

» cens piéces ; & , pour vous dire la
» vérité, je ne sçais point comment
» en disposer. Je ne veux point garder
» cette somme chez moi : je n'ai point
» de Banquier actuellement, & j'ignore
» où je pourrai la placer à ma fantai-
» sie ; je vous serais infiniment obligé,
» si vous vouliez vous en charger,
» & la mettre dans le commerce. Je
» sais que des personnes qui font com-
» me vous de grosses affaires, ont tou-
» jours quelque occasion de faire valoir
» leur argent ».

Deux offres de cette nature, faites presque dans le même moment & d'une façon si différente, par deux hommes, qui ne lui avaient point d'autres obligations, étonnèrent notre Marchand. Il crut qu'il était de son devoir d'instruire son généreux ami du renversement de son commerce. « Tous ces evénemens ne
» me surprennent point, lui dit *Ashely*
» en l'interrompant ; ce qu'on perd une
» année peut revenir la suivante : & bien
» loin de craindre qu'une telle somme
» ne fût pas en sûreté dans vos mains,
» je vous en confierais volontiers le
» double. D'ailleurs, je ne vous offre
» rien, ajoûta-t-il, que je ne puisse très-
» bien sacrifier, & si la fortune était
» assez ingrate à votre égard, pour vous

» ôter le pouvoir de me rendre ces » quinze cens piéces, dans une, deux, » ou trois années, ou même dans plus » de temps, mes affaires ne souffriront » rien de ce délai, & je verrais avec » chagrin, que vous vinssiez à vous » inquiéter de cette affaire, jusqu'à ce » qu'il vous convînt de me payer. »

Un discours de cette nature ne pouvait que déterminer le Marchand à recevoir l'argent qu'on lui offrait; il l'accepta, & courut chez son autre ami *Blacken*, pour lui faire les remercîmens qui lui étaient dûs, l'instruire qu'un coup de bonheur imprévu l'avait mis en état de satisfaire ses créanciers, sans recourir à sa généreuse assistance.

Blacken ne témoigna, à cette nouvelle, ni plaisir, ni mécontentement; & lui dit, avec ce même ton brusque, qui n'excluait pas la bonne intention: « Cela est bien; vous auriez » été le bien venu pour cet argent. S'il » vous en manque jamais dans la suite, » vous sçaurez où le trouver. »

Assurément on ne peut qu'admirer le généreux procédé de ces deux honnêtes Négocians: mais quelle étrange différence dans la façon d'obliger! L'un semble vouloir augmenter l'obligation qu'il sait qu'on doit lui avoir pour le

service qu'il est bien-aise de rendre ; l'autre s'efforce d'en diminuer le prix. L'un diminue son bienfait ; l'autre y ajoûte. C'est un vice que d'obliger de mauvaise grace.

Caractère de Charles II.

CHARLES II était d'un accès facile, d'un naturel porté à se familiariser : il aimait à voir, & à être vu. Ce goût décidé pour la popularité flattait infiniment les Anglais, & les attacha tellement à leur Prince, qu'il aurait pu en obtenir tout ce qu'il aurait souhaité, quand même la chose exigée aurait tourné à leur désavantage. Charles préférait le plaisir à tout : il se plaisait à la raillerie, & sçavait la repousser & la souffrir dans les occasions ; mais toujours avec décence. Son humeur était naturellement portée à la gaieté, & il inspirait la joie à tous ceux qui avaient l'honneur de l'approcher. Il dîna plusieurs fois avec les Citoyens de Londres le jour de l'installation de leur Maire. Il assista à un de ces repas l'année que le Chevalier Robert Viner fut élevé à cet emploi. Viner, enchanté de l'hon-

neur que lui faisait Sa Majesté, dont il était un des plus fidèles sujets, porta tant de fois les santés de la famille royale, qu'il oublia ce qu'il devait d'égards à son Maître, & ce que la bienséance exigeait de lui, pour ne le plus traiter que comme son égal & son ami familier. Le Roi s'en apperçut; mais, trop bon pour mortifier le nouveau Maire, il prit le parti de se retirer doucement avec sa suite, & de regagner son équipage. Viner, chaud de vin, n'eut pas plutôt pris garde à l'absence de Charles, qu'il courut après lui, le saisissant par le bras, & lâchant un gros serment; il ajoûta...... « Sire, » vous resterez avec nous, pour vuider » une autre bouteille » Le Monarque, conservant dans ce moment son caractère enjoué, regarda Viner, lui sourit, lui tendit la main d'un air gracieux, & remonta dans la salle du festin, pour complaire à son hôte en chantant ce vers d'une vieille chanson anglaise :

Tout homme saoul est aussi grand qu'un Roi.

Ce même Lord-Maire érigea la Statue équestre de son Monarque à *Stocks-Market*, & rendit de très-grands services à la Couronne.

Un Auteur dit que Charles II n'a-

vait pas été Roi un quart-d'heure pendant son régne ; & en effet, ce Prince ne pouvait se contraindre à représenter.

Charles II ne laissa point d'enfants de son épouse Catherine de Portugal. Il eut en 1652, d'une Demoiselle Anglaise, nommée Lucie Walters, l'infortuné Jacques, Duc de Montmouth ; d'une Dame de qualité de la maison de *Gréen*, Charles, Comte de Plimouth, qui mourut à Tanger dans une expédition contre les Maures ; de la Duchesse de Cléveland, trois fils & deux filles ; Charles, Duc de Southampton ; Henri, Duc de Grafton, mort de ses blessures à Corke en 1690 ; & Georges, Duc de Northumberland : les Comtesses de Sussex & de Litchfield. Il eut encore, de Lady Shamron, une fille ; & de la Davis, Comédienne, d'une beauté & d'une vivacité d'esprit incomparables, une autre fille, appellée Lady Tudor. Eléonor Gwinn, autre Comédienne, lui donna un fils, connu sous le nom de Comte de Burford ; & la Duchesse de Portsmouth, un autre fils, qui reçut le titre de Duc de Richemont.

CARACTÈRE

CARACTÈRE DE JACQUES I,
Roi d'Ecosse & d'Angleterre.

HENRI IV, Roi de France, intéressé à fouiller dans les replis de l'ame de son allié & de son voisin, nous a peint, d'une touche fière & bien nuancée, le portrait du Monarque Anglais. « Je ne trouve, dit-il dans une dépêche adressée à Monsieur de Beaumont, son Ambassadeur à Londres; » je ne trouve, dans le caractère de » Jacques I, que des sujets de défiance. » Je n'y vois, ni bonne-foi, ni solidité: » la légèreté & l'inconsidération en font » la base; la mauvaise intrigue & l'artifice mal-adroit y paraissent à leur » tour: mais avec l'envie de faire des » dupes, Jacques I finit toujours par » l'être lui-même. De-là je conclus qu'il » n'y aura jamais aucun fond à faire sur » les paroles & sur les actions de ce faible Prince. Il intrigue sans cesse à » Rome, en Espagne, & partout ailleurs, comme il fait avec moi, sans » s'attacher à aucun plan fixe, selon » qu'il est poussé, entraîné ou retenu: » les premières espérances l'élèvent, &

» l'excitent au gré de ceux qui les lui
» donnent ; il se laisse gouverner par
» tout ce qui l'entoure, sans aucun
» égard, ni pour le mérite, ni pour la
» vérité : ainsi je prévois qu'il se laissera tromper dans toutes les occasions. »

Sitôt que Jacques I fut monté sur le Trône, il abolit la singulière dureté de l'étiquette de l'ancienne Cour. Le Secrétaire Cécile, dans les fonctions de son ministère auprès de la Reine Elisabeth, avait été obligé de parler & d'écrire à genoux ; Jacques supprima ce cérémonial ; tous les Courtisans en firent au Ministre des complimens de félicitation ; mais Cécile, moins aveugle qu'eux, leur répondit : « Plût à
» Dieu que je fusse encore dans le cas
» de parler à genoux ! » Un Ministre qui ne dissimule pas ses dégoûts, est bientôt suivi de la nation entière, qui ne sçait jamais cacher les siens.

Qui croirait que ce qui contribua le plus à rendre Jacques I odieux à ses peuples, fut son mépris manifeste pour le beau sexe ? Dans son voyage d'Ecosse en Angleterre, il outra l'indifférence qu'il paraissait avoir pour les femmes, & souffrit qu'elles se présentassent & se tinssent à genoux devant lui. Il ne prenait pas

la peine de cacher combien la foule qui bordait son passage, lorsqu'il sortait, lui était à charge. Continuellement occupé de la chasse, elle lui devenait insipide, s'il y remarquait trop de monde. Lorsqu'il fut voir la flotte royale à Chatam, ce spectacle, digne d'un grand Prince, ne remua point son ame indolente, & l'ennui se peignit sur son visage : ce qui fit dire aux spectateurs, avec cette liberté qu'on chercherait inutilement autre part qu'en Angleterre : « Notre Roi » fait plus de cas d'un cerf que d'un » vaisseau ; il aime mieux le son des » cors que le bruit du canon. »

Jacques I eut toujours de l'aversion pour les affaires : sa vie privée fut un tissu de petitesses ; il se jetta, lui & son Gouvernement, dans de honteuses nécessités, & ce ne fut que par une profusion aveugle & imbécille. S'il a eu de bas panégyristes pendant sa vie, l'histoire ne l'a pas ménagé après sa mort. On raconte qu'un jour étant au milieu de ses Courtisans, il vit un Porte-faix dans la rue qui portoit une somme d'argent au trésor ; Jacques observe que Rich, ensuite Comte de Holland, un de ses plus beaux & plus agréables favoris, disait quelque chose à l'oreille de son voisin ; il voulut sçavoir de quoi

il était question : Rich avait dit, *que cet argent me renûrait hehreux !* Jacques lui fit présent de la somme qui montait à trois mille livres sterling. Il ajoûta : « Vous vous croyez heureux » d'obtenir ce que vous desiriez ; mais » je le suis plus que vous de pouvoir » obliger un honnête-homme que j'ai- » me. »

Ce Prince eut la foiblesse de prétendre à la réputation d'auteur & de bel-esprit ; il écrivit beaucoup, & sur-tout sur la théologie & la controverse. Quelques-uns de ses Courtisans lui donnèrent le nom de Salomon de l'Angleterre ; & Henri IV l'ayant sçu, fit à ce sujet une raillerie sanglante : « Je ne » sçais pas pourquoi, dit-il, le Roi » d'Angleterre mérite le titre de Salo- » mon, si ce n'est parce qu'il est fils de » David, joueur de violon. » Marie Stuard, mère de Jacques, avait eu, dit-on, un commerce galant avec David Rizzo, joueur d'instrument.

Jacques I succéda à la fameuse Elisabeth, & il n'est pas étonnant que la plûpart des Auteurs les aient comparés ensemble. « Elisabeth, disent-ils, égala » les plus grands Rois ; Jacques, par sa » faiblesse, ne fit voir sur le Trône » qu'une femme. Ainsi la nature se

» trompa, en les formant tous deux. »
C'eſt ce qu'exprimece diſtique latin :

Rex fuit Eliſabeth, ſed nunc Regina Jacobus :
Error naturæ ſic in utroque fuit.

REMARQUES SUR LE RÉGNE DE GEORGES II.

On remarque que le feu Roi Georges II a été le ſeul de tous les Souverains d'Angleterre, ſeconds de leur nom, qui aient régné heureuſement dans ce Royaume depuis la conquête.

Guillaume II, furnommé le *Roux*, fut tué à la chaſſe.

Henri II fut malheureux pendant toute la première partie de ſon règne, par les affaires que lui ſuſcita l'Archevêque de Cantorbéry. Il le fit aſſaſſiner, & le repentir qu'il en eut, empoiſonna le reſte de ſes jours.

Edouard II fut détrôné par ſon fils & aſſaſſiné dans le Château de Berkley.

Richard II fut chaſſé du Trône par Bolingbrocke, qui devint Roi lui-même, ſous le nom de Henri IV.

On a prétendu que la mort de Charles II n'avait pas été naturelle.

Et enfin, Jacques II, après s'être vu enlever sa Couronne, est mort dans un douloureux exil.

TRAITÉS ENTRE LES FRANÇAIS ET LES ECOSSAIS.

COMBIEN dans nos annales ne trouve-t-on pas de concordats & d'alliances depuis Charlemagne, pendant l'espace de huit cens ans, entre les Français & les Ecossais ? Consultons l'histoire des deux Monarchies ; nous y verrons un nombre infini de traités, tels que ceux de Philippe I & de Malcolme, Roi d'Ecosse; de Louis VII & de Malcolme IV ; du même Louis VII & de Guillaume ; de Philippe II & d'Alexandre II ; de S. Louis & d'Alexandre III ; de Philippe-le-Bel & de Jean Bailleul, à Paris le 23 Octobre 1295 ; de Charles IV & de Robert I, en 1326 ; de Charles, Dauphin de France, durant la captivité du Roi Jean son père, & de David II, le 29 Juin 1359 ; de Charles V & de Robert II, à Vincennes, le 3 Juin 1371 ; de Charles VI & de Robert III, le 3 Mars 1390 ; du même Robert & du Duc d'Albanie, Régent

d'Ecosse durant la détention de Jacques I, en 1407; de Charles VII & de Mordac, Duc d'Albanie, Gouverneur d'Ecosse, en 1423; du même Charles VII, & des Rois Jacques I & II, en 1428 & 1448; de Charles VIII & de Jacques IV, 1491; de Louis XII & de Jacques IV, 1512; de François I & de Jacques V, 1515; du même François I & de Marie, Reine d'Ecosse, 1543; de Henri II & de Marie, &c.

Les deux Nations ne s'en tinrent pas à fortifier leur intelligence & leur sympathie par des confédérations & par des alliances, elles les cimentèrent encore par des mariages souvent répétés.

Le premier se fit entre Bailleul, fils du Roi Jean d'Ecosse, & Jeanne, fille de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, en 1295.

Le second fut celui de Louis, Dauphin de France, depuis Louis XI, & Marguerite, fille de Jacques I, en 1436.

Le troisième, celui de Jacques V & de Marguerite, fille de François I, en 1536.

François II épousa Marie, Reine d'Ecosse.

L'Ecosse secourut de tout son pouvoir le Roi Charles VI, lorsque tout

l'abandonnoit. En 1420 les Ecossais aidèrent les Français à mettre en déroute les Anglais près de Bougé en Anjou. Charles VII, après les échecs qu'il reçut dans la Normandie en 1443, trouva une prompte & utile ressource dans l'amitié des Ecossais, qui envoyèrent 5000 hommes, commandés par le Comte de Douglas. Jacques IV offrit à Louis XII de venir le servir en personne avec vingt mille soldats.

Bon-Mot du Roi Jacques I.

JACQUES I ne voyait pas avec plaisir les Gentilshommes d'Angleterre abandonner leurs terres pour venir se ruiner dans la Capitale. Un jour qu'il en remarqua plusieurs qui s'empressaient à lui faire la cour : « Messieurs, leur dit-» il, vous avez grand tort de préférer » le séjour de Londres à celui de vos » tranquilles Provinces. Ici, vous êtes » comme des vaisseaux en mer, qui » n'y paraissent rien ; mais dans vos » Villages vous ressemblez à des vais-» seaux sur une rivière, qui ont une » fort grande apparence. »

Opulence des Paysans Anglais.

C'est à la campagne qu'on remarque, le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre ; on pourrait presque dire, qu'autant en France le luxe règne dans les Villes, autant en Angleterre il est commun dans les campagnes. Le Paysan Anglais est riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres hommes de sa Nation aux avantages du commerce. En plus d'un endroit, le valet d'un Fermier prend son thé, avant que d'aller à la charrue.

Le soin avec lequel les campagnes sont cultivées chez les Anglais, est l'effet de l'abondance où vit le Paysan ; & s'il est vrai que, communément parlant, il soit ici plus fort qu'en France, c'est peut-être encore parce qu'il est mieux nourri. Non-seulement le fruit de son travail suffit à ses besoins ; il le met de plus en état de se procurer cette espèce de superflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie. Il est

différent, selon les différents états ; & l'on peut dire que chaque condition a son luxe. Aussi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages sont plus riants & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richesse de ceux qui les habitent. On s'apperçoit dans les maisons des Paysans Anglais, qu'ils sont assez aisés pour avoir le goût de la propreté, & qu'ils ont le loisir pour le satisfaire. Je les ai trouvé par-tout bien vêtus ; ils ne sortent pas en hiver sans une redingotte. Leurs femmes, leurs filles, ne se contentent pas de s'habiller ; elles se parent. L'hiver, elles ont de petits manteaux de drap pour se munir contre le froid ; l'été, des chapeaux de paille pour se garantir des ardeurs du soleil. Les Anglaises ont toutes le teint beau : celles de la campagne même ne l'ignorent pas ; & l'aisance dont elles jouissent leur permet de songer à le ménager. Une jeune villageoise ailleurs n'est qu'une Paysanne ; ici, souvent, à la propreté de sa parure & à la gentillesse de toute sa personne, on la prendrait pour une de nos Bergères de Roman. Je connais des Provinces en France où les femmes ne différent de leurs maris que par la jupe : aussi quelques-unes n'ont-elles

guère moins de peine, dans le pays ſur-tout où elles partagent avec eux le travail fatigant de la charrue. Il eſt rare de voir des Anglaiſes occupées à des ouvrages pénibles.

SENSIBILITÉ FUNESTE.

BETTY, fille d'un riche Négociant de cette Ville, avoit été élevée avec le fils d'un des amis de ſon père. Ces deux enfans connurent en quelque ſorte l'amour dans leurs premiers jeux. Ces ſentiments ne firent que croître avec l'âge. Betty avait un caractère mélancolique, & la mélancolie augmente la tendreſſe. Stanley, (c'eſt le nom du jeune homme,) donna à ſa maitreſſe quelques ſujets de jalouſie ; elle s'en plaignit, pleura, & lui dit un jour : » Vous ſavez, Stanley, que je vous ai- » me, & que je n'aime que vous; ſi vous » continuez à voir Miſs Jenny, vous » ſerez la cauſe de ma mort. »

Stanley promit tout pour raſſurer Betty : il ne tint point parole ; & la malheureuſe Betty n'en fut que trop informée. Elle ne renouvella pas ſes plaintes ; mais elle nourrit dans ſon

cœur un sombre désespoir. Toute la tendresse & toute l'inquiétude de ses parents ne purent lui arracher son secret. Elle vint un soir, selon l'usage recevoir leur bénédiction ; & , après les avoir embrassés en soupirant, elle se retira ; la mère même s'apperçut que des larmes lui étaient échappées. Tourmentée toute la nuit de l'état où elle avait laissé sa fille, elle ne put résister à l'impatience de la voir : à peine le jour avait-il paru, qu'elle vole à sa chambre. Quel spectacle pour la tendresse d'une mère ! elle trouve la fille étranglée à une des colonnes de son lit, avec un papier sur sa poitrine, où étaient écrits ces deux mots, *For love* pour l'amour. On a appris la cause de sa mort par Stanley lui-même, qui, frappé de cette funeste aventure, s'est embarqué pour les Indes orientales. Toutes les femmes donnent des larmes à la triste fin de Betty, & ne font pas l'apologie des hommes.



REMARQUES DE MADAME DU BOCCAGE

Sur quelques usages anglais.

Le matin, des déjeûners charmans par la propreté, l'élégance des mets & des ustensiles qui servent à les apprêter, rassemblent agréablement les gens du pays & les étrangers. Nous en avons fait un aujourd'hui chez Milady Montagut, dans un cabinet tapissé de pékins peints, & garni des plus jolis meubles de la Chine : une longue table couverte d'un linge transparent, mille vases brillans y présentaient café, chocolat, biscuits, crême, beurre, pain rôti de cent façons & un thé exquis. Vous sçaurez qu'on n'en prend de bon qu'à Londres. La Maitresse du logis, très-digne d'être servie à la table des Dieux, le versait elle-même ; c'est l'usage : & pour le remplir, l'habit des Dames anglaises juste à leur taille, le tablier blanc, le joli petit chapeau de paille leur sied à merveille, non-seulement en chambre, mais au mail à midi au parc Saint-James, où elles marchent comme des nymphes. Ce parc vaste & champêtre, que leurs charmes embellissent, est, surtout à midi, leur promenade favorite. Elles

brillent moins le soir aux assemblé
le matin à la cour, habillées à la f
çaise. Je ne sçais pourquoi toute l
rope a la bonté de prendre nos mo
dont on ne peut suivre la vicissitu
même dans nos Provinces ; que
Etrangers ne reçoivent que fort t
& jamais de la même façon qu'on
a portées à Paris. Chaque Pays
langue, ses mœurs, ses idées, &
vrait avoir sa manière de se vêtir,
jours plus convenable à la taille qu
parure d'emprunt ; mais on trouv
nombre de personnes, dont la ma
ficence, les manières & le mérite
de tout pays, entr'autres Mylor
Milady Chesterfield qui nous accab
de bontés. Mylord, après avoir re
avec distinction les plus grandes pl
de l'Etat, (loin de les regretter)
la vie paisible, en jouit mieux de
même & de ses amis : il a voyagé
toutes les Cours & n'en a pris qu
bon ; une plus grande connaissance
hommes, plus d'agrément dans la
versation, la facilité de bien parler
verses langues, une bibliothèque c
sie, les meilleurs tableaux pour o
son Palais, & le desir de le bâtir
un bon goût d'architecture.

REMARQUES SUR LES SPECTACLES.

L'ORATORIO, ou concert pieux, nous plaît beaucoup. Les paroles anglaises * y sont chantées par des Italiens, & accompagnées d'une multitude d'instrumens. Hendel en est l'ame: il y paraît précédé de deux flambeaux qu'on pose sur son orgue. Mille mains l'applaudisent, il s'assied; aussitôt le coup d'archet le plus précis se fait entendre. Dans les intermèdes il joue seul, ou avec l'orchestre, des concerto de sa composition, admirables par l'harmonie & l'exécution. L'Opera Italien en trois actes, nous amuse moins. La longueur du récitatif déclamé, fait trop acheter quelques jolis airs qui le terminent. La salle est belle. Les Acteurs de cette année sont médiocres. Leurs représentations finissent avec l'hiver: celles des Comédiens Anglais durent

* Cette langue paroît fort propre à la Musique. L'ingénieux Addisson dit que sa briéveté convient au peu de goût que ses Compatriotes ont pour les longs discours; que son sifflement est comme un instrument à cordes; & les sons prononcés des autres langues, comme des instrumens à vent.

toutes les saisons. Ils rendent les rôles subalternes, plus naturellement que les Français. Chez eux, un Savetier, une Soubrette, en ont réellement les propos & l'habit. Le Baron des Anglais, Garrick, leur grand acteur héroïque & comique, a l'expression la plus touchante & la plus vraie. Dans leurs Tragédies, la déclamation nous paraît chantée; mais je n'en puis bien juger: obligée, pour entendre une piéce au théâtre, de porter le livre, en lisant je perds l'action des Acteurs; quand je les regarde, je ne les entends plus. Ils se plaisent dans les petites piéces à mettre sur la scène un Français ridicule. D'abord sa poudre excessive, ses tabatières, montres, boëtes à mouches toujours en main, ses révérences sans nombre nous parurent une caricature outrée. Peu-à-peu nous apperçumes avec chagrin, qu'elle n'a encore que trop de ressemblance. Nos Actrices l'emportent sur les étrangères, dans les rôles nobles & dans la manière de se mettre. Nous en avons actuellement de meilleures que les plus vantées ici. Nous vîmes hier une grosse Cléopâtre qui ne serait bonne qu'à jouer un rôle de Nourrice.

MORT D'EDOUARD II,

Ou de Saint Edouard.

Le règne d'Edouard fut très-court, & finit d'une manière tragique. Le Roi, revenant un jour de la chasse, alla, sans être accompagné, à la porte du Château de Corf, pour faire une visite à sa belle-mère Elfride, qui l'invita affectueusement à mettre pied à terre; mais, comme le Prince était pressé de s'en retourner, il remonta promptement à cheval. Elfride l'engagea alors avec instance, à boire une coupe de vin pour se rafraîchir; Edouard prit la coupe, &, dans le tems qu'il la portait à sa bouche, un Domestique d'Elfride lui donna un coup de poignard dans le dos. Le Roi se sentant blessé, piqua son cheval; mais, affaibli bientôt par le sang qu'il perdait, il tomba: son pied s'embarrassa dans l'étrier; le cheval continuant sa course, le traîna à travers les rochers & les buissons, & s'arrêta enfin à la porte d'une pauvre femme, vieille & aveugle. Les Domestiques d'Elfride avaient suivi le cheval; ils arrivèrent, & trouvèrent Edouard mort. Ils jettè-

rent son corps défiguré & en lambeaux dans un puits, d'où on le retira au bout de quelques jours, pour l'enterrer à Warcham : de-là, il fut transporté au Monastère de Schaftsbury, où il ne manqua pas de faire plusieurs grands miracles, qui lui ont mérité l'honneur d'être canonisé comme saint & martyr.

PARIS SINGULIERS.

MONSIEUR Shaftoe, qui avait parié mille guinées, qu'il ferait faire, à un homme, vingt-neuf milles en vingt-neuf jours successifs sur vingt-neuf chevaux, a gagné son pari, quoiqu'il fût arrivé au coureur plusieurs accidens. Le même M. Shaftoe a parié qu'il ferait cent milles, en quatre heures, avec le nombre de chevaux qu'il lui plairait.

AUTRES PARIS.

LES Anglais font des gageures souvent sur les choses les plus originales. Ce sera de faire traîner, pendant un

certain temps, une voiture par des chiens; de faire soutenir à des oies une marche suivie de plusieurs lieues; de faire faire à un cochon une lieue & demie par heure. Il n'y a pas long-temps qu'un homme de distinction paria une très-grosse somme, qu'il ferait un mille de chemin en marchant sur les pieds & les mains, & qu'il arriverait plutôt au but qu'un cheval qu'on ferait aller à reculons.



TRENTE-HUITIÉME NUIT.

Caractère des Anglais sous Cromwell.

L'HABILE Cromwel, dit M. Turpin *, rendit le nom de l'Angleterre beaucoup plus respectable en Europe, qu'il ne l'avoit été sous les plus puissans Rois. La vertu publique, de son temps, existait dans toute sa force. La gloire nationale était le premier motif qui faisait agir. On ne briguait pas le commandement, parce qu'on voulait s'enrichir, mais parce qu'on voulait servir la patrie. La gloire d'avoir coulé à fond un vaisseau ennemi était plus précieuse, que la possession des richesses dont il était chargé.

La richesse de l'Etat était d'affaiblir son ennemi. L'immortel Black regarda une bague de 500 liv. sterling, accompagnée des remercîmens du Parlement,

* De la Constitution Britannique, Histoire des anciennes Républiques.

comme une récompense suffisante pour tout ce qu'il avait exécuté en Europe & en Afrique. Sa modération avait sa source dans les mœurs publiques. Une discipline grave, sans être farouche, présidait à l'éducation de la jeunesse ; la sobriété était une vertu générale ; un sentiment respectueux de la religion adoucissait la férocité des hommes de mer, & prévenait leur intempérance.

Les Officiers ne voyaient dans les subalternes que les compagnons de leurs travaux. Ils leur inspiraient l'obéissance par leur exemple, par l'amour du devoir, & jamais par cette crainte du châtiment, qui avilit le courage de l'homme de guerre. Le luxe était aussi peu connu dans les plus hautes classes du peuple, que les liqueurs spiritueuses l'étaient dans les plus basses.

On ne trouvera dans aucun Peuple, dit M Hume, un changement de caractère & de mœurs plus soudain & plus général, que celui qu'on vit éprouver à la Nation Anglaise pendant l'administration de Cromwell. D'une profonde tranquillité, de la concorde, de la soumission & de la sobriété, elle passa tout d'un coup à l'état de faction, de fanatisme, de révolte, & presque à la phrénésie. La violence de ces partis

excèda tout ce que l'imagination peut se représenter aujourd'hui : ils ne pouvaient durer plus long-temps, sans faire craindre toutes les horreurs des anciens massacres & des plus sanglantes proscriptions. Tôt ou tard ces Usurpateurs militaires, dont l'autorité se fondait sur une injustice manifeste, & qui n'étaient soutenus par aucun parti, auraient été poussés par la rage & le désespoir à ces furieux excès ; & s'ils avaient embrassé de si terribles expédiens, la vengeance aurait naturellement emporté l'autre parti aux mêmes fureurs lorsqu'il en aurait trouvé le pouvoir. Tout commerce de société avait disparu entre les partis ; il n'était plus question de mariage ni d'alliance. Les Royalistes, quoiqu'opprimés, harrassés, perséeutés, dédaignaient toutes sortes de liaisons avec leurs maîtres : plus le joug était pesant, plus ils affectaient de supériorité sur ces ravisseurs, qui n'avaient acquis d'ascendant sur eux que par la violence & l'injustice.

Les mœurs des deux factions avaient entre elles autant d'opposition, que celles des Nations les plus éloignées. « Vos amis les Cavaliers, disait un » Parlementaire à un Royaliste, sont » fort dissolus. Oui, répondit le Roya-

» liste, ils ont les infirmités des hom-
» mes ; mais vos amis les *Têtes rondes*
» ont les vices des démons, la tyrannie,
» la révolte & l'esprit d'orgueil. »

Il paraît certain que, malgré les bons exemples de Charles I, la débauche & le désordre avaient également prévalu entre ses partisans. La plûpart étant d'une haute naissance, ou d'une grande fortune, c'est-à-dire, se ressentant moins de leurs excès que le vulgaire, étaient plus portés à s'accorder toutes sortes de plaisirs, particulièrement ceux de la table : l'opposition même à la rigide précision de leurs adversaires, augmenta leur goût pour une vie libre ; & le caractère d'hommes de plaisirs passait entr'eux pour un gage d'attachement aux intérêts de l'Eglise & de la Monarchie. Ruinés par les confiscations & les impôts, ils s'efforçaient de soutenir l'apparence d'une société joviale & sans soucis. « Autant que
» l'espérance est supérieure à la crainte,
» disait un pauvre & gai Cavalier, autant
» notre situation est préférable à celle
» de nos ennemis. Nous rions pendant
» qu'ils tremblent. »

Le sombre enthousiasme qui régnait dans un grand nombre de Parlementaires, est un des plus curieux spectacles

de l'histoire moderne, & le plus instruc tif, comme le plus amusant pour tou esprit philosophique. Tous les diver tissemens étaient suspendus, par l rigoureuse autorité des Presbytérien & des Indépendans. Les courses d chevaux & les combats de coqs étaien défendus comme les plus énormes excès le combat même des ours passait pou une pratique anti-chrétienne. Ce n'étai pas l'inhumanité de cet exercice, c'étai le plaisir qui paraissait offensant. L Colonel Hewson, dans un mouvemen de zèle, se rendit à Londres, & dé truisit tous les ours qu'on y nourrissai pour l'amusement des Citoyens Cett aventure paraît avoir donné naissanc au fameux Poëme d'*Hudibras*. Quoiqu la Nation Anglaise soit naturellemen candide & sincère, on y voyait régne l'hypocrisie avec une audace dont le temps anciens & modernes ne four nissent point d'exemples. Sur quoi l'o peut observer que l'hypocrisie religieus est d'une nature singulière, & qu'étan presque toujours inconnue à l'hypo crisie même, elle n'en est que plu dangereuse, quoiqu'elle renferm moins de tromperie que toute autr espèce de mauvaise-foi. L'ancien Testa ment plaisait plus que le nouveau

tous les Sectaires; ils trouvaient dans le ſtyle oriental & poëtique de ce Livre un tour plus conforme à leurs idées.

Si le portrait que nous préſente M. Hume n'eſt point chargé, comme il ne l'eſt pas en effet, que devient celui que nous trace M. Turpin? Ce n'eſt pas la ſévérité des mœurs qui caractériſe particuliérement le ſiécle de Cromwell; c'eſt l'hypocriſie, qui ſervit de manteau à l'uſurpateur & à ſes complices, pour couvrir leurs crimes & les actions les plus violentes.

GÉNÉROSITÉ D'UN CHARLATAN.

UN de ces hommes qui courent le monde pour débiter des remèdes, quelquefois aſſez bons, ſouvent fort ſimples, & qui font preſque autant de cures que la medécine ordinaire en manque, vint un jour s'établir ſur la place de Hammerſmith, qui l'avait vu naître. « Meſſieurs, dit-il à ſon nombreux » auditoire, je dois ma naiſſance & » mon éducation à cet endroit; je l'ai» me tendrement, &, en reconnaiſſance » des bienfaits que j'ai reçus, je fais

» présent d'un écu à tous ceux qui » voudront l'accepter. » Chaque Auditeur, la bouche béante, & les bras immobiles, s'attendait à recevoir la piéce de cinq shelings. M. le Docteur met la main dans un long sac, il en tire plusieurs petits paquets, & dit à l'assemblée : « Messieurs, je les vends » ordinairement cinq shelings, six » sols ; mais en faveur de cet endroit, » pour lequel j'ai une tendresse filiale, » j'en rabattrai cinq shelings. » Chacun s'empresse de profiter de l'offre généreuse du Charlatan. Les paquets sont enlevés, & les spectateurs, à grands cris, disent tous qu'il n'y a point d'étrangers parmi eux, & que tous sont nés ou du moins habitants de la Ville de Hammersmith, qui a eu l'honneur de donner naissance au généreux Charlatan.

UN MÉDECIN PAUVRE N'A JAMAIS GUÉRI LA GOUTTE.

LA goutte n'est pas une maladie inconnue parmi les nobles Anglais. Un Seigneur, travaillé de ce cruel mal, gardait le lit depuis quelques semaines,

lorsqu'on lui annonça un prétendu Médecin qui avait un remède infaillible contre ces douleurs aiguës, que connaissent rarement la tempérance & la pauvreté. » Ce Docteur est-il venu en » carrosse ou à pied, demanda le Lord? » A pied, répondit le domestique. Eh » bien! répliqua le malade, va dire à » ce frippon de s'en retourner; car s'il » avait le remède dont il se vante, » il roulerait carrosse à six chevaux, & » j'aurais été le chercher moi-même, & » lui offrir la moitié de mon bien pour » être délivré de mon mal. »

EFFRONTERIE D'UN VALET DE PETIT-MAITRE.

IL est certain que ceux qui sont au service des autres, s'efforcent de les imiter autant qu'il leur est possible. Le valet d'un avare ne sera pas prodigue, & celui d'un pédant n'aura pas des airs évaporés: ainsi l'on ne trouvera pas étonnant de voir celui d'un Petit-Maître courir en bonne fortune, sous les habits du patron. Celui qui fait l'objet de cet article, si-tôt qu'il était persuadé que son maître, brave Officier

aux Gardes, mais coureur à l'excès, ne rentrerait point au logis, endossait un des plus beaux habits de la garde-robe, & volait au rendez-vous qu'il avait eu soin de se ménager. Le drôle était bien découplé, il écrivait d'assez jolis billets, & déraisonnait fort légèrement; il n'en faut pas davantage pour faire des conquêtes. Un soir, qu'habillé superbement, il descendait l'escalier d'un cabaret, tenant par la main une Dame masquée, il rencontra le Capitaine qui montait en aussi bonne compagnie. Il ne perd point la tête, il quitte sa Dame, & s'approchant de son Maître d'un air assuré, il lui dit : « Monsieur, je » sais que vous êtes trop jaloux de » votre honneur pour donner des coups » de canne à l'habit que je porte. Vous » voyez d'ailleurs qu'il y a une Dame » intéressée dans cette affaire. Ainsi » je me flatte que vous aurez la bonté » de différer votre ressentiment jusqu'à » ce que j'aie pu vous découvrir tout » dans une autre occasion » Le Capitaine avait fort envie de manquer de respect à son habit; mais par réflexion il se contint, & se contenta seulement de dire à l'oreille de son valet, d'un air assez familier : « Coquin, ramène ici ta Dame, » afin qu'elle demande grace pour toi. »

Il ajoûta tout de suite à haute voix : « Pensez-y bien, Guillaume, autre- » ment je ne vous pardonnerai de ma » vie. » Notre homme à bonnes fortunes rejoignit sa maitresse ; &, après l'avoir assurée, d'un ton fort haut & avec serment, que l'ami qui venait de lui parler était la meilleure pâte d'homme qu'il y eût au monde, il la reconduisit à son carrosse. On a ignoré si le lendemain il se tira aussi bien d'affaire.

EXEMPLE DE FERMETÉ DANS UNE DAME.

L'HISTOIRE d'Angleterre fait une honorable mention de Mylady Anne, veuve des Comtes de Dorset & de Pembroke, du premier desquels elle a écrit la vie. Cette Dame fut héritière de la grande Maison de Clifford-Cumberland, & entr'autres Domaines considérables, elle eut la Seigneurie d'Appleby. M. Joseph Williamson, Secrétaire d'Etat de Charles second, lui écrivit de nommer un Candidat qu'il lui indiquait pour l'élection des Membres du Parlement. La courageuse Comtesse, animée de l'esprit de ses ancêtres,

& avec l'éloquence de la Grèce indépendante, lui fit cette réponse laconique:

« J'ai été outragée par l'usurpateur, » négligée par la Cour; mais je ne » recevrai point les ordres d'un sujet: » votre homme ne sera point nommé. »

ANNE DORSET DE PEMBROKE & DE MONTGOMMERY.

HOMME D'HONNEUR, FEMME VERTUEUSE.

IL y a du plaisir d'entendre de jolies femmes parler de la vertu & du vice qui règnent dans leur sexe. Celle-ci, di » l'une, est la plus lâche & la plus in » dolente créature qu'il y ait au mon » de; mais il faut avouer qu'elle e » d'une vertu rigide. Celle-là, dit u » autre, est la plus chagrine & la pl » bisarre petite sotte qu'on ait jam » vue, quoique d'une vertu sans tac » Enfin une troisieme n'a pas la mo » dre charité pour ses amies, m » elle est d'une vertu exemplair D'un autre côté, l'on dit d'un hon que c'est un franc scélérat dans le

faires, mais qu'il a du courage; d'un autre, que sa conduite n'est rien moins qu'exempte de reproches, mais qu'il a payé de sa personne à telle bataille: de celui-ci, qu'enrichi aux dépens d'un ami, par des manœuvres suspectes, il a sçu captiver l'estime générale par trois ou quatre combats singuliers, dont il s'est tiré avec gloire: enfin de celui-là, que, quoique fâcheux époux, mauvais père & citoyen turbulent, on peut lui passer ces petites erreurs, après s'être comporté avec autant d'intrépidité dans une émeute publique.

Si, parmi le commun des hommes, on donne le titre d'homme d'honneur à celui qui n'est pas un poltron; de même entre la cohue du beau sexe, on appelle une femme vertueuse celle qui n'est pas entiérement plongée dans le désordre.



IL EST DES COUPABLES POUR QUI LA VIE EST UN SUPPLICE.

ROBERT Webber, Marchand de Londres, ayant dérangé ses affaires par sa mauvaise conduite, s'abandonna au plus affreux déréglement. Surpris volant dans le *Medeway*, vaisseau de guerre, il est conduit en prison, &, son procès instruit, les Juges le condamnent à mort. Comme il appartenait à des gens respectables qui avaient quelque crédit, il fut sursis à l'exécution, & le Roi commua la peine de mort en un bannissement en Amérique, où il devait servir comme esclave un certain nombre d'années. On amena le criminel à la barre du Tribunal qui l'avait condamné, où le Juge lui annonça la grace du Roi; mais Webber en témoigna le plus vif regret, & adressa au Président le discours suivant :

» Mylord, je demande la permission » de dire quelques mots. Je suis amené » ici pour y recevoir un bienfait de la » clémence du Roi : ce bienfait serait » agréable à beaucoup de gens; mais, » pour moi, la mort est tout ce que

» je

» je demande. Mylord, je suis jeune, » j'ai vécu dans l'aisance à Londres. » Des pertes que j'ai faites dans le » commerce m'ont réduit à la misère, » & m'ont fait commettre la faute pour » laquelle je suis ici. J'ai une femme » enceinte, & plusieurs amis riches; » mais je suis abandonné de tout le » monde : & depuis douze ans, je souf- » fre d'une infirmité de corps qui me » met hors d'état de supporter les tra- » vaux de l'esclavage. Je vous prie » donc, Mylord, de ne pas prendre » ma résolution pour un mépris de la » grace qui m'est offerte aujourd'hui » à ce Tribunal, & de ne l'attribuer » qu'aux motifs que je viens d'ex- » poser. Je vous supplie humblement » d'ordonner l'exécution de ma pre- » mière Sentence ; &, si je l'obtiens, » je déclarerai, avant de sortir d'ici, » quelques affaires dont la connaissance » est importante. »

Webber, après avoir prononcé ce discours, écrivit une lettre à M. Clive, l'un de ses Juges, pour le prier de faire part au Roi de la résolution où il était de perdre la vie. Il écrivit encore le même jour aux Comtes de Shelburne & de Northington, pour les supplier de vouloir bien présenter au Roi une

requête relative à sa demande, & qui n'est pas moins singulière.

SIRE,

» Robert Webber représente très-humblement à Votre Majesté, qu'ayant été jugé aux dernières assises de Maidstone, pour fait de vol commis à bord du vaisseau de guerre le *Medeway*, il a été trouvé coupable, & condamné à mort. L'exécution du suppliant a été sursise aux assises qui viennent de finir, & alors il a été mené à la barre du Tribunal, où on lui a annoncé que son supplice était commué en la peine de servir quatorze ans en Amérique. Le suppliant n'a pas cru devoir acquiescer à cet acte de clémence de Votre Majesté; il la supplie au contraire de vouloir bien donner des ordres, afin que son jugement soit exécuté dans toute sa rigueur; auquel cas, il promet de donner des éclaircissements au sujet de trois affaires, pour lesquelles plusieurs sujets de Votre Majesté ont été emprisonnés, & ont risqué de perdre la vie, particulièrement à l'occasion d'une affaire arrivée à Londres, il y a environ huit années, & que le

» suppliant mettra dans tout son jour,
» à condition qu'on le prive de la vie,
» la seule récompense qu'il demande. »

On a supposé que Webber voulait déclarer les Auteurs de l'incendie *du pont provisionnel*, qui, jusqu'à présent, n'ont point été découverts : au moins est-ce l'époque de ce malheur.

L'ART DE VOLER.

Les Philosophes, du tems du Roi Charles, ne négligèrent rien pour trouver le secret de voler. La chose leur tenait si fort à cœur, que peu s'en fallut qu'ils ne sçussent mauvais gré à la nature, de leur avoir refusé des aîles. C'était la manie du tems. Le fameux Evêque *Wilkins* croyait la chose si possible, qu'il ne désespérait point que les hommes ne prissent des aîles pour voyager, de même qu'ils prennent aujourd'hui des bottes. Cette chimère prévalut si fort parmi les Sçavans, qu'il s'en trouva qui firent la partie d'aller ensemble à la lune, moins embarrassés de s'y rendre, que des moyens qu'ils pourraient employer pour subsister en chemin. Tout le monde a sçu l'histoire d'u-

ne grande Dame, qui bâtissait des châteaux en l'air pour les recevoir. On trouve dans les Auteurs quantité d'exemples de gens qui ont atteint à la perfection de cet Art, & qui ont fait l'essai de leur sçavoir dans ce genre, devant une multitude de spectateurs. Mais comme il serait trop long de les rapporter, on se bornera, pour le présent, à communiquer au lecteur la lettre qu'un Artiste vient de m'écrire sous le nom de *Dédale* *.

MONSIEUR,

» Ayant appris que vous aimez à en-
» courager les talens, j'ai cru devoir
» vous instruire des progrès considéra-
» bles que j'ai faits dans l'art de voler.
» Je voltige tous les matins pendant
» deux ou trois heures dans ma cham-
» bre, &, lorsque j'ai pris mes aîles, je
» suis en état de parcourir l'espace de
» cent verges tout d'une traite, sans
» me lasser. Je vole déjà aussi vîte qu'un
» coq d'inde, & je me perfectionne de
» jour à autre. Si je continue comme
» j'ai commencé, je ne tarderai point à

* Ceci est extrait d'un Journal Anglais publié à Londres en 1769, sous le titre de *Criticals Memoirs*, ou *Mémoires critiques du temps*.

» donner au Public des preuves des progrès que j'ai faits dans cet art. Je me » propose Dimanche prochain au sortir » du Prêche, d'aller me percher sur la » boule du dôme de Saint-Paul, d'où, » au premier coup de canon qu'on tirera » de la Tour, je prendrai mon essor dans » l'air, & traversant *Eleet-Street*, j'irai » me poser sur le mai qui est dans le » *Strand*. Descendant ensuite peu-à-peu, » je traverserai le parc *Saint-James*, & » j'irai descendre à l'étang de *Rosco-* » *mond*. Cela suffira, je crois, pour con- » vaincre le Public de la réalité de mes » talens. Mais je vous préviens que je » ne ferai mon essai, qu'après avoir » obtenu le privilège exclusif de fabri- » quer des aîles, avec défense, sous » peine de mort, à qui que ce soit, de » voler avec d'autres aîles que celles qui » sortiront de ma Fabrique. Je me pro- » pose de travailler moi-même pour la » Cour, & j'aurai sous moi des Ou- » vriers, qui travailleront pour le reste » de la Nation. Je veux aussi qu'on » m'accorde le privilège exclusif d'ensei- » gner les gens de qualité; m'obligeant » de n'épargner ni soins, ni peines, » pour les rendre aussi habiles que moi » dans cet art. Je volerai les quinze » premiers jours avec une femme sur

» mon dos. Je me rendrai au premier bal, » habillé en plumes comme un Prince » Indien, pour que les gens de qualité » voient eux mêmes combien ces fortes » d'habits fiéent à un homme. Vous » fçavez, Monfieur, combien on eft » prévenu contre les faifeurs de projets; » cela eft fi vrai, que tout le monde » me traite de fou, lorfque je parle de » voler; mais vous êtes trop éclairé » pour ne point me rendre juftice. Je » ne vous dirai rien des avantages qui » réfulteront de mon invention. On » voyagera plus promptement, & l'on » évitera la dépenfe des chevaux & des » voitures; les poftes feront mieux fer- » vies: en un mot, Monfieur, lorfqu'on » fera une fois en poffeffion de cet Art, » on expédiera plus d'affaires en foixante- » dix ans, qu'on en expédie en mille » par la méthode ordinaire. Je me re- » commande donc à votre protection, » & fuis, &c. »

Remarques fur la Lettre précédente.

Après avoir mûrement examiné le projet de nos Dédales modernes, il me paraît que, loin de l'adopter, on doit mettre tout en ufage pour en empêcher

l'exécution, à cause des maux qui en résulteraient. Il donnerait lieu à quantité d'intrigues galantes. On verrait, tous les jours, les amans se donner rendez-vous, à minuit, au sommet du monument, & le dôme de Saint-Paul couvert de personnes de l'un & de l'autre sexe, comme peut l'être un colombier. On verrait, tous les jours, des galans perchés sur les lucarnes des greniers, & donner la chasse à leur maitresse, comme un faucon à une perdrix. Les maris seraient tous les jours pris pour dupes, ne pouvant sçavoir ce qui se passe sur leur tête. Il est vrai que ceux qui sont jaloux, en seraient quittes pour couper les aîles à leurs femmes; mais, à quoi cela servirait-il, lorsque leurs maisons seraient couvertes du matin au soir de galans*? Chaque père de famille serait obligé de veiller sur sa fille, de peur qu'elle ne s'envole; il faudrait garder à vue toutes les riches héritières: en un mot, l'air serait rempli de cette espèce de gibier. Je conviens que les affaires seraient plutôt expédiées; mais je suis persuadé, que si mon correspondant s'adressait à la Cour pour obtenir

* L'expression anglaise est plus énergique.

un pareil privilége, on le regarderait comme un monopoleur, & qu'on s'y opposerait. Un Marchand qui n'a pas les moyens de donner un carrosse à sa femme, pourrait lui procurer une paire d'aîles, & je suis assuré qu'elle ne manquerait pas de s'en servir matin & soir.

J'aurais quantité d'autres objections à faire contre cette méthode; mais j'attends pour les publier, que j'aie vu mon ami à califourchon sur la boule du dôme de Saint-Paul.



La Livrée de Sir Richard.

Sir Richard Stéele avait un jour invité plusieurs personnes de la première qualité, à dîner chez lui; les convives furent surpris de voir autour de la table, une multitude de Domestiques en livrée, empressés à les servir. Lorsque le dessert fut apporté, & que les Domestiques se furent retirés, quelqu'un de la Compagnie demanda à Sir Richard, comment il pouvait garder, chez lui, un train aussi nombreux & aussi dispendieux. Ce sont des coquins, répondit Sir Richard, dont je ne serais pas fâché d'être débarrassé. — Eh! pourquoi ne

les renvoyez-vous point ? —— Cela n'eſt pas fort aiſé ; ces drôles ſont des Sergens qui ſe ſont établis chez moi, en vertu de pluſieurs Sentences que mes créanciers ont obtenues. Comme je ne puis les chaſſer, j'ai imaginé de leur donner ma livrée : ils me ſervent, & je mets ainſi à profit leur ſéjour dans ma maiſon ; pendant ce tems, mes créanciers me laiſſent du répit. Les amis de Sir Richard ſe réjouirent beaucoup de cet expédient : ils payèrent les dettes de leur hôte, qui fut débarraſſé de cette multitude de Valets d'une nouvelle eſpèce.

RECETTE POUR COMPOSER UN POEME EPIQUE, *Dans le goût des Modernes.*

Pour la Fable.

PRENEZ dans quelque vieux Poëme, dans quelque Hiſtoire, Roman ou Légende : par exemple, *Geofroi de Monmouth*, ou *Don Belianis de Grèce* ; ces morceaux d'Hiſtoire qui fourniſſent matière à de longues deſcriptions : mêlez ces morceaux enſemble, & introduiſez

toutes les aventures que vous pourre imaginer dans votre Poëme. Prene ensuite un héros dont le nom soit so nore, & coulez-le parmi les aventures Faites-le agir dans dix livres ; retirez le ensuite pour lui faire faire une conquête, ou pour le marier; car il est absolument nécessaire que le dénouement d'un Poëme épique soit heureux.

Pour faire une Episode. Prenez un reste d'aventure de votre première collection, dans laquelle vous n'avez pu introduire ni votre héros, ni aucun accident funeste, qui mérite d'être conservé ; & appliquez-le à quelqu'autre personne, que vous pourrez oublie dans le corps de l'Ouvrage, sans qu la composition en souffre.

Pour la Morale & l'Allégorie. Il vou sera facile de les puiser dans la Fable pourvu que vous sçachiez en faire choix

---

Pour les Mœurs.

S'il s'agit d'un Héros, prenez toute les belles qualités qu'on a attribué aux plus grands hommes de l'antiquit & au cas que vous ne puissiez le donner de la consistance, entassez-l toutes sur sa tête. Soyez assuré qu'o

les attribuera toutes à votre protecteur : & de peur qu'on ne s'y méprenne, prenez dans l'alphabet toutes les lettres capitales qui composent son nom, & mettez-les à la tête de votre Epître dédicatoire. N'observez cependant pas la quantité exacte de ces vertus, vu qu'on ignore encore combien il en faut au Héros d'un Poëme pour être honnête homme. — A l'égard des caractères inférieurs, prenez-les dans Homère ou dans Virgile, en changeant les noms, selon que les circonstances l'exigeront.



Pour les Machines.

Prenez autant de Divinités mâles & femelles qu'il vous plaira; partagez-les en deux parties égales, faisant en sorte que Jupiter se trouve au milieu. Faites fermenter Junon, & que Vénus appaise la fermentation : sur-tout n'oubliez pas le Mercure volatil. Si vous avez besoin de Démons, Mercure vous en fournira; &, à l'égard des esprits, vous en trouverez dans le Tasse L'usage de ces machines est évident; car le Poëme épique ne pouvant s'en passer, il faut les réserver pour le besoin. En

cas que les moyens humains vous manquent pour tirer votre Héros des périls où il se trouve, adressez-vous au Ciel, & les Dieux feront eux-mêmes la besogne. C'est le précepte que donne Horace dans son Art poëtique.

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

C'est-à-dire :

Un Poëme ne doit jamais employer le ministère des Dieux, que dans le cas où il ne peut absolument s'en passer.

Pour les Descriptions.

Pour une tempête. Prenez *Eurus*, *Zéphyre*, *Anster* & *Borée*, & mettez-les tous ensemble dans le même vers ; ajoûtez-y une quantité suffisante de pluie, d'éclairs & de tonnerres ; mêlez vos nuages & vos vapeurs jusqu'à ce qu'ils écument, & épaississez votre description avec du sable. Broyez bien votre tempête dans votre tête avant de la mettre en œuvre.

Pour une bataille. Prenez le plus d'images & de descriptions que vous pourrez dans l'Iliade d'Homère, & ajoûtez-leur en une ou deux de Virgile. Si vous en avez de surplus, réservez-les pour une escarmouche. Assai-

ſonnez le tout de comparaiſons, & vous aurez une bataille parfaite.

Pour une ville embraſée. Si vous avez beſoin d'une pareille deſcription, l'ancienne Troye vous en fournira une. Que ſi vous craignez qu'on ne vous accuſe d'avoir pillé Virgile, un chapitre ou deux de *la Théorie de la Conflagration* mis en vers, vous feront d'une grande utilité.

Quant aux *comparaiſons* & aux *métaphores*, tout en eſt plein : il eſt aiſé aux plus ignorans de les trouver ; mais la difficulté eſt d'en faire l'application. Je vous conſeille donc de conſulter là-deſſus votre Libraire.

Pour le Langage.

Je veux parler de *la diction.* Vous ne pouvez mieux faire que d'imiter Milton ; il vous ſera plus facile de l'imiter dans ce point, que dans aucun autre. Vous trouverez chez lui des expreſſions hébraïques & grecques, qui vous épargneront la peine d'apprendre ces deux langues. Je connais un Peintre qui, n'ayant pas plus de génie que notre Poëte, a trouvé le ſecret de faire paſſer ſes tableaux pour des originaux, en les fumant. Vous pourrez, à ſon

exemple, donner un air d'antiquité
votre Poëme, en employant de vieu
mots anglais.

J'avertis sur-tout les Ecrivains qu
manquent de génie, de ne point épa
gner le feu dans leurs Ouvrages. Ils n
sçauraient donner trop d'essor à leu
esprit & de feu à leurs pensées ; car j'a
observé qu'elles se refroidissent avan
même qu'on ait commencé à les lire.

LE TABLEAU DE CALVIN.

On demandait à une Reine d'An
gleterre ce qu'elle pensait d'un tableau
de Calvin, qu'elle regardait : « Je n
» suis point surprise, dit-elle, qu'i
» n'ait rien fait qui vaille ; il ne regard
» pas à ce qu'il fait. » Calvin étai
représenté la plume à la main & le
yeux au ciel.

LE LION RECONNAISSANT.

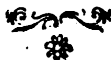
Tout le monde sçait l'aventure d'An
droclès, esclave d'un Proconsul d'A
frique, avec le lion qu'il avait gu
dans les déserts de la Numidie. Ma

comme bien des gens regardent cette histoire comme une fable, voici un autre exemple de la reconnaissance de ces animaux; il servira à conserver la vérité du fait que rapporte Dion Cassius.

M. Georges Davis, Consul d'Angleterre à Naples, s'étant retiré à Florence pour se garantir de la peste, qui faisait tous les jours des ravages affreux dans cette ville, il eut un jour la curiosité d'aller voir la ménagerie du Grand-Duc. Il y avait dans une loge qui était au bout, un lion qu'on n'avait jamais pu apprivoiser depuis trois ans. M. Davis ne parut pas plutôt, que cet animal courut à lui avec toutes les marques de joie & de transport qu'il était capable d'exprimer. Il se leva sur ses pattes, & lui lécha les mains à travers les barreaux de sa loge. Le Garde, effrayé de la témérité du Consul, le tira par le bras, & le pria de ne point hasarder ainsi sa vie; mais loin de se rendre à ses remontrances, il ouvrit la loge & entra dedans. Il n'y fut pas plutôt, que le lion se dressa, lui appliqua ses deux pattes sur les épaules, & lui lécha le visage, courant çà & là, & bondissant de joie comme l'aurait pu faire un chien qui revoit son maître après

plusieurs jours d'absence. Ils se s
rèrent enfin, après s'être embrassés
beaucoup de cordialité. Le brui
cette aventure se répandit aussi-tô
toute la ville, & peu s'en fallut q
ne regardât le Consul comme un s
Le Grand-Duc ayant appris ce
s'était passé, envoya chercher M. D
& voici ce que celui-ci lui raconta.

Un Capitaine de vaisseau, qui r
nait de Barbarie, me fit présent c
lion pendant qu'il était encore je
Je l'apprivoisai au point, que je l
fais venir dans ma salle à manger,
que j'invitais quelques amis. Lorf
eut cinq ans, il blessa un de mes do
tiques qui badinait avec lui; sur
je donnai ordre de le tuer : mais
ami s'y opposa, & me pria de le
donner. Je n'ai pu sçavoir ce qu'il
devenu. On ne sçaurait exprimer qu
fut sa surprise, lorsque le Prince
dit qu'il le tenait de l'ami mêm
qui il en avait fait présent.



Les Amis de College.

Le Lord, Chef de la Juſtice d'Holt, vit un jour conduire à ſon Tribunal un malheureux accuſé d'avoir volé ſur les grands chemins : le crime fut prouvé, & il le condamna à la mort. En l'interrogeant, il le reconnut pour un de ſes compagnons d'études ; il ne put s'empêcher de lui demander des nouvelles de quelques uns de ſes anciens condiſciples, avec leſquels il avait été lié. Que ſont devenus, lui demanda-t-il, Thom, William, John, &c. qui étaient de ſi bons compagnons, & avec qui... Ah ! Mylord ! répondit le voleur, en pouſſant un profond ſoupir, ils ſont tous pendus, exceptez vous & moi.



TRENTE-NEUVIEME NUIT.

Digression sur les Rois de Bath.

LA ville de Bath, en 1705, n'était qu'une misérable bicoque, & mal bâtie. La compagnie qui s'y rassemblait était infirme, ou peu civilisée : on fumait dans les salles publiques, les femmes y paraissaient en tablier, & les hommes en bottes. On y jouait, ou l'on dansait au son de quelques faibles instruments ; mais on se livrait sans goût à ces amusements, & on ignorait les règles de la délicatesse, qui bornent les plaisirs pour en augmenter le prix. Les rues, obscures, étaient peu sûres pendant la nuit. La fontaine était sans Directeur ; la réputation même des eaux commençait à baisser. Un Médecin fameux avait publié une vive Brochure contr'elles : » C'était, disait-il, » un crapaud qu'il jettait dans la sour- » ce. »

Richard Nash parut. « Je vais chas- » ser le poison du crapaud par la mu-

» sique, dit-il aux habitans consternés. »
Bientôt de bons Musiciens se rendirent a Bath ; la compagnie augmenta sensiblement. Tous les Ordres de l'Etat, charmés de ce premier succès, lui déférèrent unanimement la souveraineté, & Richard Nash fut le premier Roi de Bath.

C'est alors qu'on lui vit déployer tous ses talents. Il leva dans le courant de la première année un subside de 1800 livres sur ses sujets ; mais il les employa à leur service. La propreté & la lumière parurent ; les anciennes rues furent pavées & éclairées ; il s'en forma de nouvelles ; la fontaine eut un Directeur ; l'ordre & la régularité s'établirent par-tout ; des promenades, des jardins agréables, frappaient les yeux étonnés. On vit s'élever aussi une belle salle d'assemblée ; &, dans peu de tems, l'élégance & les ornements succedèrent à la propreté. Le dirons-nous ? Le Corps-de-Ville de Bath, soit par de petites vuës, soit par une basse jalousie, chercha à traverser Richard. Tel fut le sort de presque tous les Législateurs. Mais bientôt ces Magistrats mieux éclairés, sentirent son mérite, & soutinrent avec zèle leur Roi.

Peut-être ne serait-on pas fâché de

connaître les premieres années de Richard Nash. Nous dirons en deux mots que, né d'une famille honnête, il fut élevé à l'Université, passa quelque temps au service militaire, & fut ensuite aggrégé à la Société des Jurisconsultes du Temple. Libertin, joueur, homme de société & de plaisir, il se faufila à Londres dans les cercles les plus brillants ; mais sa fortune ne répondait pas à son goût pour l'éclat & pour les plaisirs. Il passait, à cet égard, par différents états : il vivoit souvent d'expédiens & d'intrigues. Je ne citerai qu'une anecdote de sa jeunesse : elle est insérée dans *le Spectateur*; mais je ne puis me refuser au plaisir de la répéter. Dans un compte qu'il rendait aux Directeurs du Temple, ils furent fort surpris de trouver un article de dix guinées, *pour rendre un homme heureux*. Richard Nash leur dit alors qu'ayant entendu un pauvre homme dire à sa femme & à sa nombreuse famille, que cette somme le rendrait heureux, il n'avait pu résister à l'envie de la lui donner ; mais qu'il était prêt à la rembourser. Les Directeurs le remercièrent publiquement, & portèrent en compte le double de la somme.

Nous avons vu que le Roi de Bath avait travaillé avec fruit à tout ce qui regardait la population, les richesses, & l'éclat de son Royaume. Il songea ensuite à corriger les usages, & à polir & perfectionner les mœurs de ses sujets. Pour cet effet, le Monarque publia des loix propres à faire regner la décence au milieu des plaisirs. Au lieu de l'autorité & de la force, qui lui manquoient, il sçut employer avec art les armes du ridicule. Combien de différents ressorts ne fut-il pas obligé de faire jouer, pour bannir de son Empire des usages absurdes, mais consacrés par l'habitude! Les bottes résistèrent le plus long-tems. L'Anglais, libre, fier, était indigné qu'on voulût l'empêcher de paraître botté & éperonné a l'assemblée & au bal. Prose, vers, furent employés contre les bottes; enfin le Monarque en fit mettre à Polichinelle, & ce dernier coup lui valut la victoire. De temps en temps cependant encore un homme botté se présentait dans l'assemblée; Richard Nash allait à lui, lui faisait une profonde révérence, & l'avertissait qu'il avait oublié son cheval. Les rieurs étaient pour le Roi, & l'homme aux bottes se retirait.

Ses réglements étaient suivis avec exactitude par tous ses sujets sans exception. Une Princesse de la Famille royale lui ayant demandé une contre-dance, passé l'heur fixée pour la élotnre du bal, il lui répondit que les loix deBath, semblables à celles de Lycurgue, ne pouvaient être altérées, sans qu'il perdît entiérement son autorité; & la Princesse se rendit,

Les duels étaient très fréquents à Bath; le Roi défendit qu'on portât l'épée. Il feisait arrêtes les deux parties, dès qu'il entendait parler de quelques qderelles; &, s'il n'abolit point les duels, il les rendit assez rares. Louis XIV n'en fit pas davattage.

Son autorité était généralement reconnue, sa conduite & sa magnificence y répondaient. Une autre principauté, celle du Tumbridge, fut ajoûtée à son Royaume; & il passait d'un Etat à l'autre dans une chaise tirée par six superbes chevaux, escortée par nombre de laquais, & de postillons sonnans du cors. Mais, malgré son goût pour la magnificence, il rejetta toutes les marques de la royauté, & se contenta d'un chapeau blanc pour toute distinction.

Mais, demandera le lecteur, où trouvait-il des ressources pour soutenir

avec autant d'éclat toute sa dignité? C'est le jeu qui les lui fournissait. Aussi heureux que beau joueur, il gagnait avec facilité des sommes qu'il dissipait de même. Passionné & généreux, il ne put jamais s'assurer un état d'indépendance. Le feu Duc de B. se livrait entiérement au jeu dans sa jeunesse; il allait dissiper sa fortune, & il aimait surtout à jouer avec Richard Nash, qui, sûr de sa supériorité, lia une forte partie avec lui. Bientôt le jeune Seigneur perdit la tête, joua sa terre, tout, jusqu'à son équipage, & remit en conséquence, des billets au vainqueur. Alors Richard Nash, pensant que la leçon était assez forte, rendit au jeune Seigneur tout ce qu'il lui avait gagné, à la seule condition d'être payé de 5000 livres, lorsqu'il jugerait à propos de les demander.

C'est en 1738 que notre Monarque se vit au comble de la gloire. Le Prince de Galles fut cet année à Bath, honora Richard de son amitié, & lui fit présent d'une boëte d'or emaillée. Le Roi, de son côté, fit dresser un superbe obélisque avec une inscription de la façon de Pope, à l'honneur de ce Prince. Les Seigneurs imitèrent le Prince, & présentèrent des boëtes d'or au Monarque.

Les simples Gentilshommes firent comme les Seigneurs, & Richard se vit chargé de l'encens des tributs de ses sujets. Le Corps de Ville de Bath plaça sa statue de grandeur naturelle, entre les bustes de Newton & de Pope *, dans la salle des eaux; & Richard, traité réellement en Roi, eût des levées, des flatteurs, des bouffons, & des dédicaces. L'un lui écrivait : » Autant » le chêne surpasse l'épine, autant » vous surpassez le reste des hommes » par la bienveillance, la charité, & » toutes les vertus qui ornent, ennoblissent, & polissent l'espèce humaine. » L'autre lui marquoit : « C'est » à vous que le pauvre & le riche, » le malade & l'homme en santé, le » vieux & le jeune, doivent toutes les » consolations, toutes les commodités, » tous les amusemens que peut procurer celui qui a le plus excellent caractère, la plus grande habileté & le » goût le plus rafiné. » Un troisième

* Le Comte de Chesterfield, à qui il est permis d'être difficile, fit à cette occasion une épigramme, qui finit ainsi : « Cette statue, » placée entre ces bustes, fait une forte satyre: » la sagesse & l'esprit ne paraissent ici qu'à demi; » mais la folie s'y montre toute entière. »

» s'adressoit ainsi en vers, à la mort :

O! laisse-le encore long-temps sur cette terre, pour bénir.... polir..... & soulager le genre-humain. Quel est le Prince qui a pu résister aux flatteurs ?

Hélas! ils ont des Rois égaré les plus sages.

Nous sommes Historiens, & non Panégyristes ; & nous ne devons point dissimuler que la vapeur de tout cet encens étourdit la tête de Richard. Bientôt il se crut un grand personnage, & il devint petit par ses ridicules.

Le jeu, qui avait contribué à son élévation, ternit enfin l'éclat de sa vie. La fureur des jeux de hazard augmenta de jour en jour. Des frippons faisaient de gros profits en donnant à jouer ; il eut la faiblesse de s'associer avec eux, & il eut aussi le sort ordinaire à d'honnêtes gens qui s'unissent à des frippons. Les embarras inséparables de sa dignité, & son honnêteté naturelle, qui ne lui permettait pas de soupçonner celle des autres, l'empêchèrent de veiller de près sur la conduite de ses associés ; ils le trompèrent : & lorsqu'en 1745, des Edits firent supprimer les jeux de hazard, il se vit frustré par leur mauvaise foi, des sommes qui lui devenaient nécessaires. Des procès infructueux, des plaintes

honteuses, qui le compromettaient en dévoilant les bassesses de ses associés, furent les tristes suites de cette affaire. Depuis cette fatale époque, si l'autorité du Monarque subsista, le crédit & l'estime des peuples diminuèrent. La négligence, & même une sorte de mépris, vinrent à la suite de l'âge & des infirmités, & ses derniers jours furent tissus par l'amertume & les chagrins. Il s'acquitta cependant jusqu'au bout des pénibles devoirs de sa charge, & mourut enfin pauvre & malheureux, le 5 Février 1761, âgé de 87 ans, 3 mois, & quelques jours. Le Corps-de-Ville de Bath honora son Bienfaiteur par des obsèques magnifiques.

O toi, dont l'âme flétrie n'a pas savouré ce récit, homme inutile & froid, tu serais trop heureux d'acheter les vices de Richard au prix des vertus qui les effacent.

Aucun homme n'a plus contribué que lui à rendre les Anglais sociables, à adoucir & à polir leurs mœurs. C'est lui qui, le premier, leur fit aimer ces assemblées publiques où il réunissait, par un mélange heureux, la décence & les plaisirs. Il chercha à y introduire l'aménité qui fait le charme de la vie, & l'égalité si chère à tous les hommes:

ce n'était que dans ses Etats que l'Anglais vivait en société, & c'est encore à Bath qu'on en trouve le plus.

Richard Nash possédait, dans le degré le plus éminent, cette humanité qui console & soulage le malheureux; cette sensibilité, la première des vertus. Sa bienfaisance ne cessa jamais de s'exercer en public & en particulier. Au fort même de sa plus grande magnificence, ses largesses égalaient ses autres dépenses. Hélas! pourquoi faut-il que le trait que nous allons rapporter, soit un éloge distingué? Un jour il venait de gagner deux cens guinées dans un tour de piquet: un des spectateurs, dont la fortune était dérangée, dit tout bas à son voisin, « O ciel! » que tout cet or me rendrait heureux! » Va, & sois heureux, lui dit Richard, qui l'avait entendu, en lui » remettant la somme. » Jamais l'infortuné ne se présenta à lui en vain; & lorsque, sur la fin de ses jours, le sort ne lui permit plus d'exercer ses vertus, il mêlait ses larmes à celles de l'indigent qu'il ne pouvait pas consoler.

Richard contribua beaucoup à cultiver & à étendre cette bienfaisance générale, qui distingue si avantageuse-

ment la nation, par tant de beaux monuments. Dans toutes les contributions publiques ou particulières qu'il procurait, il donnait toujours noblement l'exemple ; & s'adressait ensuite à ses sujets, commençant par les plus grands Seigneurs, & suivant exactement une étiquette fort utile dans cette occasion. Souvent la vanité donna ce qu'aurait refusé l'avarice. L'établissement qui lui fait le plus d'honneur, c'est l'Hôpital de Bath ; il s'occupa de ce projet depuis l'an 1711, jusqu'en 1742, qu'il le vit enfin entiérement exécuté. Cent dix pauvres malades sont reçus dans cet Hôpital-général, & sont traités avec soin.

Richard Nash possédait encore une autre sorte de sensibilité, plus délicate & plus rare. Joueur par état, & non par caractère, loin de chercher à faire des dupes, il donnait des conseils aux jeunes imprudens, & sa voix en arrêta plus d'un au bord du précipice. L'ame de Richard n'était point avilie par son état.

Quoiqu'il eût été libertin dans sa jeunesse, il se montra, dès les premières années de son règnes, le protecteur de l'innocence du beau sexe, & le défenseur de sa réputation. Il faisait tous ses

efforts pour prévenir les suites d'une passion aveugle ou criminelle, & donnait souvent des avis secrets aux parents. Il poursuivait aussi sans relâche ces hommes vils qui se vengent par les calomnies, de la juste indifférence ou du mépris que les femmes ont pour eux.

Dans sa jeunesse, il rechercha en mariage une jeune persone fort aimable. L'éclat où il était alors intéressa le père en sa faveur; elle lui déclara franchement qu'elle lui préférait un homme sans fortune. Le père, furieux, exigeait de sa fille un consentement forcé, lorsque Richard Nash, ayant fait venir son rival, lui présenta la belle avec une somme égale à sa dot. Cette noble démarche obligea le père à consentir à l'amour des deux amans.

Tant de vertus relèvent le caractère de Richard Nash, qu'elles font oublier des faiblesses sur lesquelles l'ami des hommes tire un voile. C'est ainsi que ses Compatriotes ont honoré sa mémoire & célébré ses vertus; & que l'Auteur du *Gnide de Bath* vient de jetter des fleurs sur sa tombe.

« Le grand Richard regna long-
» temps. Ce Prince tout-puissant était
» respecté par la Jeunesse, & adoré

» par ses parents. Il ne se contentait
» pas de présider aux assemblées & aux
» bals, mais il guidait les pas de la
» Nymphe imprudente & jolie : sou-
» vent il lui apprenait comment la
» jeune fille crédule est trompée par
» le joli homme perfide. Il apprenait
» aux mortels à soulager l'infortuné,
» & versait sur lui des larmes de com-
» passion. Mais, hélas! il n'est plus.
» Toutes les Dryades du mont *Claver-*
» *ton* le regrettent; l'*Avon* & les Nym-
» phes des eaux versent des pleurs sur
» sa tombe. Si le temps détruit son
» portrait & sa statue, les Muses lui
» paieront un tribut plus durable;
» & si, ce que nous assurent tous les
» Philosophes qui s'écartent de la doc-
» trine du grand Epicure, est vrai; si
» l'esprit est immortel; si, comme le
» disent les Poëtes, nous sommes oc-
» cupés là-bas des mêmes objets qui
» nous intéressaient ici, le grand Nash
» est heureux. Ses vertus, ses travaux,
» sont récompensés : il danse mainte-
» nant dans les Champs Elysées; &,
» favori de Proserpine, il préside aux
» bals de la Déesse, décoré d'un castor
» blanc. »

La mémoire de Richard a été honorée par plusieurs épitaphes. Il y en a, entr'autres, une latine élégante, qui finit ainsi :

EPITAPHES.

En l'honneur de Richard.

Si tous les autres Rois ou Gouverneurs imitaient ses vertus & suivaient son exemple, (& plût à Dieu qu'ils le fissent !) ils seraient heureux, & les Peuples jouiraient d'une félicité parfaite.

Muses & Graces, pleurez sa perte. Que Vénus, les Amours, les Nymphes, les Bergers, les Bergères, versent des pleurs sur sa tombe. Mais c'est toi sur-tout, ô Bath! qui dois regretter sans cesse ton Roi, ton protecteur, ton ami. Jamais, hélas! jamais tu n'en auras un semblable.

La prédiction ne s'est que trop accomplie. Jean Collet succéda à Richard Nash ; & nous ne sçavons rien de lui, sinon qu'après avoir régné quelques années, il remit sa couronne à Derrick.

Samuel Derrick, troisième Roi de Bath, tient d'une main faible les rênes du gouvernement. Un esprit de mécontentement inspire la révolte à un grand nombre de ses sujets, & il chancelle sur

ſon trône, malgré les efforts des Irlandais réunis pour ſoutenir un Roi de leur Nation. Un corps nombreux de mécontens a déjà publié, le vingt-ſix Septembre 1767, un manifeſte contre ſon Souverain.

Plus d'un lecteur rit peut-être du ton ſérieux qui règne d'un bout à l'autre de ce morceau. L'Anglais traite effectivement les bagatelles même avec une gravité dont on peut rire quelquefois : mais, s'il exiſtait une Nation qui, traitant légèrement & plaiſamment les choſes les plus importantes, ſe paſſionnât ſérieuſement pour les bagatelles, ſerait ce chez cette Nation qu'on devrait trouver des critiques pour cette piéce ?

UN GRAND HOMME JUSTIFIÉ PAR UN GRAND HOMME.

ON critiquait Marlborough de ſon avarice devant Bolingbrocke. « C'était » un ſi grand homme, répondit celui-» ci, que j'ai oublié tous ſes vices. »

GÉNÉROSITÉ

GÉNÉROSITÉ QUI NE DEVRAIT PAS ESTRE EXTRAORDINAIRE.

LE gros lot (de vingt mille livres ſterling,) tomba en partage à un pauvre Tonnellier d'Abingdon, qui, pour gagner ſa vie, vendait de la bière en détail. Dans ces moments de ſurpriſe où l'homme ſe peint par des traits auſſi énergiques que ſûrs, cet homme, vraiment noble, s'oublia entièrement lui-même, pour ne s'occuper que des autres. Son premier mouvement, à cette nouvelle, fut de biffer tout ce qui lui était dû par les pauvres gens qui s'étaient régalés de ſa bière : il promit enſuite des récompenſes fort honnêtes à tous ceux qui avaient pris quelque part à ſon honheur, ainſi qu'à ceux qui le lui avaient annoncé. Voyant, entr'autres, un pauvre Savetier, qui venait tous les ſoirs boire chez lui ſa pinte de bière : « Mon ami, lui dit-» il, je t'enverrai tant de cuir, que ta » boutique ne pourra le contenir. » Quelques jours après, un homme dur & intéreſſé ayant voulu lui faire ſentir que toutes ſes promeſſes avaient été

trop fortes, & qu'il ferait bien de ne les remplir qu'en partie : » Quoi ! lui ré» pondit ce galant homme, je ne man» quais jamais à ma parole pendant que » j'étais pauvre ; comment voulez-vous » que je le faſſe maintenant que me » voilà riche » ?

Ce fait eſt arrivé en 1747. Il eſt auſſi rare que ſon auteur eſt reſpectable.

RÉPONSE QUI NE DOIT PAS ESTRE DISCUTÉE, MAIS SENTIE.

ROBERT, fils aîné de Guillaume le Conquérant, Prince aimable, ſenſible & ſpirituel, aſſiégoit avec ſon frère Guillaume le Roux, en 1091, le jeune Henri dans le Mont-ſaint-Michel en Normandie. Leur frère Henri manquait d'eau ; Robert lui en envoya. » Suis-je ſi coupable (répondit-il à » Guillaume qui lui en fit des repro» ches) ; ſuis-je ſi coupable de n'avoir » pas laiſſé notre frère périr de ſoif? »



CHOSE QUI NE DOIT PAS ESTRE.

» C'EST à nous, disait l'Evêque de » Winchester au milieu des troubles » qu'il excitait, après la mort de » Henry I ; c'est à nous qu'appar- » tient le droit de juger les Rois. »

EXEMPLE DE SOBRIÉTÉ.

LES Moines de Winchester allèrent un jour se jetter aux pieds de Henry II, Roi d'Angleterre, pour se plaindre de la dureté de leur Abbé. » Ce » Tyran nous a retranché, s'écrièrent- » ils en fondant en larmes, trois plats » de chaque repas. — Combien vous en » reste-il ? — Hélas ! il ne nous en reste » que dix. — Je me contente de trois, » moi, Messieurs, leur dit Henri..... Mylord Litleton ajoûte qu'il a rapporté ce trait plutôt pour faire connaître la tempérance du Roi, que les prodigieux excès des Moines ; il faut l'en croire.

PROPOSITION ORIGINALE.

LES Evêques de Winchester & de Durham, Andrews & Neale, étaient un jour au dîner du Roi Jacques I. Sa Majesté leur dit : « Mylords, ne puis-» je pas prendre l'argent de mes Sujets, » quand j'en ai besoin, sans toutes ces » formalités de Parlement ? L'Evêque » de Durham, Andrews, répondit d'a-» bord : à Dieu ne plaise, Sire, que » vous n'ayez point ce droit-là; c'est par » vous que nous vivons... ! Sur quoi le » Roi s'adressant à l'Evêque de Win-» chester. Et vous, Mylord, qu'en pen-» sez-vous ? — Sire, je n'entends point » les affaires de Parlement. — Point » de subterfuge, Mylord, une réponse » directe. — Eh bien, Sire ! j'imagine » qu'il est permis & légitime à V. M. » de prendre l'argent de mon frère » Neale, puisqu'il l'offre. »

LES YEUX DU TYRAN.

APRÈ's qu'Olivier Cromwell eut usurpé l'autorité Souveraine, & que le jeune Charles eut abandonné l'Angleterre, un Gentilhomme aurait beaucoup risqué de sortir du Royaume sans en avoir obtenu la permission du Protecteur, qui redoutait les cabales des Nobles. Ceux-ci crurent que le plus sûr pour eux était de lui faire leur cour.

Un jeune Seigneur, entièrement dévoué aux intérêts de Charles, étant venu lui faire la révérence, le Protecteur lui dit avec son sang-froid ordinaire : je vous sçais gré de votre visite; venez me voir le plus souvent que vous pourrez ; mais point de commerce avec Charles Stuard. Je vous jure sur mon honneur, reprit le jeune homme, que je ne le vois point.

Etant revenu peu de temps après, Cromwell lui arracha son chapeau des mains, & en ayant détaché la coëffe avec un couteau, il trouva dedans plusieurs lettres adressées aux amis de Charles. Quelle honte ! s'écria Olivier; est-ce ainsi que les Gentilshommes Anglais

respectent l'honneur? Ne m'avez-vous pas promis de ne point voir Charles Stuard? Je ne l'ai point vu, lui dit le Gentilhomme. — Voilà qui est bien, reprit Cromwell; mais, qui a soufflé la bougie? est-ce vous, ou Charles? — Il y a toute apparence que Cromwell avait un espion auprès de lui, qui lui apprit que le Roi avait éteint les lumières, quand le jeune Lord l'avait été voir depuis la défense de Cromwell.



FERMETÉ INÉBRANLABLE.

EDOUARD, Comte de Clarendon, Chancelier d'Angleterre, sortait d'une illustre famille, dont l'origine remonte au-delà de Guillaume le Conquérant. Il était troisième fils de Henry Hyde, & naquit à Salisbury en 1608. Ce jeune Seigneur monta par degrés au poste de Chancelier; &, pendant les troubles qui précédèrent le parricide de Charles I, son successeur l'envoya en Espagne comme son Ambassadeur. Il salua la Reine en passant par Paris: cette Princesse avait une si haute idée de la franchise du Chancelier, qu'elle n'aimait point, qu'il lui échappa, un jour, de dire en riant à

une de ses Dames, qu'il « était si franc
» & si peu courtois, que, s'il pensait
» qu'elle fût une P.... il le lui dirait
» à elle-même. »

Le Chancelier Hyde avait une fille extrêmement aimable : elle passa au service de la Princesse Henriette en qualité de fille d'honneur, & ce fut l'époque de la fortune de cette jeune beauté, dont le Duc d'Yorck devint si éperdûment amoureux, qu'il l'épousa secrettement. Le terme de ses couches étant proche, le Duc dévoila au Roi son frère cet amoureux mystère, & lui demanda à genoux, & tout en larmes, la permission d'épouser sa Maitresse. Charles II connaissait la fermeté de son Chancelier ; il crut qu'il fallait l'instruire doucement de ce qui venait de se passer. Le Marquis d'Ormond & le Comte de Southampton, ses amis particuliers, furent chargés de ce message. A cette nouvelle, il tomba dans une espèce de fureur contre sa fille, & protesta qu'il la chasserait de sa maison comme une impudique, & qu'il ne la verrait de sa vie. » J'aimerais beaucoup mieux, ajoû-
» ta-t-il, qu'elle fût la concubine du
» Duc que sa femme ; parce que, dans
» le premier cas, personne ne pourrait
» me blâmer de la traiter avec infamie,

» n'étant point obligé de tenir, chez
» moi, une Maitresse pour le plus grand
» Prince qu'il y ait au monde ; au lieu
» que, s'il est vrai que le Duc l'ait épou-
» sée, mon avis est que le Roi en-
» voie cette malheureuse à la Tour sans
» balancer un instant ; qu'il l'y fasse
» renfermer dans une étroite prison,
» jusqu'à ce qu'elle ait été condamnée
» par le Parlement à perdre la tête sur
» l'échaffaud. »

Les ennemis du Chancelier n'épargnèrent rien pour envenimer cette affaire, & pour noircir la réputation de la Duchesse. Lorsqu'elle fut dans les douleurs de l'enfantement, on envoya l'Evêque de Winchester lui demander quel était le père de cet enfant, & s'il était vrai que le Chevalier Berkey eût eu commerce avec elle, ainsi qu'il en avait fait confidence au Duc son Epoux, qui, par cette raison, avait résolu de l'abandonner & de faire casser son mariage. La Duchesse soutint avec serment son innocence & son mariage. Quelques tems après, Berkey confessa au Duc son mensonge officieux, & lui jura que tout ce qu'il lui avait dit contre la Duchesse était une calomnie atroce, que son zèle aveugle pour sa gloire lui avait suggérée.

Le Duc, ravi de découvrir l'innocence

ie femme qu'il adorait, pardonna au Chevalier, & courut chez la hesse expier, par l'amour le plus vif, ıstice de ses soupçons. Le Roi reut aussitôt ce mariage, & ce ne fut dans ce moment qu'on pût obtenir u du Chancelier.



MPLE DE GÉNÉROSITÉ TROP PEU SUIVI.

1766, Georges Montagut, Comte Cardignan, fut élevé à l'éminente ité de Marquis & de Duc de la ıde-Bretagne, sous le nom de Mar- de Monthermer, & de Duc de tagut. A cette occasion, ce Seigneur les dettes de tous les débiteurs in- ıbles, détenus prisonniers dans le eau de Windford, dont il était Con- ɔle. Cette action, aussi utile à l'hu- ité que glorieuse à l'Angleterre, te d'être consacrée dans les fastes ıonde, & couvre son Auteur d'une e plus réelle, que ne ferait une prise, une Bataille gagnée, une ince dévastée, pendant le cours guerre sanglante.

ci rappelle un autre exemple de rosité, donné la même année par

le Duc de Strozzi, Grand-Maître de la Maison de la Grande-Ducheſſe de Toſcane. Au lieu d'employer, ſelon l'uſage, des ſommes immenſes en feux d'artifices, en repas ſomptueux, pour célébrer les noces de ſa fille aînée : ce Seigneur dota douze pauvres filles de bonnes mœurs, fit diſtribuer aux indigens une certaine quantité de lits, & des vivres de toute eſpèce; délivra beaucoup de priſonniers pour dettes, fit remettre à tous les habitans de ſes terres, la moitié de leur redevance annuelle ; étend ſes bienfaits ſur les locataires néceſſiteux & accorda des gratifications aux père de familles, dont les travaux laborieu ne peuvent ſouvent pas remplir tou les beſoins.

Les frivoles Artiſans de la mode du luxe ont perdu, ſans doute, à la deſtination de ces ſommes employées au ſoulagement des malheureux ; mais leurs plaintes ont été étouffées par les bénédictions données au Duc de Strozzi qui, en attendant que la poſtérité lui dreſſe des ſtatues, mérite la première place entre les amis de l'humanité

Dans tous les Etats, on demande continuellement ce qu'on peut faire en faveur des pauvres ; on peut répondre perdez le goût des futilités, employez

ommes plus ou moins fortes, à
r d'honnêtes filles, à soulager des
ens, à nourrir des pauvres, à ré-
les pertes de vertueuses familles;
ez les événemens heureux de votre
re, par des constructions de bâti-
utiles au Public, & non par de
feux: l'humanité & les mœurs y
eront.



'ÉROSITÉ DU *DOCTEUR SWIFT*.

FT était un intime ami de Mylord
rd, & mérita ce titre, par son atta-
ent personnel pour ce Ministre,
défendit par ses écrits, ainsi que
rti des Torys. Au commencement
nnée 1711, Congrève, le Molière
ais, remplissait à la Cour un em-
onsidérable. Créature des Ministres
ghs, qui venaient d'être déplacés,
it menacé du même sort, & le
en courut dans Londres. Le Doc-
Swift n'était pas ami de Congrève:
, emporté par un beau zèle, il vola
Mylord Oxford, lui parla de ce
public, & lui dit avec chaleur:
'on ne touche pas un cheveu à M.
ngrève! Eh quoi! mon cher Doc-

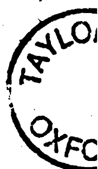
» teur, répondit le Ministre, avez-vous » pu me croire capable de nuire à un » homme de génie? Non, je vous assure »: *Non tam aversus equos Tyriâ sol jungit ab urbe.*

Swift jouissait d'une fortune d'autant plus considérable, qu'elle s'augmentait chaque jour par sa manière de vivre simple, modeste, & frugale. Riche d'un abondant superflu, il en fut prodigue envers les pauvres. Pour soulager leur misère, il imagina d'établir une banque, où, sans caution, sans gages, sans intérêts, tout homme du Peuple, Artisan ou Manouvrier, pourrait emprunter jusqu'à la concurrence de dix livres sterling. Le terme du paiement était fixé, selon les facultés de l'emprunteur & la nature de la somme. Par cette ressource, offerte à l'industrie malheureuse, des milliers de personnes vécurent; les talens furent encouragés, & la fainéantise fut détruite. Swift fit plus de bien aux pauvres, que s'il eût répandu sur eux toutes ses richesses. Forcer le Peuple au travail, aider l'industrie, faire éclorre le talent, caractérisent la véritable générosité.

❀

RICHARD, FILS DE CROMWELL.

ICHARD, après la mort de son père, conserva qu'un instant l'autorité souraine, & parut rentrer sans regret ns l'ordre des Citoyens. Lors du rapl de Charles II, il crut qu'il était sa prudence de s'absenter pendant ielques années, & partit pour la Fran-. Comme il voyageait en Languedoc, s'arrêta à Pézenas, où se trouvait alors Prince de Conti, Gouverneur de la ovince, auquel il se fit présenter sous nom emprunté. Dans la conversation, vint à parler des révolutions de l'Anterre, & le Prince témoigna de l'adration pour le courage & l'habileté de omwell : « A l'égard de l'imbécille Richard, ajoûta-t-il, qu'est-il devenu? Comment peut-il avoir été assez bête pour ne pas tirer plus d'avantages des crimes & de la fortune de son père » ? Richard n'avait ni assez de génie, d'assez grands talens pour succéder on père, & peut-être il en fut plus ureux. Une vie simple & paisible le parvenir à la dernière vieillesse. Il urut vers la fin du règne de la



Reine Anne, sans renommée, à la vérité; mais dans la plus parfaite tranquillité d'ame.

CHARLES II ÉTAIT INTÉRIEUREMENT CATHOLIQUE ROMAIN.

LE Chevalier Temple était intimement persuadé que Charles II, son Maître, était au fond du cœur Catholique romain, & que toutes ses démarches tendaient à rétablir l'autorité de la Cour de Rome en Angleterre. Lorsqu'en 1674, il fut envoyé à la Haye pour offrir la médiation de sa Cour aux Puissances belligérantes, il crut devoir sonder les dispositions de Charles II, avant de partir. « Un Monarque Anglais, lui dit-il avec liberté, trouverait d'extrêmes difficultés, & peut-être une impossibilité absolue, de faire goûter en Angleterre le même systême de gouvernement & de religion, qui se trouve établi en France. Le penchant général de la Nation y est opposé, & il faut des siècles entiers pour changer le génie & les sentimens d'un Peuple : plusieurs, quoiqu'indifférens au fond pour les ma-

» tières de religion, ne laisseront pas
» de s'opposer à toutes sortes d'altéra-
» tions sur ce point, parce qu'ils con-
» sidéreront qu'il n'y a que la force des
» armes qui puisse vaincre la répugnan-
» ce du Peuple pour le Papisme ; après
» l'établissement duquel il s'imagine
» qu'il ne peut rester de sûreté pour la
» liberté civile. En France, tout se
» trouve ajusté depuis long-tems à ce
» systême, & semble tendre à le main-
» tenir : la Noblesse engagée par l'es-
» poir, ou la possession d'un fort grand
nombre d'offices civils & militaires,
est entièrement attachée à la Cour,
& les Ecclésiastiques, retenus par
des liens de même nature, joignent
le sceau de la religion aux principes
de la politique civile : au lieu qu'en
Angleterre, la propriété d'une grande
partie des terres appartenant à la petite
Noblesse & aux Paysans, le Prince a
peu d'offices à donner, & ne peut
subsister lui-même, bien moins main-
tenir des troupes, sans les subsides vo-
lontaires du Parlement : en lui suppo-
sant des troupes, il ne parviendra ja-
mais, lorsqu'elles seront Anglaises, à
leur faire embrasser des vues pour les-
quelles le Peuple a conçu tant de
crainte & d'aversion. En Angleterre,

» les Catholiques romains ne sont pas
» la centième partie de la Nation, &
» en Ecosse, la proportion est encore
» la moitié moins. Il paraît donc con-
» traire à toute raison, d'espérer qu'une
» centième partie puisse prendre, sur
» les quatre-vingt-dix-neuf autres, dont
» les sentimens & les dispositions sont
» opposés, l'ascendant nécessaire pour
» les gouverner. Les troupes étrangè-
» res ne feront qu'enflammer les mé-
» contentemens & la haîne, lorsqu'elles
» seront en petit nombre; & s'il est
» question d'une armée nombreuse, on
» n'imagine pas aisément, comment il
» sera possible de la lever, de lui faire
» passer la mer, & de fournir à sa sub-
» sistance. » A tous ces raisonnemens, le Chevalier Temple ajoûta l'opinion de Gourville, Gentilhomme Français, pour lequel il sçavait que Charles conservait beaucoup d'estime. « Un Roi
» d'Angleterre, disait Gourville, qui
» veut être l'homme de son Peuple, est
» le plus grand Roi du monde; mais
» s'il veut être quelque chose de plus,
» il n'est rien du tout ». Charles avait d'abord écouté ce discours avec une sorte d'impatience; mais la dissimulation ne lui coûtant rien, il en parut touché à la fin, & mettant sa main dans

telle de Temple. « Eh bien! lui dit-il, » avec une apparence de cordialité, je » veux être l'homme de mon Peuple ».

Sans l'Esprit, de quelle valeur est la Beauté?

Un jour Charles II. se promenait dans son Parc : il y vit une jeune Dame d'une beauté ravissante, qui fit une telle impression sur lui, qu'il l'aborda aussitôt. Après avoir fait l'éloge de ses charmes avec cet air aisé & intéressant qui lui était naturel, ce Prince l'invita à venir à sa Cour, en l'assurant qu'une beauté telle que la sienne y répandrait un nouveau lustre : « Cela peut-être, » répondit la Dame; mais je n'irai ja» mais. Eh! pour quelle raison, de» manda le Roi? Parce que je ne veux » pas, répliqua grossièrement la Dame». Un tel procédé guérit en un moment l'amoureux Charles II, de la passion qu'elle commençait à lui inspirer. Il se retira, en s'écriant : « Belle & sotte » en même tems : quelle pitié qu'une » femme perde, dès qu'elle ouvre la » bouche, tout l'avantage de sa beauté! ».

VALET QUI COMMANDE A SES MAITRES.

QUAND le Prince d'Orange (depuis le Roi Guillaume) fut arrivé à la Haye avec sa nouvelle Épouse, la Princesse d'Angleterre, les États de Hollande envoyèrent le complimenter sur son Mariage. Ce Prince, qui sçavait l'art de gagner les esprits, alla recevoir, en manteau & en épée, les Députés, à la descente de leur carrosse; ils lui marquèrent combien ils étaient confus de ses politesses: « Je sçais, Messieurs, leur » répondit-il, le respect que je dois à » mes Maîtres. » Effectivement, le Stathouder n'est qu'un Officier de l'Etat; mais c'est un Valet, dit-on, qui commande à ses Maîtres.



QUARANTIEME NUIT.

TOMBEAU DE LA ROSE-CROIX.

PERSONNE n'ignore que la Rose-Croix, fameux Chymiste, a fondé la Secte des frères, appellés, comme lui, de la Rose-Croix, & que ses Disciples courent continuellement à de nouvelles découvertes, qu'ils ne doivent jamais communiquer au reste du genre humain.

Un Particulier, qui eut occasion de fouiller un peu profondément à l'endroit où ce Philosophe était inhumé, y trouva une petite porte bordée d'une muraille à droite & à gauche. Sa curiosité naturelle & l'espérance de quelque trésor caché, l'obligèrent bientôt à enfoncer la porte. Surpris tout d'un coup par un éclat de lumière, il découvrit une très-belle voûte, au fond de laquelle il y avait la figure d'un homme armé, assis auprès d'une table, où il s'appuyait la tête sur le bras gauche. Il tenait un tronçon de la main droite, & il y avait une lampe ardente devant lui. Dès

que notre curieux eut mis le pied dans la voûte, la Statue se leva & se tint debout; lorsqu'il eut fait un autre pas, elle leva la main qui tenait le tronçon; & lorsqu'il en vint au troisième, elle frappa un terrible coup, qui brisa la lampe en mille morceaux : de sorte, que le curieux fut laissé dans les ténèbres.

Au récit de cette aventure, le Peuple de la campagne se rendit au tombeau avec des lanternes ou des torches allumées, & l'on découvrit que la Statue, faite de bronze, n'était autre chose qu'une Pièce d'horlogerie; que le pavé de la voûte était formé de planches mobiles, & qu'il y avait au-dessous divers ressorts, qui, dès qu'on marchait sur le pavé, produisaient naturellement tous les effets qui s'en étaient d'abord ensuivis.

La Rose-Croix, à ce que rapportent ses Disciples, avait mis cette invention en usage, pour faire voir au monde qu'il avait retrouvé le secret des lampes inextinguibles des anciens, & pour empêcher qu'un autre en profitât.

ASSASSINAT DU DUC DE BUCKINGHAM.

VILLIERS, Duc de Buckingham, favori de l'infortuné Charles I, s'était rendu odieux au peuple Anglais, qui accusait ce Seigneur de toutes les disgraces de la Nation.

Un Anglais, nommé Felton, homme de naissance, mais d'un naturel ardent & mélancolique, résolut d'assassiner ce Duc, sous qui il avait servi en qualité de Lieutenant, & qui lui avait refusé une compagnie.

Un jour que Buckingham se trouvait à Portsmouth, & qu'il causait avec Soubise & plusieurs Gentilshommes Français du parti Huguenot, il se sentit frapper par-dessus l'épaule du Chevalier Fryar, d'un coup de couteau dans la poitrine. Sans prononcer d'autres mots que, *le vilain m'a tué*, & tirant le couteau de sa blessure, il rendit le dernier soupir. Personne n'avait vu de quelle main le coup était parti ; mais chacun forma confusément sa conjecture, & jugea que le meurtre avait été commis par les Gentilshommes Français dont on avait entendu la voix, quoique personne n'eût entendu leurs ex-

pressions. Dans la première chaleur du ressentiment, leur vie aurait été fort exposée, s'il ne s'était trouvé quelques Anglais d'un sens plus rassis, qui, sans juger mieux que ces Etrangers, furent d'avis de les réserver pour les formes ordinaires de la Justice.

Pendant que ceci se passait, on trouva proche de la porte, un chapeau dont le fond contenait un papier cousu, où l'on avait écrit quelques lignes d'une remontrance des Communes contre le Duc de Buckingham, qui le déclarait ennemi du Royaume; & sous ces lignes, un commencement de prières. On conclut de-là que ce chapeau appartenait à l'assassin qui l'avait laissé tomber en prenant la fuite.

Au milieu de ce tumulte, on apperçut un homme sans chapeau, qui se promenait fort tranquillement devant la porte. Quelqu'un s'étant écrié, *voilà l'homme qui a tué le Duc*, tout le monde courut pour demander qui c'était. L'homme répondit d'un ton fort paisible, *c'est moi.* « Les plus emportés » se jetterent aussi-tôt sur lui l'épée nue, » d'autres plus capables de réflexion, » prirent sa défense; lui les bras ou- » verts d'un air joyeux & fort composé, » offrait sa poitrine à l'épée des plus

» furieux, dans la vue apparemment » de périr sur le champ par leurs mains, » plutôt que de se voir réservé à la » justice publique, dont il sçavait que » rien ne pouvait le garantir.

» Il fut reconnu pour Felton, qui avait » servi dans l'armée. Lorsqu'on l'eût » conduit dans une chambre particu- » lière, on prit le parti de dissimuler, » jusqu'à lui dire que Buckingham n'a- » vait reçu qu'une profonde blessure, » & qu'on ne désespérait pas de sa » guérison. Il sourit : je sçais trop bien, » dit-il aux assistants, que le coup qu'il » a reçu termine toutes vos espérances. » Lorsqu'ils lui demandèrent à l'insti- » gation de qui il s'était rendu cou- » pable de cette horrible action, il ré- » pondit qu'ils pouvaient s'épargner » la peine de cette recherche ; que » personne au monde n'avait assez d'as- » cendant sur lui pour l'avoir disposé » à son attentat ; qu'il n'avait même » confié son dessein à personne ; que » sa résolution n'était venue que de » lui-même, & du mouvement de sa » propre conscience ; & qu'on serait » instruit de ses motifs ; si son chapeau » se trouvait, parce que s'étant at- » tendu de périr dans l'entreprise, » il avait pris soin de les écrire ».

BON MOT D'UN AMBASSADEUR.

JACQUES II déférait beaucoup aux conſeils des Prêtres, & prenait volontiers leurs avis ſur les affaires les plus importantes, & cette conduite indiſpoſait déjà la Nation contre ce Prince. L'Eſpagne, qui avait le plus grand intérêt que l'Angleterre fût tranquille, fit inſinuer au Monarque Anglais, par ſon Ambaſſadeur Ronquille, qu'il devait moins écouter le Clergé Romain, qui le jetterait tôt au tard dans de grands embarras. « Quoi donç ! lui répondit » le Roi Jacques, le Roi d'Eſpagne » ne conſulte-t-il pas ſon Confeſſeur ? » Oui, répliqua Ronquille, & c'eſt ce » qui fait que nos affaires vont ſi mal. »

LA LIBERTÉ ANGLAISE.

UN Soldat Anglais, accuſé & preſque convaincu de vol & d'homicide, attendait ſon jugement dans la priſon de Newgâte. Comme il eſſayait de reſpirer à travers ſes grilles, il vit paſſer

oldat de son Régiment ! « Quelle uvelle y a-t-il, camarade, lui cria-l assez haut pour en être entendu ? ! répondit celui-ci, on nous as-e que les rebelles remuent en osse. Serait-il possible, reprit vi-ment le prisonnier ? Eh ! que de-endra notre liberté ! »

MARIAGE ASSORTI.

'est fait en 1766, près d'Herdford, le Comté de Galwai, un mariage singulier, entre le sieur Jean & la Demoiselle Bidd Carr, per-ages remarquables par la petitesse ur structure. Le sieur le Ford, âgé ingt ans, avait quarante-deux pou-le haut ; & la Demoiselle Carr, touchait à sa vingt-troisième an-, n'avait pas plus de trente-neuf es.



SUR LE LUXE.

Tous les Auteurs Anglais s'élèvent avec fureur contre le luxe, la bonne chère & la cuisine Française, mais aucun ne se déchaîne contre le cabaret, les vins de France & la débauche sordide. Celui qui, à Londres, paie chèrement un cuisinier délicat, est en butte aux traits de la plus cruelle satyre & l'on ne fait nul reproche à celui qui s'enivre tous les jours de sa vie : cependant l'un n'est peut-être que ridicule, & l'autre est réellement vicieux. Pourquoi cette distinction ? n'est-il pas plus honorable d'entretenir chez soi une table bien servie, que de se *vautrer* dans la fange d'un cabaret ? D'ailleurs il faut remarquer que les personnes qu'on attaque en Angleterre sur leur luxe, sont ordinairement sobres, tandis que les autres sont usées à trente ans & totalement abruties à quarante.

Un Anglais eut un jour occasion d'aller rendre visite à un Mylord ; comme il sortait, il apperçut une caisse dans l'antichambre, & demanda ce qu'elle contenait : on lui répondit que c'étaient

des confitures de France. Il entra aussitôt en fureur. « Quelle honte, dit-il » à haute voix ! & pourquoi faut-il que » Mylord *** ait des confitures de » France sur sa table, tandis que son » père, qui était aussi grand Seigneur » que lui, mangeait du bœuf salé & des » choux? Des confitures de France! Ah! » quel luxe! l'Angleterre est perdue »!

Cet antagoniste du luxe fut trouvé, le soir même, ivre mort à la porte d'un cabaret, volé par des misérables & meurtri de coups. On le rapporta chez lui dans cet état, & le lendemain en mangeant son *Rosbiff*, il se remit à déclamer contre le luxe de Mylord, qui faisait servir sur sa table des confitures de France.

JUSQU'OU UNE FEMME OUTRAGÉE PEUT PORTER LA VENGEANCE.

UN Gentilhomme Anglais, qui était à Madrid, en se retirant une nuit chez lui, eut le malheur d'être insulté par des inconnus, qui le forcèrent de mettre l'épée à la main. Il se défendit vaillamment, & l'un d'eux tomba à ses pieds, noyé dans son sang. Ignorant

à qui il avait eu affaire, notre Anglais ſe réfugia ſous le portail d'une Egliſe, qui pouvait, dans le beſoin, lui ſervir d'aſyle; mais en s'appuyant contre la porte, il ne fut pas peu ſurpris de s'appercevoir qu'elle n'était pas fermée: il entre, & ſon étonnement redouble à la vue d'une faible lumière, & ſur-tout d'une femme vêtue de blanc, qui ſortait d'un tombeau, avec un couteau enſanglanté à la main. Le phantôme s'approcha de lui, & lui demanda, d'une voix qui lui parut terrible, ce qu'il venait faire dans ce lieu. Ne doutant pas que ce ne fût un eſprit, il ne déguiſa rien de ce qui lui était arrivé. « Etranger, lui dit cette
» femme, (car c'en était réellement
» une;) comme vous je ſuis coupable
» d'un meurtre. Je ſuis Religieuſe,
» d'une famille noble. Un lâche ſcé-
» lérat, qui m'avait déshonorée, s'en
» était vanté; ma main a lavé mon
» affront dans ſon ſang: mais, peu ſa-
» tisfaite de l'avoir immolé à ma ven-
» geance, j'ai obtenu du porte-clefs
» de cette Egliſe la permiſſion d'entrer
» dans ſon tombeau, & je viens de lui
» arracher ce cœur perfide, pour le
» traiter de la manière qu'il le mé-
» rite. » A ces mots, elle mit le cœur

piéces avec son couteau, & en foula
x pieds tous les morceaux.
Quelque romanesque que paraisse
te aventure, on prétend qu'elle est
:itable.

DENOUEMENT HEUREUX.

, E Roi Edgar, si fameux dans l'Hisre d'Angleterre, pendant un voyage 'il fit à travers son Royaume, devint erduement amoureux de la fille d'un :tain Duc, qui passait pour la plus ande beauté de son siécle, & qui de-urait près de Winchester. Sa passion ses importunités auprès de la Du-esse furent si vives, qu'elle lui pro-it de lui amener sa fille d'abord qu'il rait couché, quoiqu'elle détestât dans fond de son ame une action si cri-inelle. Dès que la nuit fut venue, le prit une de ses Demoiselles, & la : glisser dans la chambre du Roi. Cette une personne n'était pas désagréable, .le ne manquait pas d'adresse pour se révaloir de cette occasion, & s'en ervir pour l'établissement de sa fortune. n effet, elle plut tant au Roi, que rsqu'elle témoigna quelque envie de

se retirer avant le jour, il ne voulut jamais le permettre; de sorte que, réduite à la nécessité de se découvrir, elle s'y prit si agréablement, que le Roi en fut charmé, qu'il l'amena avec lui, la combla de biens, en fit son premier Ministre, & ne la quitta que pour couronner la belle Elfride.

Edgar commença à regner en 959, & mourut en 975.

ART AGRÉABLE RENDU UTILE.

Il n'y a peut-être pas de Ville dans le monde où la musique soit plus cultivée qu'à Londres: elle y reçoit à la foi des honneurs & des récompenses. C'est un amusement, il est vrai, qui plaît & qui attache; mais ne pourrait-on pas encore lui prêter de nouveaux avantages, en le rendant utile au bien public & à la vertu? Ne serait-il pas possible, (& par ce moyen on pourrait corriger le vernis de futilité attaché à cet art,) que les personnes des deux sexes, qui, par le talent de la voix ou par celui des instruments, sont assurées de contribuer aux agréments de la société, au lieu de donner des concerts particuliers, se réunissent &

ſent une académie de muſique?
écuteraient des morceaux à des
marqués, & au profit des pau-
Par-là, ils ſe rendraient à la fois
les & utiles. Faire du bien au
humain, c'eſt remplir le premier
voirs, & goûter le premier des
s. L'Irlande, cette rivale de
leterre, a déjà établi une acadé-
cette nature, qui prête de l'ar-
en petites ſommes, & ſans in-
aux Artiſans induſtrieux & pau-
Cette charité ſi rare, ſi merveil-
dans ſon genre, a été récom-
des plus heureux ſuccès. Dans
e de deux ans, ces ſecours ont ren-
ie à douze cens quatre-vingt-deux
es indigentes. La ſomme qu'on
eſt ordinairement de quatre li-
erling, rembourſables, en payant
ſchelings chaque ſemaine. Les
eurs, qui ſont chargés de cette
é, s'aſſemblent tous les jeudis pour
oir des certificats; ils viſitent mê-
maiſons des perſonnes expoſées
ſoin, s'informent de leur con-
, de leur application & de leur
rie; & le jeudi ſuivant, ils don-
de l'argent à ceux qui méritent
as d'être aidés & encouragés.
cautions ſolvables répondent de

la dette. Par cette sage précaution, le fonds a été jusqu'à présent à l'abri d'une diminution sensible. Cette charité, qui arrache des larmes de reconnaissance à l'humanité, & qui couvre de gloire l'Irlande, fournit à l'Artisan des instruments, & tout ce qui est nécessaire à ses opérations : ces bras que la pauvreté avait affaiblis & énervés, se relèvent avec de nouvelles forces; en un mot, l'inaction, qui marche devant l'indigence, & qu'on peut appeller la mère de la misère, est présentement vaincue. La musique, par cet emploi si honorable de ses agréments, revient à sa première origine : l'ame lui doit son activité, le corps sa vigueur; & elle bannit la paresse, source de tant de maladies physiques & morales, qui, tôt ou tard, portent la mort aux Etats.

ORDRE DU BAIN.

L'ORDRE du Bain paraît avoir été institué par le Roi Henri IV, qui créa quarante six-Chevaliers à son couronnement. Le nombre des Chevaliers n'est pas limité, comme dans l'Ordre de la Jarretière, mais dépend de la volonté du

du Souverain : on n'en crée ordinairement que dans les couronnements. Le Roi Georges I fit revivre cet Ordre en 1723, & l'érigea en Ordre militaire. Ses armes sont trois couronnes impériales en or, avec ces mots : *Tria juncta in uno*.

Voici la formule du serment qu'on fait prêter à chaque Récipiendaire. Le Doyen lui dit : « Vous honorerez Dieu » par-dessus toutes choses ; vous serez » ferme dans la foi de Jésus-Christ ; » vous aimerez le Roi votre Souverain » Maître, & vous le défendrez de tout » votre pouvoir ; vous protégerez les » filles, les veuves & les orphelins, dans » leurs droits, & ne souffrirez aucune » injustice que vous puissiez empêcher. » Et puisse cet Ordre vous être aussi » honorable qu'il l'a jamais été à au» cun de vos ancêtres, ou autres » !



COPIE D'UNE LETTRE ORIGINALE DE LA REINE ELISABETH,

Découverte depuis peu de temps.

(Cette Lettre est adressée à Héaton, Evêque d'Ely, qui refusait de consentir à un échange que la Reine lui proposait, d'une portion de terrein appartenant à l'Evêché, pour un équivalent.)

» ORGUEILLEUX Prélat, j'apprends
» que vous hésitez à donner l'agré-
» ment que je vous demande : mais je
» veux bien que vous sachiez que moi,
» qui vous ai fait ce que vous êtes, je
» peux défaire mon ouvrage ; & que,
» si vous ne vous rendez pas, sans dé-
» lai, à votre devoir, je vous défroquerai
» sur le champ ».

L'Evêque s'empressa d'envoyer à la Reine l'agrément qu'elle sollicitait d'une manière si pressante.



NOBLE DÉSINTÉRESSEMENT D'UN MINISTRE.

LORSQU'ON vint annoncer au Comte de Sunderland, à qui on avait ôté la place de Secrétaire d'Etat en 1710, que Sa Majesté, voulant lui donner une marque de sa faveur royale & de la satisfaction qu'elle avait de ses services, lui avait assigné une pension viagère de trois mille livres sterling; ce Seigneur répondit : *Qu'il était charmé que Sa Majesté fût persuadée qu'il avait fait son devoir; mais que, s'il ne pouvait avoir l'honneur de servir son Pays, il ne voulait pas du moins le mettre à contribution.*

Un Anglais rapporte ce trait, & le met en opposition avec un plus moderne.

» Lorsqu'on a offert, dit-il, à M. » P *** les témoignages *spontanés*, » selon lui, *sollicités*, selon d'autres, » de la générosité de son Souverain; » c'est-à dire, la Pairie, & une annuité » de trois mille livres sterling; le Mi- » nistre Patriote les a reçus comme une » récompense qui lui était dûe ».

Le même laiſſe au public la liberté de décider lequel était le plus déſintéreſſé, du Comte, ou de M. P***.

Juxta ſe poſita magis eluceſcunt.

EXTRAIT D'UNE HISTOIRE VÉRITABLE

Nouvellement imprimée à Londres.

MYLORD *** avait fait connaiſſance à Bath, avec Miſs F***, & avait pris des ſentimens très-tendres pour elle. Comme ſoixante ans paſſés n'avaient pas encore éteint le goût que ce Seigneur a toujours eu pour la galanterie, il employa toute ſon éloquence à faire agréer ſes vœux à la Demoiſelle: mais Miſs F*** était trop ſage pour ſe prêter aux deſirs d'un vieillard qui n'était pas généreux. Pluſieurs fois Mylord s'était jetté à ſes pieds, les yeux baignés de larmes, & lui jurant un amour éternel; il l'aurait même épouſée, ſans une femme qu'il avait encore, & qui, malgré la bonté & la patience qu'on lui connaît, ne s'y ſerait jamais prêtée. Enfin Mylord, dans un tranſport d'amour, avait offert à la Belle une penſion de huit cens livres ſterling bien hypothéquées,

qu'elle avait constamment refusée. Mais elle était si touchée de tous ces témoignages d'affection, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'estimer & de plaindre ce malheureux amant. Cependant elle ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'était qu'un *intrigant fieffé*, qui était profondément versé dans toutes les ruses dont on se sert pour séduire les pauvres filles.

Notre Héroïne, ferme dans sa vertu, fit confidence à son père des offres de Mylord. Le père, étonné des refus de sa fille, loin de l'en louer, lui reprocha sa simplicité, & lui dit, *qu'en acceptant cette pension, elle n'était pas pour cela obligée d'en tenir les conditions.* Ce père est un homme de loi, & ce métier, comme on voit, fournit des expédiens; mais Miss F*** ne se rendit point aux prudentes injonctions de son père, & fut même obligée de se séparer de lui. Elle continua cependant de recevoir Mylord, qui, abusant de la déférence qu'elle avait pour son rang & pour son âge, ne lui permettait de voir que les personnes qui lui plaisaient.

» Le tort que vous m'avez fait, lui » écrivit-elle un jour, en me défendant » de voir un certain grand personnage » chez une Dame très-respectable, ne » peut être réparé. Le caractère défiant

» & soupçonneux de votre âge, vous
» donne des allarmes sur tous les hom-
» mes qui me parlent, & vous sçavez
» que c'est par égard pour vous, que
» je me suis prêtée à ce caprice tyran-
» nique: cependant, je dois rendre à
» votre Grandeur la justice de dire que,
» comme vous avez bien senti que cette
» connaissance m'aurait été agréable &
» peut-être avantageuse. Pour me dé-
» dommager du sacrifice, vous m'avez
» fait présent, quelques jours après,
» d'une hure de Sanglier que j'avais
» souvent eu l'honneur de rencontrer à
» la table de votre Grandeur. C'était
» une chose assez extraordinaire pour
» le premier & l'unique présent qu'un
» grand Seigneur faisait à une Maitresse
» chérie; mais votre main lui donnait
» le prix qu'il n'avait pas en lui-même.
» Je reçus la hure avec les égards que je
» croyais devoir à ce qui venait de vous,
» & je l'aurais même mangée, si elle
» avait été *mangeable*. »

Miss F***, dont la réputation avait un peu souffert des assiduités de Mylord, se vit privée de toutes ressources, & obligée de chanter en public. Elle forma une souscription dont les billets étaient de cinq guinées, & en envoya un à Mylord, qui refusa de le prendre.

Cet affront piqua vivement Miss F***, qui imagina qu'en imprimant son histoire, elle regagnerait les cinq guinées que Mylord lui avait refusées.

» Cette Letre, dit Miss F***, dans » son histoire imprimée, devait paraître l'hiver dernier; mais on me conseilla de la supprimer, & elle n'aurait » pas vu le jour, si le bruit ne s'était » répandu, que votre Grandeur m'avait » engagée à n'en pas faire usage, par un » présent plus considérable qu'une hure » de Sanglier : mais je dois encore à votre Grandeur, de déclarer que cette » idée n'a pu entrer dans la tête que de » ceux qui n'ont pas l'honneur de vous » connaître. Pour votre justification & la » mienne, je proteste donc que, comme » la pension de huit cens livres sterling » que vous m'offriez n'a pu acheter ma » personne, une hure de Sanglier ne » peut acheter mon silence. Je déclare » encore que je suis bien persuadée que, si » si j'avais accepté la proposition de votre » Grandeur, vous auriez été saisi d'une » attaque subite de goutte, qui, si je » m'en souviens, commençait alors à » vous prendre, & qui vous aurait mis » hors d'état d'accomplir votre offre gé» néreuse : ainsi, je renonce à tout le

» mérite qu'on pourrait ſuppoſer dans
» mon refus, &c. »

Si l'on en excepte Mylord ***, cette plaiſanterie a beaucoup amuſé la Cour & la Ville; & tel vieux libertin titré qui en a ri, n'aurait été bien-aiſe de voir ſes propoſitions indécentes & clandeſtines inſcrites dans les Papiers publics.

Caractère du Roi d'Angleterre Georges II.

LORSQUE les Hiſtoriens auront à parler de Georges II, ils trouveront, dans ſa conduite & dans ſes vertus, une matière abondante de louanges juſtes & méritées. Aucun de ſes prédéceſſeurs n'eſt parvenu à un âge auſſi avancé; très-peu ont régné auſſi-longtems, & cette longue carrière a été marquée par des circonſtances très-heureuſes, ſoit qu'on conſidère ce Prince dans ſa vie privée, ou dans ſon caractère public. Ses Sujets ont joui, au-dedans, d'une paix non-interrompue, ſi l'on en excepte quelques nuages faibles & paſſagers; au-dehors, ils ont eu pluſieurs occaſions d'acquérir de la gloire;

t vu leur Commerce, leur Agri-
re, leurs Manufactures, se perfec-
er de jour en jour, au moyen de
nquillité intérieure dont ils jouis-
, & des sages réglemens établis
que session des Parlemens.
orges vécut pour éteindre absolu-
les factions, & l'esprit de parti
ses Royaumes. Il déconcerta les
ues de ses ennemis, il triompha
de leurs derniers efforts; &, avant
de son règne, il vit sa famille
e sur le Trône d'une manière
& inébranlable.
vécut avec son Epouse dans cette
onie & cette union qu'on trouve
ient, même dans les conditions
es. Il a eu des descendans nom-
, qui lui ont souvent donné des
de contentement, & rarement
plaisir. Il a survécu à plusieurs
s enfans; ce qui est la suite pres-
névitable d'une longue vie. Il a
douce satisfaction de trouver, dans
uccesseur, la soumission la plus
e & la plus respectueuse à ses vo-
, ce qui est fort rare; & ce qui
ncore plus, il n'a jamais joui plus
tement de l'amour de ses Sujets,
ans les dernières années de sa vie.
mort enfin, au moment où le suc-

cès de ses armes, la puissance de son Royaume & la sagesse de son Gouvernement, l'avaient élevé au plus haut degré de prospérité & de gloire, & l'avait mis au-dessus des plus fortunés de tous ses prédécesseurs.

Son esprit n'était ni vif ni brillant; mais toute sa conduite prouve qu'il avait un jugement solide & pénétrant. Il entendait très-bien les intérêts des Puissances étrangères, & connaissait sur-tout particulièrement les détours de ce labyrinthe politique, le systême de l'Allemagne, dont il défendit toujours les libertés, avec la plus grande vigueur. En 1741, il prit les armes & exposa sa propre personne, lorsque le démembrement qu'on avait projetté des possessions de la Maison d'Autriche, allait changer la face de l'Empire. Il s'est opposé ensuite, avec la même activité, à la maison d'Autriche, lorsqu'elle a menacé la liberté du corps Germanique.

Il étendit & améliora les acquisitions de son père. Son économie le mit en état de tenir, à Hanovre, un corps considérable de troupes: & par-là, il eut une armée toute prête à opposer à ses ennemis, lorsque la guerre s'est déclarée. De sorte que, si nous exami-

nons seulement ce qu'il a fait en Allemagne, & combien d'ennemis secrets & déclarés il a eu à ménager & à combattre en différens tems, on ne peut lui contester la gloire d'avoir été le plus grand Prince de sa maison.

Il était d'un caractère prompt & violent ; mais ce caractère n'influa jamais sur sa conduite, qui fut toujours réglée par la prudence & par le bien de ses Sujets. Il était franc & ouvert dans ses desseins, fidéle à sa parole, & constant dans la protection qu'il accordait à ses Serviteurs ; il n'en changeait qu'avec peine : aussi, la plûpart de ceux qui approchaient le plus près de sa Personne, ont vieilli à son service, & sont morts dans leurs places.

Il était clément, mais non au point d'encourager les attentats contre son gouvernement. Dans la rébellion de 1746, il se comporta avec un sage mélange de clémence & de sévérité. Il pardonna à plusieurs coupables : il en fit punir plusieurs ; & c'est-là peut-être le parti le plus convenable à prendre dans ces occasions, où la majesté du Trône offensée demande des victimes, la justice des exemples, & l'humanité des pardons.

Comme il n'était venu en Angleterre

que dans un âge mûr, il ne connut j
toute la force & toutes les beaut
la langue anglaise, & il n'a pas
qué assez d'estime pour la littéra
qui n'a pas fleuri sous son règne
peut regarder cette négligence co
la plus grande, & peut-être la
tache qui flétrisse la gloire de son
vernement.

On lui a reproché d'être un peu
attaché à l'argent, & peut-être q
reproche, à quelques égards, n'éta
sans fondement. Mais il y a deux
sidérations qui affaiblissent sensible
cette accusation : 1°. cette dispo
ne s'est jamais montrée dans aucu
public, qui annonçât l'avidité ; 2°
n'influa jamais sur sa conduite da
occasions importantes. On sçait au
d'hui qu'il ne donna aucune preu
parcimonie à l'ouverture de la der
guerre. En effet, elle lui a coût
sommes considérables ; &, à sa r
son trésor particulier, qu'on croyai
riche, s'est trouvé réduit à très-p
chose.

Quoique ce Prince ait montré,
dant tout son règne, une affectio
gulière pour son Electorat, cepen
il a fait voir que cet objet était bie
d'absorber toute son attention, &

ossessions en Allemagne ne tenaient
tre place dans son esprit, que
que leur importance, relativement
autres domaines, exigeait natu-
ment. Georges II fut mis à une
épreuve par cette guerre, qui sé-
it les interêts de l'Angleterre, de
t de Hanovre, & qui menaçait l'E-
orat des plus grands maux, sans pou-
lui procurer aucun avantage. Ce-
dant ce Prince n'hésita pas à expo-
es domaines à une ruine presque
itable, plutôt que de souffrir ou de
oser le moindre retranchement aux
ts de l'Angleterre sur l'Amérique.
a vertu de Georges a eu à subir
deux épreuves les plus délicates
quelles un homme puisse être ex-
: le dépôt d'un pouvoir absolu &
uité, d'un côté: de l'autre, le rang
lus élevé, borné par les loix les plus
res. Le génie de ce Prince sçut se
former à ces deux situations si diffé-
es; & tandis qu'en Angleterre il
égeait les libertés de son Peuple,
u'il se contentait, en sage Magistrat,
aire coopérer son autorité avec la
& de subordonner librement ses
ntés à la sagesse des siècles qui l'a-
nt précédé; à Hanovre, il déve-
ait les sentimens d'un cœur pater-

nel, & son affection & son équité envers ses Sujets leur tenaient lieu de constitution & de loi. Une conduite aussi ferme, aussi juste, aussi sage, suffit pour caractériser l'ame & les talens de ce Prince, dont le nom sera toujours cher à la Nation Britannique.

HARDIESSE D'UNE FARCE FLAMANDE.

JACQUES I était plutôt fait pour être un Pédagogue, qu'un Souverain; comme son petit-fils, Jacques II, était plus propre à porter un capuchon, qu'une couronne. Il négligea d'entrer dans aucune alliance du Continent, si ce n'est par Ambassadeurs; ce qui le rendit le jouet de toute l'Europe. Quand il voulut soutenir la cause de son gendre dans l'Empire, il n'envoya que des Ministres pour négocier, au lieu d'envoyer des soldats pour combattre: c'est ce qui donna lieu à une farce Flamande, dans laquelle on voyait arriver un courier criant tout hors d'haleine, *grandes nouvelles!* On lui demandait de quoi il s'agissait *Le Roi de Dannemark*, répond-il, *a envoyé contre l'Empereur cent mille*..... Cent-

mille ! De quoi, lui demandait on encore ? *Le Roi de Danemark a envoyé cent mille harengs, les Hollandais cent mille tonneaux de beurre, & le Roi d'Angleterre cent mille Ambaſſadeurs.* Ainſi, en épargnant ſon argent & ſes troupes, Jacques I ſe rendit mépriſable à toute l'Europe. Il abandonna la cauſe proteſtante, à ſa honte & au grand préjudice du proteſtantiſme en Allemagne; & il ne voulait entrer dans aucune alliance ſur le Continent, qu'il ne ſçût auparavant combien la guerre durerait, ce qu'elle lui coûterait, & à l'avantage de qui elle ſe terminerait. C'eſt un échantillon du caractère d'eſprit, qui procura à ce Prince la réputation du *ſot le plus prudent de la Chrétienté.*

ORIGINE DES ADRESSES DES CITÉS, UNIVERSITÉS, CORPORATIONS, &c.

Et quel degré de confiance les Souverains d'Angleterre doivent attacher à ces Complimens d'uſage.

LES Adreſſes ont pris naiſſance du temps de Richard Cromwell. Lorſqu'il ſuccéda à ſon père Olivier au

Protectorat, il reçut des Adresses de tous les Corps du Royaume, qui dévouaient à son service leurs *vies &* leurs *fortunes*, tandis que la plûpart tramaient déjà le projet de sa destruction. Ce Richard Cromwell n'était pas aussi imbécille qu'on l'a imaginé. Lorsqu'après sept mois de son règne burlesque, il fit emporter ses meubles de Whitehall, il apperçut un vieux coffre que l'on traitait avec fort peu de ménagement, & il recommanda qu'on en eût plus de soin, *parce qu'il contenait*, dit-il, *les vies & les fortunes du bon Peuple d'Angleterre.*

Aucun Prince n'a reçu plus d'Adresses de son Peuple que Charles II, tandis que ce même Peuple le laissait manquer de tout, & lui fournissait à peine de quoi pourvoir aux dépenses nécessaires du gouvernement : ce qui mit ce Prince dans la nécessité humiliante de devenir, contre son gré, pensionnaire de la France. Killegrew, son bouffon de facétieuse mémoire, se moqua un jour assez plaisamment des offres stériles de la Nation Anglaise. Il recommanda en particulier au Tailleur du Roi de faire, pour un habit de Sa Majesté, une poche très-grande & l'autre extrêmement petite. Charles, étonné

étonné d'une ſemblable diſproportion, apprit que c'était une imagination de Killegrew, & lui en demanda la raiſon. *La grande poche*, répondit le Bouffon, *ſervira à contenir les Adreſſes de vos ſujets, & l'autre à recevoir l'argent qu'ils ont envie de vous donner.*

Jacques II trouva la même ſincérité dans ſon Peuple : lorſqu'il publia ſa déclaration pour la liberté de conſcience, tous les Non-Conformiſtes s'empreſſèrent de lui offrir leurs *vies* & leurs *fortunes*, & l'on ſçait qu'ils furent enſuite les plus ardens promoteurs de ſon excluſion.

Guillaume III n'éprouva pas, de la part de ſes ſujets, la reconnaiſſance qu'il devait en attendre & il ne trouva pas dans la ſouveraineté, ce que les ames aveuglées par l'ambition eſpèrent y rencontrer : la couronne fut pour lui une couronne d'épines. Son peuple, craignant toujours de ſe voir enveloppé dans des alliances étrangères, & ſoupçonnant Guillaume d'avoir plus à cœur l'intérêt de la Hollande que celui de l'Angleterre, ne lui accordait ordinairement les fonds néceſſaires pour ſoutenir la guerre, que lorſque la campagne était déjà fort avancée, & que les ennemis avaient eu le temps de

gagner plusieurs avantages. C'est-là la principale raison pour laquelle ce Prince, grand même dans ses défaites, fut toujours vaincu par les Français.

Vers la fin du règne de la Reine Anne, Sa Majesté reçut des Adresses portant les plus fortes protestations d'assurer la branche protestante, de la part d'hommes qui firent tous leurs efforts, après la mort de cette Princesse, pour rétablir le Prétendant.

L'Adresse la plus remarquable du règne de Georges I, fut celle du Bourg de Totness dans le Dévonshire. Lorsque l'Empereur Charles VI & le Roi d'Espagne s'unirent par le traité de Vienne, cette alliance parut peu favorable à l'Angleterre, & le Bourg que nous venons de nommer, voulut signaler son zèle, en assurant à Sa Majesté qu'ils étaient disposés à lui accorder, non-seulement les quatre shelings pour livre de la taxe des terres, mais encore les seize autres restans de la livre, si son service l'exigeait. Or il est bon de sçavoir que ce même Bourg, si généreux, n'avait pas un pouce de terre qui lui appartînt.

On doit voir avec plaisir qu'il règne aujourd'hui plus de sincérité & de franchise dans les Adresses qu'on présente

au Souverain. Il n'en eſt plus, comme autrefois, lorſqu'il n'y avait, dans un Comté, dans une Ville, ou un Bourg, qu'un petit nombre d'hommes adroits, capables d'écrire une Adreſſe, dans laquelle ils faiſaient dire aux Membres de leur aſſociation ce qu'ils jugeaient à propos : alors, dans la plûpart des Corporations du Royaume, excepté le Maire & les Echevins, à peine trouvait-on un homme en état d'écrire deux lignes d'anglais & de ſens commun.



QUARANTE-UNIEME NUIT.

QUELLE DÉTESTABLE CURIOSITÉ, QUE CELLE QUI FAIT COURIR LE PEUPLE AUX EXÉCUTIONS DES CRIMINELS!

Y A-T-IL encore de l'humanité dans les cœurs? J'en doute, lorsque je vois un Peuple immense s'empresser pour assister aux supplices des coupables qui ont mérité la mort. Entre les plaisirs féroces qui captivent le goût du Peuple Anglais, celui-ci n'est pas le moins recommandable à ses yeux. Toujours renaissant toutes les six semaines, ce spectacle est toujours suivi avec la même fureur : ces monsttres, parés de leurs plus beaux habits, tenant de gros bouquets dans leurs mains, traversent toute la Ville sur des charrettes, & se rendent à Tyburn, où ils doivent terminer leur infame carrière. Les uns se laissent pendre avec une indifférence révoltante, sans marquer aucun sentiment de crainte ou de repentir; d'autres s'efforcent, par des bouffonneries, de mériter les applaudissemens des spectateurs.

Un de ces malheureux fit, il n'y a pas long-temps, arrêter devant la maison d'un Cabaretier la charrette qui le conduisait au supplice. Il fit appeller le maître; & lorsque, tout tremblant, il se fut approché, il lui demanda s'il n'avait pas perdu l'année précédente une aiguière d'argent. « Il est vrai, » répondit le Cabaretier, & depuis ce » temps je n'ai pu en avoir de nouvelles. » Faites-nous apporter à boire, dit le » voleur, & je vous en apprendrai. » La bière forte arrivée, le voleur boit, & fait boire ses camarades à sa santé, à celle du maître de l'auberge & à celle du public en général; &, lorsque le pot est vuidé & que la charrette est prête à partir, il dit gravement au Cabaretier: « C'est moi qui vous ai pris votre aiguière, à mon retour je vous la » rendrai. »

Lorsqu'en Angleterre une femme est condamnée à mort, on fait examiner par des Matrônes si elle n'est pas enceinte: auquel cas, le supplice est renvoyé après l'accouchement; mais, pour l'ordinaire, ses couches faites, elle obtient sa grace. Aussi les femmes qui ne croient pas pouvoir se dérober à la rigueur des loix, ont-elles grand soin de se procurer une grossesse: pour lors

l'enfant à qui elles donnent la vie, la conserve à sa mère.

La punition qu'on inflige aux femmes débauchées, est de les plonger plusieurs fois dans la riviere ou dans un étang, afin de rafraîchir un peu leur chaleur immodérée.

Lorsqu'on pendit un nommé Campbell, célèbre voleur, un Gazetier de Londres fit la réflexion suivante, qu'il inséra dans une de ses feuilles. » Campbell se disait Ecossais; mais les Ecossais disent qu'il était Irlandais : nous » laissons cette affaire à terminer aux » Héros des deux Nations. Quant aux » Anglais, ils sont si accoutumés à » voir leurs compatriotes pendus, qu'ils » n'y apperçoivent point de scandale » & ils s'amusent également à une » exécution, de quelque pays que » soient les patiens. «

LE SUCCÈS PEUT-IL JUSTIFIER CET HOMME ?

UNE Dame de Londres, fort riche, abandonnée de tous les Médecins, fut guérie par un Charlatan d'une tympanite désespérée. Cet homme, ayant

pris son état, eut l'audace de l'aller
ouver, & lui promit de la guérir
manquablement, moyennant une
mme, dont il exigea moitié d'a-
nce & moitié après la guérison. Un
alade est confiant : la Dame se remit
tre les mains de ce fourbe, qui se
sait Médecin. Il commença par lui
ire avaler une araignée : ne dou-
nt pas qu'il ne l'eût empoisonnée, &
aignant d'être poursuivi par la Jus-
:e, il quitta la ville avec la plus grande
omptitude. Quelques mois après, se
rsuadant que le bruit que devait faire
t assassinat serait passé, notre fourbe
vint à Londres secrettement, & s'in-
rma de quelle manière la malade
ait morte. Il ne fut pas peu surpris
apprendre qu'elle se portait très-bien.
fut lui rendre visite; &, après s'être
:cusé sur son départ précipité, il re-
it l'argent qui lui revenait, & des
mercîments que certainement il ne
éritait pas. Le fameux Derham rap-
orte ce fait dans sa *Théologie-Physi-
te.*

RICHESSES D'UN SOUVERAIN.

La Reine Elisabeth consulta toujours la prudence & l'état de son trésor, dans tous les engagements qu'elle contracta : elle ne fournit jamais à ses Alliés que de médiocres secours d'hommes & d'argent. Elle ignora toujours la grande politique de payer d'immenses subsides aux autres Etats, pour les engager à prendre sérieusement la défense de leur propre pays. Econome à l'excès du sang & des biens de ses sujets, elle ne les faisait point plier sous des fardeaux dont le poids dût encore faire gémir leur postérité. Cependant l'Irlande fut dans un état constant de rébellion durant tout son règne, & ses Royaumes furent menacés d'une invasion formidable. Enfin, au milieu de tant d'embarras, & nonobstant les secours qu'elle prêta fréquemment aux Etrangers, l'Etat ne se trouva endetté à sa mort, que de cinq cens mille livres sterling. Jamais elle ne leva avec dureté sur ses Peuples des sommes annuelles qui épuisassent tous leurs moyens, & on lui entendait souvent

répéter ces paroles mémorables : « Tant » que mes ſujets auront de l'argent, » je n'ai que faire de craindre d'en man- » quer ; leur cœur eſt mon plus riche » tréſor. »

Pédant sur le Trône.

Jacques I, Roi d'Angleterre, ſe croyait ſçavant, parce qu'il parlait facilement latin, & tous les Ambaſſadeurs étaient obligés de s'exprimer en cette langue, lorſqu'ils avaient audience de ce Prince. Un jour, l'Ambaſſadeur de France, dans la volubilité du diſcours, fit un ſolécisme, qui donna beaucoup à rire au Roi & excita les huées de tous les Courtiſans. L'Ambaſſadeur, honteux de ce qui venait de lui arriver, s'échappa au plus vîte. En deſcendant l'eſcalier, il rencontra Bucchanan, Précepteur du Prince. « Eſt-il poſſible, lui dit-il, qu'avec les » connaiſſances que vous avez, vous » ne ſoyez parvenu qu'à faire un Pé- » dant de votre Elève ? Un *Pédant* ! » répondit le Précepteur, en levant les » mains & les yeux au Ciel ; je bénis » Dieu de ce que j'en ai pu faire, au » moins, quelque choſe. »

IL FAUT REMPLIR LES DEVOIRS DE L'HOSPITALITÉ, MEME ENVERS SES ENNEMIS.

PENDANT la guerre que se faisaient l'Angleterre & l'Espagne en 1746, l'*Elisabeth*, vaisseau anglais, commandé par le Capitaine Guillaume Edward, & richement chargé, essuia une tempête furieuse dans le golphe de la Jamaïque, qui l'obligea de rentrer dans le port de la Havane, pour sauver sa cargaison & son équipage. Conduit devant le Gouverneur, Edwar lui raconta par quelle raison il s'était vu forcé d'aborder dans un port ennemi. « Je viens, » lui dit-il, vous livrer mon vaisseau, » mes Matelots, mes Soldats, & moi-» même ; je ne vous demande que la » vie pour mon équipage. Non, Mon-» sieur, répondit le Gouverneur Es-» pagnol, je ne commettrai point » une action aussi déshonorante. Si » nous vous avions pris en pleine mer, » ou sur nos côtes, en vous préparant » au combat, votre vaisseau serait de » bonne prise, &, vous seriez nos » prisonniers ; mais battus de la tem-

» pête, en vous réfugiant dans ce port,
» j'oublie, & je dois oublier que ma
» Nation est en guerre avec la vôtre.
» Nous ne voyons en vous que des
» hommes; nous le sommes aussi: vous
» êtes malheureux, l'humanité nous
» oblige à vous donner des secours
» gratuits. Déchargez donc en assu-
» rance votre vaisseau, radoubez-le,
» trafiquez sur ce port, si vous le ju-
» gez à propos, afin de payer les frais
» du radoub. Vous partirez ensuite, &
» je vous donnerai un passeport, jus-
» qu'à ce que vous soyez au-delà des
» Bermudes. Si vous êtes pris en pleine
» mer, vous serez de bonne prise;
» mais, à présent, vous n'êtes pas An-
» glais, vous êtes des Etrangers qui
» avez besoin de secours. » Edward fit
radouber son vaisseau, partit ensuite,
plein d'admiration & de reconnaissance,
& arriva à Londres où il n'a cessé d'é-
lever jusqu'au ciel cet acte d'hospita-
lité des Espagnols.



QUELLE EN EST LA RAISON?

On dit du fameux Bacon, Chancelier d'Angleterre, que toutes les fois qu'il y avait éclipse de lune, encore qu'il ne l'eût pas prévu, ou qu'il n'y pensât point, il tombait tout d'un coup en défaillance, d'où il revenait aussi-tôt que la lune commençait à répandre sa lumière.

PENSÉES TIRÉES DES NUITS D'YOUNG.

Les songes de la nuit peuvent nous donner des leçons utiles : ce sont les rêves que fait l'homme éveillé qui lui sont funestes.

Le bonheur fuirait des cieux, si la crainte de le perdre y pouvait entrer.

Le bonheur sur la terre! mot d'orgueil : où est la chose? J'ai cru le saisir, & je n'ai embrassé qu'une ombre. On n'en peut trouver ici-bas que dans la vertu.

La prévoyance de l'homme ne peut jamais passer la conjecture : c'est l'évé-

ent qui la nomme ſageſſe ou folie.
e tems dont nous pouvons diſpoſer
ıbandonné à la folie : celui qui eſt
; les mains du deſtin, nous l'aſſignons
ı ſageſſe.
Quand nous ſommes jeunes & pleins
vie, nous nous repoſons fièrement
le préſent, ſans aucune inquiétude
l'avenir, & nous nous croyons plus
:s que nos pères. A trente ans,
mme ſoupçonne qu'il pourrait bien
: en inſenſé; il en eſt convaincu à
rante, & réforme ſon plan. A cin-
nte, il ſe reproche ſes délais hon-
ɛ, & ſon projet d'être ſage devient
n une réſolution arrêtée. Il la re-
velle encore..... c'eſt demain qu'il
écute.... Il meurt toujours le mê-
Ainſi le délai nous vole le tems
ée par année, juſqu'à ce qu'elles
ınt épuiſées, & ne nous laiſſe qu'un
ment pour les grands intérêts de
ernité.
ans le courage, où eſt l'homme?
ſcais-je pas à quelles conditions
ımme reçoit la vie? En naiſſant, il
ıgage à ſouffrir. Le moyen de mériter
ins ſes maux, c'eſt de les accepter,
le les ſupporter en paix.
Quand la félicité daigne deſcendre

sur la terre & visiter les mortels, elle cherche, elle ne trouve que le sein d'un ami où elle puisse se reposer.

Il en est des connaissances comme des bienfaits. Donner, c'est acquérir; en enseignant, nous apprenons.

C'est folie de donner son cœur pour le reprendre, de se fixer pour retomber encore dans l'irrésolution. Prononce sur ton ami pour la vie : dès que tu l'as nommé, abandonne-toi à lui jusqu'à la mort. Cette confiance sans réserve t'honore plus que lui. Si tu cours quelque risque, songe que c'est pour le plus grand des biens; tu ne peux jamais l'acheter trop cher.

Un tendre ami vaut mieux qu'une couronne;
Un Monarque n'a rien, s'il ne possède un cœur.
Un monde entier ne vaut pas le bonheur,
C'est l'amitié qui nous le donne.
Pour gagner un ami je céderais un trône.

Le tableau touchant de l'homme vertueux dans les bras de la mort, n'a jamais encore été tenté par aucun mortel; il mériterait une main divine, & ce serait aux anges à prendre les crayons.

Mortel, sçais-tu ce que vaut un instant?.... Ne donnons aucun de nos momens sans en recevoir la valeur : ne

gnit d'être désabusé : Whitrite obtint ce qu'il n'avait jamais desiré ; & tous deux se trompèrent mutuellement, bien certains qu'ils n'étaient pas dupes l'un de l'autre.

DURÉE ORDINAIRE DE LA VIE DES HOMMES.

On a calculé que, de huit cens quatorze personnes vivantes à l'âge de vingt ans, il n'en reste, à l'âge de soixante & douze, que deux cens soixante & onze, qui font à-peu-près le tiers de huit cens quatorze : donc il en est mort les deux tiers depuis vingt jusqu'à soixante & douze ; c'est-à-dire, en cinquante-deux ans. Donc au bout de cinquante-deux ans, il y a deux fois plus à parier pour la mort que pour la vie d'un homme qui se serait absenté de son pays à l'âge de vingt ans.

Le Major Grant, Anglais, dans ses observations sur les listes mortuaires qui se publient à Londres, dit que, de cent enfans qui naissent, il n'y en a que soixante-quatre qui atteignent l'âge de six ans.

Que de cent, il n'en reste que quarante en vie au bout de seize ans.

Que de cent, il n'y en a que vingt-cinq qui passent l'âge de vingt-six ans; que seize qui vivent trente-six ans accomplis.

Et dix seulement, dans cent, qui vivent jusqu'à leur quarante-sixième année :

Et que, dans le même nombre, il n'y en a que six qui aillent à cinquante-six ans accomplis; que trois, dans cent, qui atteignent la fin de soixante & six; & que, dans cent, il n'y en a qu'un qui soit en vie au bout de soixante & seize ans : & que les habitans de la Ville de Londres sont changés deux fois dans le cours d'environ soixante-quatre ans.

On dirait que toute la nature se moque de l'homme : le monde le trompe, la vie lui échappe, la fortune s'en rit, le temps s'envole, la mort le prend, la terre le consume, l'oubli l'anéantit; & celui qui était hier un homme, aujourd'hui n'est plus rien.

COURAGE DU COMTE DE DARWENWATER SUR L'ÉCHAFFAUD.

APRÈS la mort de la Reine Anne & l'avénement de George I au trône d'Angleterre, le Prétendant crut devoir faire quelques efforts pour repren-

dre sa couronne. Son parti fut accablé en Ecosse ; & les Seigneurs qui s'étaient déclarés pour lui, périrent dans le combat, ou restèrent prisonniers entre les mains des ennemis. Le Comte de Darwenwater fut du nombre des derniers. Jugé & condamné, il monta sur l'échaffaud, & tint au Shériff le discours suivant :

« Prêt à comparaître devant le Tribunal du Tout-Puissant, où, quoiqu'indigne de ses divines bontés, » j'espère trouver la miséricorde que » la Puissance humaine m'a refusée ici-bas ; j'ai mis tous mes soins à me » réconcilier avec Sa Majesté suprême, » en demandant, avec l'humilité la » plus profonde, pardon de tous les » péchés de ma vie, & je prie tous » mes frères Chrétiens de joindre » leurs prières aux miennes, afin de » l'obtenir. Je dois maintenant réparer » le scandale que je puis avoir donné, » lorsque devant mes Juges je me suis » avoué coupable. Ceux qui eurent » quelqu'accès auprès de moi, m'assurèrent qu'ayant incontestablement » été pris les armes à la main, l'aveu » de mon prétendu crime n'était qu'une preuve que je m'étais soumis ; & » on s'efforça de me persuader que cette

» action était auſſi permiſe que de ſi-
» gner des actes publics, dont les préam-
» bules roulaient ſous le nom de la per-
» ſonne qui eſt aujourd'hui placée ſur
» le trône de la Grande-Bretagne :
» mais je ne ſuis que trop convaincu
» que j'ai bleſſé par-là ma fidélité en-
» vers mon Souverain, n'en ayant ja-
» mais reconnu d'autre que Jacques
» III pour mon Roi légitime ; qu'in-
» dépendamment de mon devoir, une
» inclination naturelle, depuis mon
» enfance, pour lui perſonnellement
» m'a toujours porté à le ſervir avec
» zèle ; & il eût été d'une religion
» différente de la mienne, que je me
» ſerais également dévoué à ſon ſer-
» vice, ainſi que mes ancêtres ont fait
» pour ſes prédéceſſeurs, y étant obligé
» par les loix divines & humaines. C'eſt
» pourquoi ſi j'ai agi indiſcrettement
» dans cette affaire, cela ne doit point
» rejaillir ſur l'innocence. Je n'ai voulu
» nuire à perſonne, mais ſervir mon
» Prince & ma Patrie ; & cela, ſans au-
» cune vue d'intérêt, dans l'eſpérance
» que j'engagerais, par l'exemple que je
» donnais, mes compatriotes à rem-
» plir leur devoir. Dieu, qui lit les
» ſecrets de mon cœur, y voit la vé-
» rité. Quelques moyens m'ont été pro-

» posés pour me sauver la vie ; mais » comme ils étaient incompatibles avec » mon honneur & ma conscience, je les » ai rejettés avec mépris : car, avec la » grace de Dieu, je préférerois la » mort la plus cruelle à des jours ra- » chetés par une bassesse. Quel bon- » heur pour moi, si je pouvais, en » sacrifiant ma vie, contribuer au ser- » vice de mon Maître, au bien de ma » chère Patrie, & au rétablissement de » l'ancienne & fondamentale constitu- » tion du gouvernement de ces Royau- » mes, sans lequel une paix durable & » un véritable bonheur ne peuvent » être leur partage ! C'est alors que je » mourrais avec joie. Mais puisque je » ne sçaurais me flatter d'une telle fé- » licité, je ne puis qu'implorer le » Seigneur de verser ces mêmes dons » sur ma bien-aimée Patrie, & je » prie sa divine Majesté d'accepter ma » vie comme un léger sacrifice à cette » fin.

» Je meurs dans la Religion catholi- » que, apostolique & Romaine, en paix » avec tous les hommes ; &, (j'en rends » grace à Dieu,) même avec ceux de » l'Etat qui ont le plus travaillé à ma » perte. Je pardonne volontiers à d'au- » tres qui ont indignement semé des

» faussetés de moi, & j'ai la ferme es-
» pérance d'être pardonné des égare-
» ments de ma jeunesse par la miséri-
» corde infinie du Tout-Puissant, à
» qui je recommande mon ame.

» Si le Prince qui gouverne m'avait
» accordé la vie, je me serais cru obli-
» gé, par réconnaissance, de ne jamais
» prendre les armes contre lui. »

DIGRESSION SUR LES HABILLEMENS.

Il serait inutile de remonter aux différens moyens que les premiers hommes employèrent pour se garantir des injures des saisons. Nous ne suivons pas les révolutions des habillements, depuis les peaux, les plumes & les feuilles dont on se servit d'abord, jusqu'aux rafinements des usages modernes : la mode a souvent changé, lorsque les matériaux restaient les mêmes. Les matériaux ont été différens, parce qu'ils ont été successivement dénaturés par les arts, qui convertissaient la peau d'un animal, en cuir; la laine de la brebis en étoffe; le cocon d'un ver, en soie le lin & le coton, en toiles de différentes espèces. On multiplia aussi les par-

ties du vêtement : les ornements furent entassés sur les ornements avec une variété presque infinie, produite par les caprices de la vanité humaine, ou par les nouveaux besoins auxquels l'homme se rendit sujet.

Cependant les hommes s'établirent en société; on mit des bornes à la licence de l'imagination, dans les changemens des modes, par des réglements & des prohibitions. Ces réglemens eurent pour objet de mettre quelques distinctions entre les différens ordres des citoyens, & sur-tout entre les deux sexes, ou de prévenir des superfluités nuisibles qui corrompaient les mœurs ou appauvrissaient l'État. Aujourd'hui les Européens ont une si grande liberté de se livrer à leurs fantaisies, pour la forme & les matériaux de leurs vêtements, que l'habit est devenu une sorte d'index pour l'ame, & le caractère d'un homme se découvre, à quelques égards, aussi aisément, par sa manière de se mettre, que par le ton de sa conversation.

On peut observer, en général, que les vêtements des Européens sont gothiques ; car ceux des hommes sont militaires, puisqu'ils sont courts, & que l'habillement n'est pas complet, sans une arme offensive ; de sorte qu'un

Médecin qui passe sa vie à aller de la chambre d'un malade à celle d'un autre, n'est pas entièrement habillé, sans une épée. Les anciens habits *civiques* étaient longs, & sont encore employés en certaines occasions : le Marchand & le Commerçant, quand ils paraissent comme *Citoyens*, portent une robe & un chaperon ; il y a aussi de longues robes affectées aux Professeurs de Médecine & de Droit, aux grands Officiers de l'Etat & aux Pairs de chaque Ordre : mais tous ces différents personnages, excepté dans les cérémonies publiques, portent l'habit court & l'épée, qui composent l'habillement militaire, dont les irruptions des Goths, qui n'avaient d'autre métier que la guerre, ont rendu l'usage universel.

Quant aux habillements des femmes, comme ils n'ont jamais été militaires, ils n'ont jamais été courts ; mais, outre les changements que la convenance & le caprice y ont introduits, il y en a qui ont une cause plus secrette & moins innocente. Les habits des femmes ont été long-temps considérés comme l'ornement de la beauté, & l'aiguillon des desirs ; & dans cette vue, ils ont été l'objet de beaucoup de soins, de réflexions &

d'induſtrie : mais il ne paraît pas que celles qui ont cherché à multiplier & à aſſurer leurs conquêtes par la parure, aient toujours ſçu employer ce moyen de la manière la plus avantageuſe à leur deſſein. Lorſqu'une Dame Anglaiſe juge à propos de laiſſer voir ſa gorge entière, le Gentilhomme Anglais regarde bientôt cet objet avec autant d'indifférence, qu'un Indien regarde le corps nud d'une Indienne : mais celle-là entend bien mieux ſes intérêts, qui couvre ſa gorge de manière que le haſard paraît découvrir quelquefois ce qu'on avait deſſein de cacher. Ce coup-d'œil dérobé frappe l'imagination, & l'on épie tous les mouvements qui peuvent procurer la répétition de cette bonne fortune. Ainſi lorſqu'une Dame découvre par haſard la moitié de ſa jambe, l'imagination s'allume à l'inſtant, tandis que l'actrice qui montre la ſienne toute entière, eſt un objet d'indifférence, & ſouvent même de dégoût. C'eſt pour la même raiſon qu'une Vénus toute nue fait moins d'impreſſion qu'une figure de femme habillée, dont le cotillon ſera relevé pour laiſſer voir la jarretière.

Il en réſulte que, ſi celle-là ſeule s'ha-

bille immodeſtement qui excite le plus de deſirs licencieux ; celle qui découvre le plus de ſes charmes ſera plus décemment vêtue, que celle qui les couvre de manière à laiſſer au haſard le ſoin de les découvrir. C'eſt ſur ce principe que le Légiſlateur Grec, voyant que les jeunes gens avaient de l'éloignement pour le mariage, ordonna que les femmes porteraient de longues robes qui couvriraient tout le corps, depuis les épaules juſqu'aux pieds ; au-lieu de laiſſer voir, comme auparavant, la gorge & la moitié de la jambe. Il voulut auſſi que ces robes fuſſent fendues depuis la hanche, juſqu'aux genoux : de ſorte que, quand une femme était aſſiſe ou debout, les deux côtés de ces ouvertures tombaient enſemble & ſe joignaient ; mais en marchant, ou en faiſant d'autres mouvements, ces fentes s'ouvraient & découvraient accidentellement quelques parties du corps.

On s'appercevra que pluſieurs changemens qu'on a faits aux habillemens des femmes, ſont l'effet de l'envie qu'on a eue de ſéduire, en découvrant de plus en plus quelques parties du corps ; & le peu de ſuccès qu'a eu cet expédient, a jetté enſuite dans la mode oppoſée d'un habillement très-ſerré, qui couvrait toute la perſonne.

Les cottes de différentes couleurs furent à la mode en Angleterre sous Henri I. On vit des chapeaux ou des couronnes de fleurs artificielles sous Edouard III; des chaperons & des cottes courtes & sans manches, appellées *taberts*, sous Henri VII; les fraises, sous Edouard VI; & l'on dit qu'elles furent imaginées par une Dame de qualité Italienne ou Espagnole, qui voulait cacher une loupe qu'elle avait au cou. Les bonnets travaillés devinrent à la mode sous le règne d'Elisabeth; les souliers qu'on porte aujourd'hui, furent portés, pour la première fois, en 1633, & les perruques parurent peu de temps après la restauration.



*Singulière Requeste**,

A leurs Excellences

les *Hauts-Justiciers* d'*Irlande*.

Présente très-humblement sa Requête Françoise Harris, qui mourra de faim, & fille, si cette Requête n'est pas répondue :

Et vous remontre que, lorsque j'allais un jour me chauffer dans la chambre de Mylady Elisabeth, à cause que j'avais froid, j'avais dans ma bourse sept livres, quatre schelings & six sols, outre plusieurs liards, en or & en argent ; & qu'ayant été la veille faire plusieurs emplettes pour ma Maitresse, j'avais eu dessein, à mon retour, de compter mon argent, pour voir s'il n'y manquait rien. Or vous sçaurez, Messeigneurs, qu'à cause que mon petit coffre a une très-mauvaise serrure, je mets tout mon argent, qui, Dieu le sçait, se monte à pas grand'-chose, dans ma poche, attachée autour de moi à un mouchoir ;

* Par le Docteur Swift.

en sorte que quand j'en tirai ma bourse, apparemment, & il n'y a que Dieu qui le sçache, mon mouchoir était délié, &, au lieu de remettre ma bourse dans ma poche, cette bourse tomba à terre. Ma maitresse sonna dans le moment, je descendis pour la mettre dans son lit; & Dieu sçait que je croyais ma bourse aussi en sûreté que mon honneur.

Ainsi donc, quand je remontai à ma chambre, je trouvai ma poche très-légère : mais quand j'eus beaucoup cherché, & que je n'eus point trouvé ma bourse, ah ! mon Dieu ! je crus aussi-tôt être morte. Eh ! mon Dieu ! me dit Marie, qu'avez-vous, Mademoiselle? En vérité, lui dis-je, il ne peut pas m'arriver un plus grand malheur. Je vous en prie, Marie, ne pouvez-vous point me dire ce que j'ai fait de ma bourse ? Sur ma part de paradis, s'écria Marie, je n'ai point bougé de ma place. Oh! lui dis-je, il est certain que je l'avais dans la chambre de Mylady Elisabeth. Ainsi Marie me coucha, me couvrit bien, m'ôta mes jarretières, de peur qu'il ne m'arrivât quelque malheur. Vous pouvez bien penser, Messeigneurs, que je ne fis que me tourner & me retourner dans mon lit, que je ne pus

pas dormir une minute, ni fermer les deux yeux tout à la fois.

Il me semble même que je rêvais que nous étions allé faire des visites dans le monde, & que, dans un coin de la caisse de mademoiselle Duc, on trouva mon argent noué dans un vieux chiffon. Ainsi donc, le lendemain matin, nous comptâmes la chose à Lafleur ; il se mit aussi-tôt à jurer. Madame Wadger vint dans le moment : elle est, comme vous sçavez, un peu dure d'oreilles. Madame Wadger, lui dis-je aussi haut que je pus crier, sçavez-vous quelle perte j'ai faite ? — Sifait, dit-elle : les gens de Mylord Galloway sont des espiégles. Mylord Drogheda arrive mardi prochain sans faute. — Bon, lui dis-je ! ce n'est pas de cela dont je me plains. Carry, qui était-là, me dit : Mademoiselle, dit-il, il y a vingt-cinq ans que je sers, vienne le printemps ; & par-tout où j'ai servi, je n'ai jamais entendu parler de pareille chose. Pour moi, dit le Maître-d'hôtel, je me souviens que, quand j'étais à Mylady Shrewsbury, la même aventure arriva justement dans la saison des groseilles.

Tout le monde me conseilla d'aller au devin. Oh ! non, leur dis-je, mais

Je consulterai notre Chapelain, c'est la même chose; aussi-bien il va venir. Il vint en effet. Les domestiques disent que nous sommes fort bien ensemble, parce qu'il est toujours dans ma chambre, & que je prends toujours son parti. Monsieur le Pasteur, lui dis-je, sans sçavoir ce que je disais, pouvez-vous me tirer un horoscope, pour faire trouver ce qu'on a perdu? En vérité, Mademoiselle, me répondit-il, vous devriez avoir plus de politesse: je veux que vous sçachiez qu'on ne m'a point encore pris pour un magicien; ainsi, plus de commerce entre nous. Votre texte, comme dit un grand Théologien, n'est point pour mon sermon. Eh! mon Dieu! lui dis-je, ne vous fâchez point, Monsieur; je ne vous ai point pris pour cela, assurément: vous sçavez le respect que j'ai pour votre robe. Puisque j'ai dessein d'être la femme d'un Pasteur, je ne prendrai point un homme de votre habit pour un sorcier. Monsieur le Chapelain tordait sa ceinture comme une corde, comme s'il eût voulu me dire, Allez vous pendre, vous ne m'aurez point; & il s'en alla. Je pensai m'évanouir. Eh! mon Dieu! m'écriai-je, que vais-je devenir! je perds à la fois mon argent & mon

amant. Alors Mylord m'appella, & me dit : Harris, ne criez point, je vous dédommagerai de votre perte ; & moi aussi, ajoûta Mylady. Je dis aussi-tôt à Mylord : Eh ! si mon Chapelain revenait à présent me trouver ! Mylord me dit de présenter ma Requête à vos Excellences. Quand vous aurez lu tout ceci avec affection pour moi, Messeigneurs, accordez-moi la protection de vos Excellences, afin que je puisse avoir part aux offrandes de dimanche prochain, & sur-tout que j'aie une Lettre de vos Excellences, avec ordre audit Chapelain de m'épouser, ou en sa place, quelqu'autre, qui vaille mieux que lui : Et alors votre pauvre Suppliante, ou plutôt le Chapelain, priera Dieu, (car c'est son métier,) pour la conservation de vos Excellences.

Cette bouffonnerie en rappelle une autre, qui doit sembler infiniment plus plaisante. La voici.



ıête du nommé Minard, à Monseigneur le C.... de S. F....

ONSEIGNEUR LE C... DE S. F...,

'ous sçaurez que François Minard, ıatif de Suresne, & Jardinier de M. uet, vous a écrit un Placet, dont ne il a bien voulu se charger de vous :emettre en mains propres. Vous rez donc qu'il y a près de deux ans l est Soldat dans le Guet à pied; ıui fait qu'il s'est toujours distingué sa sagesse & sa valeur, n'ayant ais eu affaire avec personne, Dieu ci. C'est pourquoi je vous prie rire deux mots à M. Duval, mon nmandant, à celle fin qu'il me donne ıtisfaction de me nommer Corporal, :e que la paye est plus forte, & que bien de la charge sur les bras; puis-, par la dureté du temps, ma femme ;rosse, trois enfans, mon père aussi, ; oublier ma belle-mère : ce qui que toute notre famille se fera un sir d'avoir l'honneur de prier Dieu r votre santé.

QUARANTE-DEUXIÉME NUIT.

Ainsi que le Roturier, le Gentilhomme ne doit pas échapper au glaive de la Justice.

Le Parlement d'Angleterre donna, en 1760, un exemple effrayant de sa juste sévérité dans la personne d'un de ses Pairs, accusé & convaincu d'avoir tué de sang-froid son Maître-d'hôtel. Laurent, Comte de Ferrers, détenu prisonnier dans les prisons de Leicester, pour cause de meurtre, fut traduit à Londres & mis sous la garde du Gentilhomme, huissier de la verge noire. Introduit quelques heures après dans la chambre des Seigneurs, on lui fit la lecture des piéces portant l'accusation intentée contre lui, & le résultat des recherches faites par le Juge du lieu, ensuite il fut envoyé à la Tour. Lorsque l'accusé fut retiré, la Cour délibéra sur la manière d'instruire ce procès, & il fut décidé qu'on y procéderait dans la même forme que l'on

erva à l'égard du Baron de Stour-
, ſous le règne d'Eliſabeth , qui ,
ès qu'il fut convaincu , lui donna
1589 le choix d'être pendu à une
de , ou à un cordon de ſoie. Le
r indiqué pour l'examen du Comte
Ferrers , les Seigneurs s'aſſemblè-
t dans la ſalle de Weſtminſter , où
Grand-Sénéchal prit la place de Pré-
ent. L'accuſé amené à la Barre , s'y
enouilla. Après un diſcours pathé-
ue du Grand-Sénéchal ſur la nature
crime dont il était chargé , on lut
accuſation , & on lui demanda s'il
reconnaiſſait coupable. Il déclara
e non , & ſollicita du temps pour
parer ſes défenſes , qui porteraient
une certaine maladie de famille ,
nt pluſieurs de ſes parents étaient at-
nts , & qui tenait à la folie. L'af-
re ſurſiſe au lendemain , les Pairs
raſſemblèrent , & entendirent quel-
es témoins qui déclarèrent que le
mte Ferrers était tenu pour luna-
ue , ayant fait ſouvent des extrava-
nces ſans cauſe. Alors les Archevê-
es & les Evêques ſe retirèrent. Le
and-Sénéchal appella chaque Pair
r ſon nom , & demanda , ſi Laurent ,
mte de Ferrers , était coupable , ou
n , du meurtre dont il était accuſé.

Tous les Seigneurs debout, & la main droite sur le cœur, répondirent, *coupable, sur mon honneur*. Le Grand-Sénéchal le déclara aussi coupable.

On fit entrer l'accusé, qui entendit sa Sentence, qui le condamnait : « A » être pendu par son cou, jusqu'à ce » que mort s'ensuive, & son corps dis» séqué & anatomisé ».

Cette sévère Sentence fait sans doute beaucoup d'honneur aux Juges qui l'ont prononcée; mais l'exécution du criminel, dont l'appareil était brillant, (si l'on ose se servir de ce terme dans une circonstance aussi lugubre,) présenta plutôt un spectacle de pure curiosité, qu'un exemple propre à inspirer l'horreur du forfait. Ce n'est qu'à Londres que les grands criminels bravent la mort ; & portent au gibet un visage serein, qui semble ne devoir appartenir qu'à la probité & à l'innocence opprimée. C'est un grand abus, dont on s'est apperçu depuis long-temps, & auquel les Législateurs n'ont pas encore remédié.



PLAISANTE DÉDICACE DE POPE A LUI-MESME.

MON TRES-HONORÉ MONSIEUR,

JE ſuis convaincu, après un mûr examen, que cet Ouvrage vous appartient à plus juſte titre, qu'à tout autre. C'eſt vous ſeul qui m'avez engagé à le publier, & l'indulgence que vous avez marquée pour tout ce qui eſt de ma façon, m'aſſure que perſonne n'eſt plus porté que vous à prendre ce livre ſous votre protection, & à le défendre avec chaleur. D'ailleurs, qui en pourrait auſſi aiſément démêler les beautés? ſans compter qu'il y a des paſſages dont le ſens eſt inintelligible pour tout autre que vous. Soyez perſuadé auſſi, Monſieur, que mon amitié, mon eſtime & mon reſpect pour vous, vont au-delà de tout ce que je puis vous dire, & que je ſurpaſſe, à cet égard, quelque homme que ce ſoit au monde.

Pour ce qui eſt des défauts que tels ou tels s'imaginent appercevoir en vous, je puis vous déclarer, en conſcience, ne les avoir jamais remar-

qués ; & je ne doute pas que ces gens ne soient animés contre vous de cet esprit de malice & d'envie, que ne manque jamais de s'attirer un mérite aussi éclatant que le vôtre a toujours paru être à mes yeux. On me blâmera peut-être d'offenser votre modestie, en vous disant ces choses d'une manière si publique : mais je puis vous assurer que c'est ainsi que j'ai mille fois pensé de vous en moi-même. S'il m'était permis de suivre les mouvements de mon cœur, avec quel plaisir ne travaillerais-je point à votre panégyrique ! Mais comme, après tout, la modestie est une vertu respectable, je finirai en vous protestant que je ne souhaite rien avec plus d'ardeur, que de vous connaître plus intimement que je n'ai eu le bonheur de faire jusqu'ici : c'est alors que je pourrais me flatter d'être en état de vous rendre quelques services réels. En attendant ce bonheur, je continuerai d'être, plus qu'homme au monde, *mon très-cher Monsieur*, votre affectionné ami, & le plus grand de vos admirateurs.

INFAMIE RÉPARÉE;

Histoire véritable.

MONSIEUR Stanton, Ecclésiastique recommandable par son mérite, & surtout par ses mœurs, était veuf depuis quelques années. Cet honnête Recteur partageait son temps & ses soins entre le troupeau qui lui était confié, & Fanny, sa fille unique, jeune personne qui faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient, par sa beauté, son esprit & ses talents. Un nommé Dawson, petit-maître du premier ordre, passe dans ce Village, entre par curiosité dans l'Eglise, voit Fanny, l'adore, & forme le détestable projet de la séduire. Il se déguise en Ecolier voyageur, (on en voit beaucoup en Angleterre & dans l'Allemagne,) & va, dès le lendemain, demander l'hospitalité à l'honnête Stanton. Ce perfide est reçu à bras ouverts, il reste quelques jours, qu'il emploie à s'attirer les bonnes graces du père, & à plaire à l'innocente Fanny. Sûr de son fait, il prend congé, & revient au bout de quinze jours, pour étaler à leurs yeux tout le faste de l'o-

pulence, qui n'eſt communément que le manteau qui couvre les crimes. Un roman ajuſté juſtifie le nouvel état dans lequel il ſe montre, & il parvient bientôt à engager le père & la fille à venir paſſer quelque temps dans ſon château, qui n'eſt qu'à quarante milles du Village. C'eſt-là que Dawſon emploie toutes ſes ruſes pour triompher de la jeune Fanny; enfin il eſt heureux. Mais le monſtre, non content de ſa victoire, la publie, & déshonore ſa malheureuſe victime, avant que le père ait eu le moindre ſoupçon de ſa honte........ La voix publique en inſtruit Stanton; l'âge & la religion ne lui permettaient pas d'en tirer vengeance: ſon état était affreux. Il prend la réſolution déſeſpérée de donner au ſuborneur un rendez-vous ſous un nom inconnu: ils s'y trouvent l'un & l'autre. Le bon vieillard ſe jette aux pieds de Dawſon; il le ſupplie, les yeux noyés de larmes, d'effacer la honte de Fanny; mais cet ingrat le repouſſe avec le mépris le plus inſultant: « Eh bien! dit-» il, puiſque vous me refuſez ce qu'exi-» ge la juſtice, accordez-moi ce que » demande l'honneur: voici deux piſ-» tolets. » Dawſon accepte le défi, tire le premier; le vieillard tombe: Fanny,

attirée par le bruit, arrive aussi-tôt, & voit son père, son plus tendre ami, étendu sur le carreau, & sacrifié pour sa défense. Elle se précipite sur le corps de son pere, sans force, & sans pouvoir exprimer l'excès de sa douleur, & la barbarie de son amant. Dawson, ému par ce spectacle si attendrissant, se jette aux pieds de Fanny, la conjure de lui pardonner, & lui offre sa main. A ces mots, le vieillard, qui n'était tombé que de frayeur, se relève avec des transports de joie, embrasse Dawson, & le reconnaît pour son gendre. Dans l'instant même il bénit leur mariage dans son Eglise, & depuis ce temps jamais deux époux n'ont joui d'une félicité plus parfaite.

Des Privilèges et des Avantages respectifs des deux Sexes.

J'ai souvent vu des femmes distinguées par leur esprit & leur mérite, souhaiter de pouvoir changer de sexe, disant que si elles étaient assez heureuses pour devenir hommes, elles se tireraient de la gêne dans laquelle le cotillon * les

---

* Avec tout le respect possible pour la délica

tient, & qu'elles jouiraient des plaisirs de la Ville avec autant d'ardeur que nous.

Les femmes qui voudraient renoncer à la modestie dont leur sexe se pique, pour pouvoir jouir de la même liberté que le nôtre, devraient considérer qu'un pareil aveu est non-seulement indécent, mais encore dangereux. C'est avouer positivement qu'elles sont enclines au libertinage, & qu'elles s'imaginent que le principal bonheur de la vie consiste dans la jouissance de certains plaisirs, qui ne sont pas moins contraires à la raison qu'aux bonnes mœurs. C'est avouer que la régularité de leur conduite procède bien plutôt de leurs craintes que de la bonté de leurs cœurs; & que rien ne les maintient dans leur devoir, que la honte & le mépris que s'attirent celles qui renoncent à cette pudeur qui devrait faire le caractère distinctif de leur sexe.

---

tesse de notre langue, nous n'avons pas cru devoir nous permettre de supprimer le mot de *cotillon*, qui est ici d'une nécessité indispensable, parce qu'il est énergique. Malheur aux expressions agréables qui affaiblissent le sens; elles appauvrissent la langue, au lieu de la féconder; elles l'atténuent, à force de la rendre trop mignarde.

Lors donc qu'une femme s'écrie, *ah! que ne suis-je homme!* & qu'elle paraît regarder avec envie le privilège qu'ont les hommes d'être libertins; elle ne doit pas être surprise que quelqu'un de ces êtres qui ont le privilège de commettre des fautes impunément, profite de son aveu, & s'efforce d'obtenir d'elle les dernières faveurs.——En effet, elle s'expose à être insultée; & un libertin qui a tant soit peu de discernement, a tout lieu de croire qu'une femme ne tarde pas à mépriser l'apparence de la vertu, lorsqu'elle en supporte avec tant de peine la réalité.

Que l'on me dise les avantages que les hommes ont sur les femmes?——Je conviens que les premiers commettent quantité d'actions ridicules & mauvaises, sans que personne y trouve à redire. —— Ils peuvent passer les nuits dans la débauche, déshonorer une famille, sauf à se couper la gorge ensuite. Mais il s'en faut bien que je regarde ces choses comme des avantages pour les hommes; elles me paraissent, au contraire, des malheurs réels: & il serait heureux pour notre sexe qu'on fît des réglemens qui rendissent ces sortes d'actions aussi méprisables qu'elles sont absurdes, & aussi détestables qu'elles

font criminelles. Cette liberté qu'ont les hommes d'être faibles ou méchans, n'est point un privilége que l'innocence doive nous envier. Si les femmes pouvaient concevoir les difficultés, les détresses sans nombre auxquelles les hommes sont continuellement exposés, elles béniraient la Providence de leur avoir donné une modestie qui s'oppose à la dépravation de leurs desirs, & un orgueil qui sert comme de gardien à leur réputation.

C'est une opinion généralement reçue, même parmi les femmes les plus renommées pour leur bon sens, que leurs amusemens sont plats, insipides, & frivoles, en comparaison de ceux des hommes. Cette opinion vient du peu de connaissance qu'elles en ont, & de l'estime qu'on a, d'ordinaire, pour les choses qu'on voit que tout le monde admire : mais la vérité est qu'on peut aussi-bien s'amuser, en prenant du thé, d'une dissertation sur un nœud-de-manche, que d'une discussion politique dans une taverne. Il faut pourtant avouer, pour l'honneur de notre sexe, que les hommes attachent une idée de plaisir à tout ce qui exige de la fatigue & du travail, & qu'ils ne font cas des divertissemens, qu'autant

qu'ils sont accompagnés de dangers & de difficultés. Par exemple, après être tombés de cheval à la chasse, & être retournés chez eux faits comme de vrais coupeurs de bourses, ils parlent avec orgueil de leurs beaux exploits, & affectent de mépriser ceux de leurs amis qui ne s'adonnent point, comme eux, à ce noble exercice. On m'avouera pourtant que les occupations de nos femmes qui vaquent à leurs ménages, & à l'éducation de leurs enfans, l'emportent infiniment, pour le plaisir, sur le son rauque d'un cor de chasse & l'abboiement d'une meute. D'un autre côté, si l'on réfléchit sur les querelles que les femmes ont entre elles, & qui apprêtent si fort à rire à nos Ecrivains satyriques, on trouvera qu'il est aussi ridicule de se quereller pour une fille de joie, que pour une robe ou un nœud de manche, ou un Opera Italien.

En un mot, plus on pousse la comparaison entre les deux sexes, plus on trouve que les femmes ont tort de se plaindre de leur prétendue infériorité; & nous, de nous vanter de notre prééminence imaginaire. La coutume n'a rien établi qui ne soit également nécessaire au bonheur & à la réputation des uns & des autres : & les priviléges qu'elle nous accorde ne tendent qu'à

troubler notre repos & à nous dégrader. Les femmes ne doivent donc pas souhaiter de changer de sexe, à moins qu'elles ne veuillent aussi changer de mœurs ; & les hommes, de leur côté, ne doivent point se glorifier de la liberté qu'ils ont de contenter leurs desirs, jusqu'à ce qu'ils soient assurés qu'elle ne nuit point à leur bonheur.

EST-CE-LA LA TUNIQUE DE VOTRE FILS ?

PHILIPPE de Dreux, Evêque de Beauvais, avait un goût décidé pour la profession des armes, & il saisissait avec empressement les occasions d'exercer ses talens militaires.

La guerre s'étant déclarée entre les Rois de France & d'Angleterre, les Anglais vinrent insulter la ville d'Evreux. A la vue des ennemis, l'Evêque sentit renaître cette ardeur guerrière dont il avait donné des preuves éclatantes dans son voyage de la Terre sainte. Il rassembla à la hâte un corps de milice bourgeoise, qui n'avait jamais vu l'ennemi : cette troupe fut mise en fuite, & Philippe, qui la commandait, resta prisonnier.

Le Chapitre de Beauvais écrivit au souverain Pontife, pour le prier d'ob-

tenir du Roi d'Angleterre la délivrance de son Evêque. « Le Pape adressa à ce » Prince un bref, par lequel il le prie » avec instance de rendre la liberté à » l'Evêque de Beauvais *son fils, son* » *cher fils*. Le Roi d'Angleterre envoya » au Pape la cotte d'armes de l'Evêque, » & chargea son député de porter ces » paroles au Pontife en la lui présen- » tant : *Tunica filii tui hæc est? Recon-* » *naissez-vous la tunique de votre fils?* » Le Pape, à qui le député raconta de » quelle manière l'Evêque avait été » pris, répondit : *Ce n'est plus ni mon* » *fils, ni celui de l'Eglise; c'est un* » *soldat de Mars, & non de Jésus-* » *Christ : qu'il se rachète à prix d'argent.* » Le Roi d'Angleterre exigea six mille » marcs d'argent, que l'Evêque paya. »

Ce contre-temps ne diminua pas l'ardeur guerrière de l'Evêque de Beauvais ; ce qui lui attira de sévères réprimandes de la part du Pape, qui lui défendit de porter l'épée. Philippe de Dreux prit cette défense à la lettre. Il s'abstint effectivement de se servir d'épée ; mais il se fit faire une massue garnie de pointes, avec laquelle il combattit à la mémorable journée de Bouvines, & qui lui servit à assommer un grand nombre d'Anglais.

TESTAMENT RAISONNABLE.

UN riche particulier de Londres avait consumé la plus grande partie de ses jours dans les excès d'une débauche méprisable. Sentant sa fin approcher, il se rendit aux instances qu'on lui fit de disposer de ses richesses par un testament. Ses parens étaient dans l'opulence, & par cette raison, celui qui le pressait de mettre ordre à ses affaires, se flattait d'avoir la meilleure part de cet héritage : c'était le compagnon de ses plaisirs, son ami de tous les temps, son conseil, son confident intime ; tout devait engager le testateur à verser ses dons sur ce favori dont il avait tant de fois éprouvé la complaisance. Le testament s'achève ; mais le nom de l'ami n'y est pas inséré. Des étrangers, des gens inconnus, ou qui n'ont presque point eu de liaison avec l'homme riche, sont désignés pour recevoir à sa mort des marques de sa générosité qui absorberont toute la succession. L'ami de débauche est indigné de ce partage, qui détruit son espérance ; il n'a pas honte de faire entendre ses injustes reproches au testateur. « Est-ce-là le » prix,

» prix, lui dit-il, de mon attachement
» pour vous? Quoi! des inconnus....
» De quoi vous plaignez-vous, lui
» répondit l'Anglais, revenu de ses
» erreurs? vous êtes si étranger pour
» moi, que j'ai peine à vous recon-
» naître. Les raisons qui ont formé
» notre connaissance & notre amitié sont
» absolument disparues : c'était la cha-
» leur de mon sang, le goût de la
» débauche, l'emportement du plaisir;
» il ne m'en reste plus rien. J'ai nommé
» mes héritiers ceux à qui je suis lié
» dans le moment par la disposition de
» mon cœur, qui me fait du moins
» goûter leurs vertus; & je regarde
» comme mes amis ceux à qui je vou-
» drais ressembler. »

CE QU'ON APPELLE UN FAT EN ANGLETERRE, NE PASSERA CERTAINEMENT PAS POUR TEL EN FRANCE.

PARMI la multitude de mots qui ont une signification vague & indéfinie, il y en a peu qui soit plus généralement employé que celui de *Fat*. C'est une épithète qu'on attache libéralement à toute espèce de ridicule, quoiqu'elle

dut nécessairement avoir une signification déterminée. Comme la fatuité est une cause d'où résulte une grande variété d'effets, & qu'elle est une foiblesse à laquelle tout homme a plus ou moins de penchant, il n'y a pas grande nécessité de remonter jusqu'à sa source, & d'en donner une ennuyeuse & insipide définition. Je me contenterai donc d'en faire observer les symptômes les plus marqués, & de désigner un Fat par des signes qui puissent le faire connaître aisément par un Echevin à un repas de Cité.

Toutes les fois que vous verrez un homme courbé sous le poids d'un gros bouton d'or, d'une bourse à cheveux énorme, & d'un *habit long*, comptez que *c'est un Fat*.

Toutes les fois que vous verrez un drôle, avec un air aussi sot *qu'un plat de navets en l'absence d'un gigot de mouton*, saisir toutes les occasions de jetter à la dérobée un coup-d'œil au miroir : *c'est un Fat*.

Toutes les fois que vous entendrez un jeune homme, avec une voix passable, marmoter un air, & refuser de chanter lorsqu'on l'en prie ; *c'est encore un Fat*.

Toutes les fois que vous entendrez

un homme faire un portrait de lui-même, dont les traits seront si peu ressemblans, qu'il sera impossible de l'y reconnaître, & de lui accorder toutes les vertus qu'il refuse à tout autre ; soyez sûr que *c'est un Fat*.

Toutes les fois que vous verrez un révérend Orateur gesticuler, avec un mouchoir blanc à la main & une bague de diamans à son doigt, se récrier contre les pompes & la vanité de ce monde corrompu, & vous exciter à mépriser toutes les frivolités de la parure & de la bonne chère ; tenez-le *pour un Fat*.

(Si la peinture est fidelle, les Anglais sont encore loin des Français pour l'élégance des airs & la recherche des ridicules ; & un Fat de cette espèce pourrait l'être à Paris incognitò.)



LA LÉSINE EST DANGEREUSE.

UN Gentilhomme du Comté de Kent, pour prouver l'avarice criminelle & détestable du bas peuple de sa Province, en donnait un jour la preuve suivante : « Vous sçaurez, Mes-
» sieurs, dit-il, qu'il y a environ trois
» ans que, par un accident fatal,
» je tombai dans un puits de cette Pro-

» vince, & j'y fus quelques minutes
» sur le point de périr, avant de pou-
» voir obtenir d'un coquin de Labou-
» reur, que mes cris y avaient attiré,
» de m'aider à en sortir pour un demi-
» écu. Le maroufle était si corsaire,
» qu'il s'opiniâtra près d'un quart-
» d'heure à demander l'écu entier; &
» je crois fermement qu'il n'en aurait
» pas rabattu la plus petite pièce, s'il
» ne m'avait vu prêt à rendre le der-
» nier soupir, & résolu à mourir plu-
» tôt que de me soumettre à son ex-
» torsion. »

Nota, que ce brave Gentilhomme avait cinq mille guinées de revenu annuel.

MONTAGNE AMBULANTE.

LE Poëte Philips, dans son Poëme de *Pomone*, ou *Le Cidre*, parle en ces termes de la fameuse Montagne de Markley.

» La Montagne de Markley, dont je
» ne blâme ni ne conseille le choix, est
» favorable aux pommiers. Mais ne vous
» fiez pas à cette terre trompeuse; igno-
» rez-vous que cette Montagne marche,

» qu'elle peut s'élever sur les terres des » voisins, y transporter vos arbres, & » devenir la source d'un procès étrange? » Avant que d'orner ce côteau de divers » fruits, demandez au Ciel qu'il fixe » en votre faveur l'inconstance de ce » terrein ».

La Montagne de Markley, fameuse colline ambulante, se trouve dans le Comté d'Oléréford. Il arriva, au mois de février 1574, un tremblement de terre, dont il n'y a point d'exemple: vingt-six arpens de terre se mirent, pour ainsi dire, en marche, avec un bruit effroyable pendant trois jours consécutifs. Par ce transport, un clocher, & plusieurs arbres furent renversés. Deux grands chemins changèrent de place; celui de l'est passa à l'ouest: & le chemin de l'ouest vint à l'est; des prés se trouvèrent où il y avait des champs, & des champs où il y avait des prés.

Ce prodige est attesté par plusieurs Historiens.



LES FEMMES NE SONT PAS SOUVENT CONTENTES DE LEUR PORTRAIT.

JERVAS, fameux Peintre Anglais, peignit un jour une femme de qualité, qui, ne croyant pas que son portrait fût aussi beau qu'elle, le lui renvoya. Jervas en fit un autre, qui représentait une femme charmante, & qu'elle reçut avec le plus grand plaisir. Il est vrai, qu'excepté la couleur des cheveux, & très-peu de chose qu'il avait conservé du premier portrait, Jervas n'avait rien mis dans le second qui eût quelque rapport avec la figure de cette femme : il en avait pris les principaux traits des portraits de la Duchesse de Bridge-Water, & de la fille du Duc de Marlborough, qui étaient extrêmement belles. Quand cette femme fut morte, son mari, qui voulut avoir sa figure véritable, demanda le premier portrait à Jervas, & ajoûta dix guinées à la somme que sa femme lui avait donnée d'avance pour ce premier tableau.

Jervas fut intime ami de Pope, qui, n'ayant eu que de médiocres principes de Peinture dans sa jeunesse, voulut étudier cet Art sous cet habile Maître ;

voici comme il parle des leçons qu'il prenait, dans une Lettre à M. Gay.

» J'ai été près d'une semaine à Londres, où je demeurerai encore quelque tems, jusqu'à ce que je devienne, par les soins de M. Jervas, *elegans formarum spectator*. Je commence à découvrir des beautés que je n'avais point encore apperçues; un coin d'œil singulier, la forme particulière d'un nez ou d'une oreille, le plus léger accident d'ombre, de lumière, qui tombe un peu sensiblement sur le visage, ont des charmes qui m'occupent par-tout. Vous pouvez juger de ma peine, quand je découvre tous les jours de nouvelles beautés dans les ouvrages des autres, & de nouveaux défauts dans les miens, dont je commence à ne plus faire de cas. Je me suis déjà défait de trois portraits du Docteur Swift, dont j'étais assez vain; de ceux de Madame de Bridge-Water; de ceux de la Duchesse de Montargu; d'une demi-douzaine de Comtes, & d'un Chevalier de la Jarretière. J'ai fait aussi nombre de sujets de dévotion, dont j'ai eu beaucoup de peine à me défaire. Si vous voyiez ces tableaux, vous jureriez que le Diable y a mis la dernière

» main, tant ils sont sales & barbouillés,
» Ce qui me console, c'est que je n'ai
» point péché contre les commandemens
» de Dieu : mes images ne ressemblent
» à aucune chose qui soit dans le Ciel,
» sur la Terre, & au-dessous : il n'y a
» point à craindre que personne leur
» rende aucun culte, à moins que ce ne
» soit quelques Indiens, qui veulent
» que nous adorions leurs Pagodes ou
» leurs Idoles, précisément à cause de
» leur laideur ».

ANGLAIS PARALYTIQUE GUÉRI PAR UN COUP DE TONNERRE.

En 1761, M. Winder, Ecclésiastique du Comté de Kent, quoique robuste & fort gai, tomba dans un accès de paralysie si violent, qu'il lui ôta presqu'entièrement la faculté de parler & de servir de ses membres. Il fut transpor[té] à Londres, où les plus habiles Médeci[ns] cherchèrent inutilement à le soulage[r] les eaux ferrugineuses de Tumbrid[ge] eurent un peu plus de succès ; après [en] avoir fait usage pendant six semaine[s] il fut en état de marcher assez longtem[s]

au moyen d'une canne: il put lever son bras, & s'en servir pour signer son nom; mais toutes les parties musculaires de son corps restèrent faibles & embarrassées, & il avait souvent des palpitations de cœur, des vertiges, des tremblemens dans ses membres, &c. Et ce qui le tourmentait davantage, était une douleur, une oppression constante, fixée dans l'intérieur de la poitrine; mais qui en affectait aussi les muscles extérieurs, & qui était accompagnée d'un abbattement insupportable.

Dans cet état cruel, M. Winder se coucha le 24 août 1762, & s'endormit. Au commencement de la nuit, le Ciel se couvrit de nuages, l'air était fort épais, & n'était pas agité par le moindre souffle de vent: vers dix heures du soir, il commença à tonner, avec des éclats à chaque explosion si bruyans, que M. Winder en fut réveillé en sursaut; &, au moment même de son réveil, il sentit, avec surprise, une commotion violente qui affecta tout son corps, comme s'il eût été frappé de la foudre; mais qui fut si rapide qu'elle s'évanouit avant qu'il pût seulement y penser, laissant dans son esprit la même idée que celle qu'il avait conservée d'une commotion électrique,

Dans le même moment, l'éclair remplissait la chambre d'une lumière très-vive qui s'évanouit sur le champ : mais il y resta une odeur de phosphore très-sensible.

M. Winder, revenu du premier moment de surprise & de trouble, se sentit si singulièrement soulagé, qu'il crut sa guérison achevée, & ne se trompait pas. En se levant, il se retrouva l'usage de tous ses membres ; ses jambes & ses bras avaient repris la vigueur & la souplesse. Sa poitrine était débarrassée de l'oppression qui l'accablait ; il avait la tête libre & les idées saines : enfin tous les symptômes de la paralysie avaient disparu.

On peut poser quelques conjectures sur la manière dont cette guérison subite & merveilleuse a pu s'opérer : 1°. L'analogie de la matière du tonnerre avec le fluide électrique, est bien connue ; 2°. Il y a eu quelques exemples de paralytiques, soulagés par l'application de l'électricité ; 3°. Le fer est répandu en une infinité de petites particules dans tous les corps : on en trouve une assez grande quantité dans le fluide & le sang des animaux ; 4°. Le fer, par sa nature, est la substance la plus propre à servir de conducteur au feu électrique. On peut donc inférer de-là, que le ma-

lade a été réellement électrisé par le tonnerre ; que l'usage des eaux minérales de Tumbridge avait imprégné tous les fluides de son corps, d'une plus grande quantité de particules ferrugineuses, lesquelles avaient attiré avec plus de force & d'abondance la matière électrique, & que cette matière avait détruit, par son action, tous les obstacles qui gênaient le jeu des muscles & le mouvement des organes.

Mais aussi, ne pourrait-on pas avancer que les eaux de Tumbridge ayant attaqué avec succès la cause du mal, avaient préparé la guérison entière ; mais que cette guérison était encore retardée par quelque principe intérieur, qui aura été détruit par la commotion violente & universelle que la frayeur a excitée en M. Winder, à l'instant où l'orage & le tonnerre l'ont réveillé en sursaut ?

MERVEILLES DE LA PROVIDENCE DANS LA FORMATION DE LA TAUPE.

IL n'y a rien de plus commun que la Taupe, & qui nous fournisse en même tems une preuve plus sensible de la Pro-

vidence. Tous ses membres sont exactement proportionnés à son état. Réduite à se cacher sous terre, où l'on ne voit rien, elle a de si petits yeux, que les Naturalistes ont quelque peine à lui en attribuer. Mais elle en est bien dédommagée par l'ouïe, qu'elle a très-fine, & qui la dispose à éviter le péril, d'abord qu'elle entend le moindre bruit. Nous voyons d'ailleurs à quoi lui servent la queue & les jambes courtes, avec les pieds de devant larges & munis de bonnes griffes, puisqu'elle creuse la terre, & s'y met à couvert avec une vîtesse incroyable. Elle a donc les jambes courtes, afin de ne creuser pas au-delà de ce qu'il lui faut, pour admettre l'épaisseur de son corps; & les pattes de devant larges, afin de pouvoir enlever beaucoup de terre à la-fois. On peut dire aussi qu'elle n'a qu'un bout ou point de queue; parce qu'obligée à creuser la terre, qui ne cède pas avec la même facilité que l'air ou l'eau, on pourrait la surprendre avant qu'elle eût achevé son ouvrage, & qu'elle s'en fût mise en possession.

Le fameux M. Boyle dit que la Taupe n'est pas tout-à-fait aveugle, comme on le croit communément; mais qu'elle n'a pas la vue assez bonne pour distinguer

les différens objets; qu'elle n'a dans les yeux qu'une seule humeur, qui ne lui donne que l'idée de la lumière, & que cette idée lui cause même quelque peine. Ainsi elle risquerait d'être prise, lorsqu'elle vient au grand jour, si l'éclat incommode de la lumière ne l'avertissait de s'enterrer au plutôt dans son propre élément. Un peu plus de vue lui serait inutile, & un peu moins tournerait à son désavantage.

On n'est pas toujours fils de son pere.

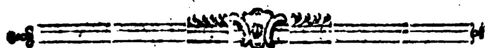
La science héraldique est aujourd'hui fort peu considérée en Angleterre, & nos gens de qualité s'attachent bien plus à conserver la généalogie de leurs chevaux, que celle de leur famille. Quelque prix que leurs ancêtres aient attaché à la noblesse de leur sang, on en réduit à présent la valeur à bien peu de chose, quand on pèse cette noblesse avec de l'or plébéien. Le plus illustre descendant de Cadwallader, ou des Rois d'Ecosse, ne fait pas scrupule d'abaisser son nom jusqu'à le mésallier avec celui d'une riche roturière, dont

les pères n'ont jamais porté d'armoiries. Quand je considère un arbre généalogique, j'imagine quelquefois appercevoir les caractères de traîtres, de frippons, de concussionnaires, cachés sous les titres de Ducs, de Comtes, de Chevaliers, Baronnets, &c. Ceci me rappelle une historiette, qui n'a pas peu contribué à diminuer le respect que j'avais pour les noms illustres.

Un très-grand Seigneur mourut subitement; & comme il n'avait pas eu le temps de faire ses dispositions, on ne lui laissa pas la liberté de s'arrêter en purgatoire, & il fut conduit droit en enfer. Dès qu'il fut arrivé, il rencontra son ancien Cocher Thomas, qui était aussi condamné à grincer les dents dans cet abominable séjour. Thomas, surpris de voir son Excellence parmi les filoux, les usuriers & toute la canaille de l'enfer, ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement. « Est-il possi» ble, s'écria-t-il, que mon maître soit » confondu avec un tas de gueux & de » brigands? Comment votre Excellence » a-t-elle pu être logée en si mauvais » gîte? Quoi! vous, dont la généro» sité était sans bornes, dont la magni» ficence attirait à votre table toute la » Noblesse du Royaume, & entretenait

» un si grand nombre de malheureux !
» Apprenez-moi, Monseigneur, quel
» crime a pu vous mettre en si mau-
» vaise compagnie ? » *Mon cher Thomas*, répondit son Excellence, *je suis ici pour avoir trompé mon Souverain, pour avoir écrasé la veuve & l'orphelin, afin de combler d'honneurs & de richesses un fils unique, ingrat & méchant. Mais, toi, Thomas, qui as toujours passé pour un brave & honnête garçon, pourquoi es-tu ici?* « Hélas ! reprit
» Thomas, vous êtes ici pour avoir
» enrichi Monsieur votre fils ; & moi, j'y
» suis pour l'avoir fait ».





QUARANTE-TROISIEME NUIT.



PORTRAIT DE SIR ROBERT WALPOLE ;

Par le célèbre M. Hume.

JAMAIS les actions ni les mœurs d'aucun homme n'ont été ni plus vivement, ni plus sévèrement examinées que celles du Ministre Walpole. Comme il a gouverné pendant long-tems une Nation instruite & libre, & sous les yeux d'un parti puissant qui lui était opposé, on pourrait former une bibliothèque assez considérable de ce qui a été écrit pour ou contre lui. La moitié du papier qui a été barbouillé pendant ce long ministère, l'a été, sans exagération, à son sujet.

Je souhaiterais, pour l'honneur de ma Patrie, que tous ces portraits eussent été faits avec jugement & impartialité, & pussent, à ce titre, trouver quelque croyance dans la postérité, & lui faire connaître que notre liberté de penser & d'écrire a été employée, au-

au moins une fois, à un bon usage. Je voudrais être moi-même aussi sû de le peindre avec jugement, que je le ferai avec impartialité. Si je le manque ; ce ne sera qu'une feuille à ajoûter à tant de milliers d'autres qui sont oubliées pour toujours. J'ose me flatter cependant que le caractère que je vais tracer, paraîtra vrai aux yeux des races futures.

Sir Robert Walpole, premier Ministre de la Grande-Bretagne, est un homme habile, & non pas un génie ; il est bon, sans être vertueux ; constant, sans être magnanime ; modéré dans l'exercice de son pouvoir ; injuste par les moyens qu'il emploie pour l'augmenter. Ses vertus ne sont pas, pour la plûpart, accompagnées des vices avec lesquels il est ordinaire de les rencontrer ; il est ami généreux, sans être ennemi redoutable. Ses vices ne sont pas aussi rachetés par les vertus qui les suivent communément : modéré dans ses entreprises, il ne l'est pas dans sa dépense. Chez lui le caractère d'homme privé est beaucoup meilleur que celui d'homme public. Ses vertus sont plus éclatantes que ses vices, & sa fortune plus grande que sa réputation. Avec beaucoup de bonnes qualités, il

a encouru la haîne de ses Concitoyens: avec une assez grande capacité, il n'a pu échapper au ridicule. Il aurait été jugé digne des honneurs qu'il a obtenus, s'il ne les avait jamais possédés. Il méritait plus une seconde qu'une première place dans quelque Gouvernement que ce fût *. Son ministère a été plus utile à sa famille, qu'au public; meilleur pour son siécle, que pour la postérité; & plus dangereux pour cette dernière, par les mauvais exemples qu'il a laissés, que par les torts réels qu'il a faits à la Nation. Pendant son ministère, le commerce a été florissant, la liberté a décliné, & le sçavoir a été au moment de sa ruine. Comme homme, je l'aime; comme homme de lettres, je le hais: comme

* La retraite de ce Ministre a calmé le animosités élevées à son sujet, & sa mort a mis le sceau à sa réputation d'homme juste, doux, modéré, & qui, conuaissant mieux que ses adversaires les plaies de sa Patrie, croyait qu'une paix constante qui animerait un commerce immense, était seule capable de les consolider. Il paraît que le seul reproche essentiel qu'on puisse lui faire, pendant son administration, est d'avoir pu éteindre une plus grande quantité de dettes nationales, & de ne l'avoir pas fait.

Anglais, je souhaite tranquillement sa chûte. Si j'étais Membre de l'une ou de l'autre Chambre, je donnerais ma voix pour l'éloigner de Saint-James ; mais je serais fort aise de le voir retiré à *Hougtonhall*, & qu'il y passât agréablement le reste de sa vie.



TANTALE,

Ou l'Enfer Platonique.

MONSIEUR Addisson raconte quelque part une aventure, qui, si elle n'est pas absolument de son invention, a du moins toutes les graces de la nouveauté sous sa plume. La voici, telle qu'il la rapporte sous le nom d'un certain Pontignan.

Lorsque j'étais à la campagne l'été dernier, j'eus le bonheur d'y trouver deux charmantes Dames, qui avaient tout l'esprit & toute la beauté qu'on peut desirer en des personnes de leur sexe, avec un grain de coquetterie qui me causait de temps en temps de fort agréables inquiétudes. J'étais amoureux de l'une & de l'autre, suivant ma louable coutume, & j'avais de si fréquentes occasions de les entretenir, chacune à

part, & de plaider ma cause auprès d'elles, que je croyais avoir sujet d'en attendre de grandes faveurs. Un soir que je me promenais tout seul dans ma chambre, sur le point de me coucher, elles y entrèrent pour me dire qu'elles avaient résolu de jouer un tour plaisant à un Gentilhomme qui demeurait dans le même logis que moi, pourvu que je voulusse y tenir mon rôle. Là-dessus elles me firent un conte si plausible, que je ne pus m'empêcher de rire à l'ouïe de leur projet, & de me remettre à leur discrétion. Aussi-tôt elles se mirent à m'emmailloter sur ma robe-de-chambre, avec de longues bandes de toile de plus de cent aunes. Mes bras étaient si bien collés à mes côtés, & mes jambes si près l'une de l'autre, par toutes ces enveloppes, que je ressemblais à une *Momie d'Egypte*. A la vue de cette figure antique, plantée par malheur sur mes ergots, une de ces Dames se mit à éclater de rire, & de m'apostropher en ces termes : « Eh bien ! Pontignan ! nous » avons résolu de tenir la promesse que » vous nous avez extorquée. Vous nous » avez demandé la dernière faveur ; nous » voici prêtes à vous l'accorder : & nous » vous croyons trop brave Cavalier pour

» ne pas l'accepter de bon cœur. » Après avoir soutenu un assaut de leurs éclats de rire, je les priai de vouloir me débarrasser de mes langes, & de faire ensuite de moi tout ce qu'elles voudraient. « Non, » non, disaient-elles, nous vous trou- » vons fort bien, comme vous êtes » : & , là-dessus, elles me firent porter à une de leurs maisons, où l'on me plaça dans un lit, avec tout mon attirail. La chambre était illuminée de toutes parts, & je fus mis bien proprement entre deux beaux draps, avec ma tête, la seule partie de mon corps que je pusse remuer, sur un oreiller fort haut. Ces deux Dames vinrent ensuite se mettre à mes côtés, avec leurs plus beaux atours de nuit. Je vous laisse à juger de l'état d'un homme qui voyait deux des plus belles femmes qu'il y ait au monde, en chemise, & au lit avec lui, sans qu'il pût remuer ni pied ni patte. J'eus beau renouveller mes instances, & faire moi-même des efforts pour me dégager, il n'y eut pas moyen d'en venir à bout. Cependant mes agitations leur parurent si violentes, qu'environ le minuit, elles sautèrent l'une & l'autre du lit, & se mirent à crier qu'elles étaient perdues : mais lorsqu'elles virent que mon mail-

lot tenait bon, & qu'il n'y avait rien à craindre, elles reprirent leur poste, & continuèrent leurs railleries sur nouveaux frais. Engagé par l'inutilité de mes prières & de mes efforts, à me tranquilliser du mieux qu'il m'était possible, je les menaçai de m'endormir entre elles deux, & de les déshonorer ainsi pour toute leur vie, si elles ne me délivraient de mes liens. Mais, hélas ! que ma menace était vaine ! quand j'aurais eu quelque disposition au sommeil, elles me l'auraient bien ôtée, par les petites caresses malignes & les amitiés qu'elles me faisaient. En un mot, tout dévoué que je suis au beau sexe, je ne voudrais pas être condamné à passer une telle nuit, pour jouir de toutes les femmes du monde. On aura sans doute la curiosité de sçavoir ce que je devins le lendemain matin : le voici. Mes deux Belles m'abandonnèrent une heure, ou environ, avant le jour, & me promirent que, si je voulais être sage & ne pleurer pas, elles m'enverraient une personne qui aurait soin de moi d'abord qu'il en serait temps. En effet, environ les neuf heures, une vieille vint me démailloter. J'endurai tout ceci avec beaucoup de patience, résolu de m'en venger

ſur mes cruelles maîtreſſes, & de ne garder aucune meſure avec elles auſſitôt que je ſerais en liberté ; mais lorſque je demandai à ma bonne vieille où étaient ces Dames, elle me répondit qu'elles étaient parties avant cinq heures du matin dans un carroſſe à ſix chevaux, & qu'elles ne feraient pas long-temps ſans arriver à la Ville.



LE REPOS EST LE PLUS GRAND DES BIENS.

BURNET, père de Gilbert Burnet, Evêque de Salisbury, paſſait pour un homme très-pieux, d'une probité irreprochable ; mais en même tems pour un Royaliſte décidé. L'uſurpateur Cromwell, qui cherchait en Ecoſſe à s'attirer la réputation d'un chef juſte, & qui ſçavait déterrer le mérite, députa à Burnet un de ſes favoris, pour le prier d'accepter une charge de Juge, ſans exiger de lui, ni ſignature, ni ſerment, en lui faiſant inſinuer adroitement, qu'il eſpérait n'être point traverſé dans ſon adminiſtration par un homme auſſi paiſible. Burnet s'en défendit honnêtement. L'homme de Cromwell s'étant répandu ſur

les louanges de l'usurpateur, le brave Ecossais l'arrêta tout court, en lui contant l'histoire d'un Pélerin qui entra dans une Eglise, où saint Kilmaclotius était en haute vénération. On lui dit de s'agenouiller devant l'image du Saint, & de lui faire ses prières. Il répondit: Moi, le prier! je ne le connais point du tout, & je ne l'ai jamais vu dans mon Bréviaire. Enfin, comme on lui répétait qu'il fallait, à toute force, dire quelque chose au bon Saint, il lui adressa cette oraison : *O sancte Kilmacloti! tu nobis hactenus es incognitus; hoc solum à te rogo, ut si bona tua nobis non prosint, saltem mala ne noceant.* « O saint Kilmaclotius! je n'ai » de ma vie entendu parler de vous; » tout ce que je puis donc faire en votre » honneur, c'est de vous prier, au cas » que vous ne soyez pas disposé à me » faire du bien, de ne me pas faire de » mal. » Burnet continua, en disant qu'il ne demandait d'autre grace à Cromwell, que de lui laisser couler ses jours dans le repos.



MÈRE DÉNATURÉE.

ANNE, Comtesse de Macclesfield, étant enceinte, déclara publiquement que l'enfant qu'elle portait n'était point de son mari, mais du Comte Rivers. Mylord Macclesfield fit casser son mariage en Parlement, (l'adultère public est en Angleterre un cas dirimant,) & il fit déclarer, par arrêt, que les enfans de sa femme seraient réputés illégitimes. Cette femme trouva, malgré son déshonneur public, un second mari; mais elle fut si honteuse de son crime, qu'elle conçut pour l'enfant qu'elle mit au monde une horreur dont il n'y a jamais eu d'exemple. Elle empêcha le Comte de Rivers d'assurer, avant sa mort, une pension à son fils pour sa subsistance. Elle le fit élever sous le nom de Savage, & elle le fit mettre ensuite en apprentissage chez un Cordonnier. Quand Savage vint à connaître sa mère, elle lui défendit l'entrée de sa maison, & l'abandonna à la plus cruelle misère. Ce fils infortuné méritait un meilleur sort, par ses talens, son esprit, & surtout par la tendresse qu'il avait pour elle. Il ne cessait de passer tous les jours

devant sa porte, pour avoir la consolation de la voir : rien ne put vaincre la haîne de cette marâtre ; elle poursuivit toujours ce fils qui lui tendait les bras. Enfin la misère le jetta dans la mauvaise compagnie ; ses talens pour la Poësie ne purent suffire à sa prodigalité & à ses débauches. Accablé de dettes, il périt dans une prison, moins coupable de ses égaremens, que sa mère, qui avait négligé son éducation.

NOUVELLES MŒURS DE LA CAMPAGNE.

MALGRÉ les brillans éloges de la vie champêtre, qu'on trouve dans les Ecrits des Poëtes & des Philosophes, il ne faut pas s'imaginer, dans ce siécle dégénéré, qu'on respirera l'air pur de l'innocence & de l'antique simplicité, dès le moment qu'on cessera de respirer la fumée épaisse de Londres. Nous n'appercevrons pas le vice baisser sensiblement à chaque mille que nous ferons dans les campagnes, & nous ne découvrirons pas la vertu sur chaque pile de foin. Le Laboureur qui conduit la charrue, le Berger même qui garde son troupeau, & qui nous intéresse si fort dans les Pastorales &

dans les Romans, ne nous paraissent pas plus raisonnables que le Savoyard & le Charretier. La Laitière, avec son pot sur sa tête, ne nous inspire pas plus d'estime que sa compagne, qui porte des choux au marché. Nous nous attendons si peu à retrouver les mœurs de l'âge d'or parmi nos Paysans, que nous voyons sans remords & sans surprise une rustique Philis condamnée à être pendue, pour avoir fait périr son enfant illégitime ; ou un Tircis frippon mis au pilori, pour avoir volé des mouchoirs dans les poches.

Mais, quoique nous ayons secoué ces préjugés, nous avons peut-être retenu d'anciennes idées sur les mœurs de la campagne, tout aussi éloigné des mœurs qui y règnent, que ces mœurs le sont de celles de l'Arcadie. Nous croyons communément qu'il reste encore chez les habitants de la campagne un levain considérable de cette rusticité, de cette grossièreté qu'on a regardée si longtemps comme leur caractère distinctif. Il n'y a guères qu'un demi-siécle que les habitans des campagnes étaient regardés comme des créatures d'une espèce aussi différente des habitants de la Capitale, que les naturels du Cap de *Bonne-Espérance*. Leurs manières,

aussi-bien que leur langage, leur étaient propres ; & leur habillement ne ressemblait pas plus à celui de nos *Citadins*, qu'à ceux des Turcs & des Chinois : mais le temps, qui a entouré de haies les Communes, & défriché les bruyères, a aussi cultivé les esprits, & raffiné les mœurs des campagnards.

C'est assurément au commerce réciproque de la ville & de la campagne, qu'il faut attribuer ce grand changement. Chaque voyageur qui va à Cumberland ou à Cornwall, emporte, en quelque sorte, la ville avec lui, & en laisse nécessairement quelque teinture après lui. Chaque visite qu'un honnête campagnard fait à Londres, détruit insensiblement un peu de la rouille de la campagne.

Il est vrai qu'autrefois un voyage à la campagne était regardé comme une entreprise aussi considérable, qu'un voyage aux Indes aujourd'hui. La beauté & la multitude des grands chemins, l'établissement des voitures publiques, & beaucoup d'autres commodités de voyage ont, pour ainsi dire, ouvert une nouvelle communication entre les différentes parties de notre Isle. L'amant peut aujourd'hui *anéantir*, presque littéralement, *le temps & l'espace*,

& arriver auprès de sa maîtresse avant qu'elle soit informée de son départ. Un troupeau d'oies & de dindons viendra de la campagne à la ville en moins de temps, qu'il n'en aurait fallu autrefois à un Gentilhomme avec sa famille. Enfin, les manières, les modes, les amusements, les vices & les ridicules de la Métropole, se répandent jusqu'aux extrémités les plus éloignées du Royaume, avec autant de célérité que *le Péché & la Mort*, de Milton, passent, au moyen du pont merveilleux qu'ils ont construit sur le Chaos, des régions de l'Enfer dans notre Monde.

Les effets de cette communication deviennent de jour en jour plus sensibles. Les grandes villes, & nous pourrions même dire plusieurs petites villes de Province, semblent être universellement dominées par l'ambition d'être autant de *petits Londres* dans la partie du Royaume où elles sont situées. Toutes les idées de luxe, de faste, de plaisirs qui règnent dans la Capitale, y sont aveuglément adoptées : les différents changements de modes y sont scrupuleusement suivis ; & l'on y imite, autant qu'on peut, la manière de vivre des gens de la Cour. Les Dames de Province ne sont pas moins dévouées

au jeu, que celles de Londres. Elles ne s'amusent plus à faire des *puddings*, ou des tartres, à travailler en tapisserie, &c.; mais elles ont des assemblées, des bals, des concerts par souscription: elles ont leur théâtre, leur mail, & quelquefois leur *Renelagh*, ou leur *Waux-hall*. Le Gentilhomme & l'Écuyer de campagne n'affectent plus cette hospitalité de la vieille roche, & ne se laissent plus dévorer par des *sauterelles* de la campagne, en distribuant des viandes & de la bière à tout venant; mais ils étalent l'élégance de leur goût, & donnent de temps en temps des fêtes somptueuses. A la campagne, comme à la ville, on emploie aujourd'hui les mêmes Cuisiniers français; on y boit les mêmes vins, on y joue les mêmes jeux; on y suit enfin le même train de vie. Chaque homme & chaque femme affecte de penser & de parler, de manger & de boire, de s'habiller & de se conduire, comme les gens de qualité de Londres.

Lycurgue fit une loi à Sparte, pour y empêcher l'importation des vanités étrangères; & non seulement il défendit que les étrangers restassent dans la ville, de crainte qu'ils ne corrompissent les mœurs du Peuple, mais il

défendit encore à ses Concitoyens de voyager. Une communication fréquente & continue produit nécessairement la ressemblance des mœurs. Il ne faut pas se plaindre de la communication qui s'est établie dans les différents quartiers de notre Isle ; elle peut produire de bons effets : mais en même temps que les Gentilshommes & les Dames de la Province se persuadent bien qu'il n'y a rien à gagner en changeant une folie pour une autre, & que les vices de la Capitale ne sont jamais si ridicules & si méprisables, que lorsqu'ils sont imités avec toute la maladresse d'un gauche & lourd Provincial.



PETITE VIVACITÉ DU DOCTEUR SWIFT.

LE Docteur Swift ayant un jour prêché en Irlande, dans le temps des Assises, fut invité à dîner avec les Juges qui l'avaient entendu. Il s'était élevé, dans son sermon, contre les Avocats qui soutiennent des causes qu'ils croient intérieurement très-mauvaises. Un jeune Avocat ne manqua pas, au dessert, d'attaquer le Docteur sur ce sujet. La dispute fut longue, & l'Avocat la ter-

mina par cette queſtion : « Si le Diable » venait à mourir, ne trouverait-on » pas, pour de l'argent, un Miniſtre » qui ferait ſon oraiſon funèbre ? » Sans doute, répondit vivement le Docteur Swift, je ſerais charmé d'en être chargé ; & je traiterais le Diable comme j'ai traité aujourd'hui ſes enfans.

LETTRE DE LA REINE D'ANGLETERRE AU ROI DE PRUSSE.

(On aſſure que cette Lettre a été traduit de l'Original.)

SIRE,

JE ne ſçais ſi je dois me féliciter, ou me plaindre avec vous, de votre dernière victoire, puiſque le même ſuccès qui vous couronne de lauriers, répand la déſolation ſur le Mecklenbourg. Je ſçais bien, Sire, que ce ſiécle de corruption rafinée ne permet guères à mon ſexe de s'intéreſſer au ſort de ſa Patrie, de déplorer les malheurs de la guerre, & de deſirer le retour de la paix ; je ſçais bien que vous penſerez qu'il me conviendrait mieux d'étudier

tudier l'art de plaire, & de m'appliquer à des objets d'une nature plus domestique : mais quelque peu convenable que cela paraisse, je ne peux m'empêcher d'intercéder pour un Peuple malheureux.

Il n'y a que peu d'années que le Mecklenbourg avait la plus belle apparence ; sa campagne était cultivée, le Laboureur avait l'air content, les villes étaient dans l'abondance. Que le tableau est différent aujourd'hui ! Je ne suis point exercée aux descriptions, & mon imagination n'ajoûtera pas de nouvelles horreurs à cette peinture : mais certainement les Conquérants eux-mêmes ne pourraient refuser des pleurs à cette scène désolante. Tout le pays n'est plus qu'un désert affreux, & n'offre que des objets de terreur, de pitié & de désespoir. Les travaux du Laboureur & du Berger sont entièrement suspendus ; le Paysan, devenu soldat, espère ravager bientôt le terrein qu'il cultivait autrefois. Les villes ne sont plus habitées que par des vieillards, des femmes, des enfans, & peut-être par quelques guerriers, que les blessures ou la perte de leurs membres ont rendu inhabiles au service. Leurs petits enfans, suspendus autour d'eux,

leur demandent l'histoire de chaque blessure, & deviennent déjà des soldats, avant que d'avoir la force de soutenir des armes. Mais ce ne serait rien encore, si nous n'avions pas à endurer l'insolente alternative de l'une ou de l'autre armée, selon que les événemens de la campagne les éloignent ou les ramènent. Il est impossible d'exprimer le désordre que causent ceux mêmes qui se disent nos amis. Ceux de qui nous attendons des secours achèvent de nous opprimer : nous n'espérons de soulagement que de votre justice. Les femmes & les enfans peuvent se plaindre à vous, Sire, dont l'humanité écoute la plus légère demande, & dont la puissance peut réprimer la plus grande injustice.

Je suis, &c.

(Cette Lettre a dû être écrite dans le courant de la campagne de 1761.)

INCONTINENCE DES ANCIENS ÉCOSSAIS.

EVEN III, Roi d'Ecosse, qui vivait avant Jésus-Christ, par un édit solemnel, établit l'incontinence dans ses Etats. Il fit une loi, par laquelle il ordonnait que toutes les filles de ses

vaſſaux paſſeraient la première nuit de leurs noces dans le lit du Seigneur. Cette loi ſubſiſta juſqu'en 1090, c'eſt-à-dire, pluſieurs ſiécles après que l'Ecoſſe eut embraſſé le Chriſtianiſme. Cette horrible coutume fut abolie par Malcome III, Roi d'Ecoſſe. Les femmes étaient communes chez les Ecoſſais; cependant elles ſe vantaient d'avoir les mœurs auſſi pures qu'aucune autre Nation. Julie, femme de l'Empereur Sévère, qu'elle accompagna dans ſon expédition d'Ecoſſe, ayant voulu faire honte à la femme d'un des chefs du pays, de cette communauté, qu'elle traitait d'infâme impudicité: « Toute la différence » qu'il y a entre les Dames Romaines, » & nous, répondit l'Ecoſſaiſe, c'eſt » qu'elles cachent tant qu'elles peuvent » des galanteries qui ne leur font pas » honneur; au lieu que les nôtres, avec » des hommes dignes de notre choix, » ne font rien d'indigne de nous, & » qui nous oblige à en faire un ſecret. »



ADRESSE AU PUBLIC SUR L'ÉTAT ACTUEL DES SPECTACLES.

MESSIEURS,

JE suis fâché, aimant autant les Spectacles que je le fais, d'être obligé de reprendre cette autorité salutaire que vous exerciez autrefois sur les Théâtres, & à laquelle vous avez malheureusement renoncé.

Il y eut un temps où le nom de *ville* était également formidable aux Poëtes, aux Acteurs & aux Directeurs. Ces personnages respectables étaient obligés de cultiver leurs talens, & d'étudier les règles de l'art dans leurs différentes professions.

Il y eut un temps où un Poëte sentait qu'il était nécessaire d'apprendre à lire, avant de communiquer ses écrits au Public; où vous jugiez qu'il fallait qu'un Comédien sçût parler, avant de paraître sur le Théâtre; & qu'un Directeur sçût quelque chose de plus, que de remplir sa bourse.

Tant que les choses allèrent de la sorte, on remarqua quelque goût dans

les Spectacles. Si les Pièces nouvelles n'étaient pas aussi nombreuses, si elles n'avaient pas le même succès qu'aujourd'hui, elles étaient du moins la plûpart originales; elles avaient le mérite de la nouveauté. Le succès qu'elles avaient, était une marque sûre de leur mérite; &, quoique la récompense fût médiocre, elle ne laissait pas d'encourager le génie.

Il en était de même des Acteurs: on examinait avec plus de soin leurs talens, & l'on était persuadé qu'ils ne pouvaient réussir, qu'autant qu'ils avaient de l'industrie; & cela, dans un temps où l'approbation du Public était plus certaine que leur récompense pécuniaire.

Aujourd'hui les émolumens qu'ils tirent du Théâtre sont si considérables, votre autorité est si faiblement exercée, que les Poëtes & les Acteurs ne s'embarrassent plus que du succès de leurs Pièces. Les Directeurs sont compris dans ce traité; & pourvu que l'argent vienne, peu leur importe qu'ils le doivent à la mode ou au mérite. Cependant nos Poëtes, sans se mettre en peine de cultiver leur génie, se contentent de piller leurs prédécesseurs, de traduire quelques mauvaises Pièces

françaises, à laquelle ils cousent quelques morceaux de leur invention. Nos Acteurs, à leur exemple, s'embarrassent si peu d'entrer dans l'esprit de la Pièce, que plusieurs d'entr'eux, même des plus célèbres, ne daignent pas l'apprendre par cœur. Il n'est donc pas étonnant que l'on méprise les Pièces anglaises, & que les chansons, les pantomimes, les mascarades, qui n'amusaient autrefois que le bas peuple, fassent aujourd'hui les délices des personnes les plus distinguées.

Il n'y a que vous, Messieurs, qui puissiez remettre le Théâtre Anglais en honneur; car ne croyez pas que, ni les Directeurs, ni les Poëtes, ni les Acteurs, veuillent réformer le goût d'un auditoire, quelque dépravé qu'il soit, tant qu'ils seront sûrs de pouvoir contenter leur paresse, & de réussir par un moyen aussi absurde & aussi ridicule.

Je vais maintenant vous indiquer les moyens qu'il faudrait employer pour rendre notre Théâtre aussi utile qu'il l'était jadis; mais il faut auparavant vous instruire de certaines circonstances qui l'ont réduit dans l'état où il est actuellement.

La vanité des personnes qui tra-

vaillent pour le Théâtre, soit Poëtes, soit Acteurs, est si grande, qu'elle l'emporte sur tout autre motif, excepté l'avarice. L'amour de l'argent est plus fort que celui de la réputation; &, lorsqu'ils sont sûrs de plaire sans étude, on ne doit pas espérer qu'ils s'étudient à plaire. C'est ce qui a donné lieu à la coutume où ils sont, de traduire ou de remettre sur le Théâtre des Pièces anciennes, & de donner les principaux rôles à de mauvais Acteurs: ce qui tourne au profit des Directeurs, tant que ces sortes de Poëtes & d'Acteurs trouvent leur intérêt, ou ont assez d'effronterie pour donner ces sortes de Pièces au Public.

Pour remédier à ces abus, il conviendrait, Messieurs, que vous indiquassiez aux Directeurs les Pièces qu'ils doivent représenter; car, non-seulement ils ont usurpé votre nom & votre autorité, mais les Acteurs mêmes se sont arrogé le droit de décider, dans les cas douteux, qui, de vous ou d'eux, devait être le maître. Une pareille conduite mériterait le châtiment le plus sévère.

Une autre circonstance, aussi abusive que la précédente, est l'usage, ou plutôt l'abus, que les Directeurs font

tous les jours des Papiers publics, pour en imposer aux habitans de cette Capitale.

Ils ont imaginé, depuis peu, un autre expédient pour secouer votre autorité, & donner du crédit aux productions les plus méprisables ; c'est de jouer une petite Pièce, pour amuser, disent-ils, le Public. Le prétexte, à la vérité, est spécieux ; mais les conséquences en sont nuisibles. Le goût des jeunes gens se corrompt au point que, sur deux mille personnes, à peine en trouve-t-on une en état de juger d'une Pièce de Théâtre, & celui-ci dégénère en une vraie parade.

C'est à vous, Messieurs, à remédier à ces abus, & à empêcher qu'on ne transmette à la postérité, comme des Acteurs célèbres, des gens qui ne sont dignes, tout au plus, que d'amuser une vile populace.

Je suis, Messieurs, &c.



QUARANTE-QUATRIEME NUIT.

NOUVEL ETABLISSEMENT DANS PALL-MALL.

(Extrait des Papiers Anglais de 1769.)

(Nous ne risquons ce petit Morceau, que pour donner une idée de la sorte de plaisanterie qu'emploient les Ecrivains de Londres dans leurs Feuilles périodiques.)

LE monde est plein de ces Charlatans, aussi impudens que présomptueux, qui en imposent tous les jours au Public par des entreprises dangereuses ou inutiles, & qui n'ont d'autre mérite que celui de la nouveauté; tandis qu'il est des gens qui ne risquent qu'en tremblant des projets louables, & qui sont capables de s'en désister par une certaine modestie, compagne presque toujours inséparable du vrai mérite. C'est ce qui me ferait soupçonner la réussite d'un nouvel établissement, qu'une personne aussi scrupuleuse qu'intelligente vient de faire dans Pall-Mall.

Quoi qu'il en soit, je ne puis me dispenser de faire l'éloge de cette institution, également avantageuse au gouvernement & à la société. Pères, mères, tuteurs, vous ne serez plus privés du plaisir de voir vos filles & vos pupilles; vous ne serez plus obligés de leur faire passer les mers, pour achever leur éducation dans les Communautés de Lille & de Saint-Omer. C'est au milieu de la Capitale de l'Angleterre qu'elles trouveront désormais une Directrice prudente, une sage conductrice, qui emploiera tous ses soins à leur donner des leçons de mœurs.

Dans cet asyle d'une Jeunesse zélée, les filles seront à l'abri des préjugés français, si pernicieux pour une Anglaise bien née. On travaillera à leur inspirer cet esprit de liberté qui caractérise notre Nation; &, tandis qu'on privera nos ennemis des sommes immenses qu'ils recueillent annuellement de l'éducation de ces jeunes ouailles, le Gouvernement, riche de cette épargne, pourra, sans courir aucun risque, établir un nouvel impôt sur les chefs de famille, devenus plus riches par la diminution de cette dépense étrangère.

Miss Charlotte, Directrice de la Maison de Pall-Mall, n'a rien négligé

pour la construction de l'édifice. Elle se propose de retirer toutes les jeunes personnes embrasées du desir de profiter de ses leçons. On peut dire que son zèle a déja fait *des prodiges*, & qu'il en fait chaque jour : si elle continue, la postérité ne pourra lui refuser tous les tributs qu'exige la reconnaissance. Pour justifier notre sentiment, présentons au Public une liste de ces *prodiges*.

Miss convertit en un clin-d'œil les guinées en vins de Champagne ou de Bourgogne ; elle fait renaître la joie dans les cœurs les plus abbattus, & une simple imposition de ses mains suffit pour calmer tous les accès d'une rage amoureuse. Par elle, les plus belles femmes acquièrent bientôt le dernier degré de la laideur ; par elle aussi, les moins passables peuvent prétendre à la beauté, en usurpant ses droits. Par elle, les vieillards sont rajeunis, tandis que les jeunes gens vieillissent à vue d'œil à la fleur de leur âge. Elle a un spécifique merveilleux pour rompre les ménages les mieux assortis, & pour séparer de corps & de biens les époux les plus unis. Elle possède la *Panacée universelle*, équivalente à *l'introuvable* pierre philosophale, avec laquelle, au grand étonnement des spectateurs, elle

convertit en or les plus vils métaux. Aucun Chymiste n'a connu ce secret admirable.

L'ordre que *Miss* a établi dans la Maison ne mérite pas moins d'éloges, que sa conduite lui attire de réputation.

Toute nouvelle Récipiendaire doit être jeune, ou jolie. Heureuse celle qui réunit ce double avantage! son sacrifice n'en est que plus agréable à la Déesse à qui ce Temple est consacré. On exige qu'elle ait peu vu le monde, & que, jusques-là, elle ait mené une vie retirée. Il ne faut point qu'elle soit mariée, ni qu'elle ait eu de favori. Si par hasard, en entrant dans cet asyle, elle conserve quelque attachement involontaire, il faut qu'elle ait dès-lors recours au spécifique de *Miss* pour être guérie de sa passion. Les visites fréquentes des graves personnages intéressés au soutien du culte, & leurs exhortations pathétiques, ne tardent point à déraciner ces semences mondaines du cœur de ces colombes gémissantes, pourvu qu'elles leur ouvrent leur ame toute entière.

Miss prêche continuellement à ses Elèves le mépris des richesses; & même pour le leur inspirer mieux, elle a un soin tout particulier de séquestrer aussitôt de leur vue les offrandes qui leur

sont présentées, excepté celles qui peuvent contribuer à relever leur beauté, dont elles ont l'usage tant qu'elles suivent le culte.

La sévérité de *Miss* ne va point jusqu'à priver ses Elèves des innocens spectacles de la Comédie & de l'Opera. Elle les y conduit tour-à-tour dans une loge particulière.

Les Elèves ne doivent recevoir aucune visite; & si l'une d'elles se hasarde de sortir, elle est bannie de cette respectable demeure.

Miss est rigide; mais elle a cru ne devoir pas toujours interdire l'usage du vin, si nécessaire sur-tout dans ses opérations chymiques, où il s'agit de liquéfier l'or. Ce jour-là est un jour de fête; & l'on a soin de le marquer en lettres rouges dans le calendrier de la Maison.

Tout sentiment profane en est banni. *Miss* permet cependant aux jeunes Prêtresses le commerce des *Rabbins*, parce que la science des *Rabbins* est fondée sur des principes certains.

Tels sont les principaux réglemens de cet établissement qui nous manquait. On n'y reçoit des femmes mariées, qu'autant qu'elles sont expressément recommandées par des personnes qui ont fait preuves d'attachement pour la Maison.

Au reste, *Miss*, qui sçait combien l'exercice est utile, a soin de promener tous les jours ses Elèves dans les endroits les plus fréquentés de la Capitale. Cette attention ne contribue pas peu à augmenter le nombre des Prêtresses. Quelquefois la promenade se fait à pied; mais plus souvent en voiture élégante: cette voiture appartient à la Maison.

L'exacte bienséance, la ferveur dans les exercices & la durée des veilles, règlent les heures du lever & du coucher: le reste de la journée est employé aux exercices de danse, de chant, & des autres arts agréables qui, par une heureuse combinaison, concourent à rendre une femme charmante. Actuellement la guitarre & l'allemande sont les amusemens journaliers.

Quant à ce qui concerne la conservation de la santé, un Médecin en titre en est chargé; mais il ne doit recevoir ses honoraires que des mains de Vénus, ou de son fils.

Enfin on jouit dans ce respectable asyle de tous les plaisirs qui peuvent rendre la vie agréable, sans aucun mélange de cette austérité qui dégoûte les Pensionnaires des Maisons étrangères.

O mes amis, quelle joie pour moi, quel avantage pour vous, si nos jaloux

nnemis ne s'avisent pas d'imiter un tablissement qui, porté à sa perfection, doit fixer la circulation de l'espèce dans le sein du Royaume, & y ttirer l'or des autres Nations! Ils nous nt déja enlevé notre whist, notre unck, nos waux-halls, notre genre lramatique; nous sommes perdus, s'ils xécutent le projet de leur *Pornographe* *.

SECRET DE FAIRE DE L'OR,

Vérité qui mérite d'être connue.

On trouve dans les *Vérités physiques* de M. Jean-Henri Gottlob de Justi, Conseiller des Mines de sa Majesté Britannique, & Juge de Police de Gottingue, un procédé pour faire de l'or, qui est digne de l'attention du Public. En voici l'histoire.

En 1752, une certaine femme arriva de Ratisbonne à Vienne, capitale de l'Autriche, & offrit à tous les Amateurs

* C'est le titre d'un Ouvrage qui vient de paraître à Paris, & qui présente des idées assez riantes.

de la Chymie de leur apprendre à faire de l'or, moyennant une récompenſe de deux mille florins. Ses promeſſes n'étaient point vagues. Elle aſſura très-poſitivement qu'en ajoûtant à un marc d'argent deux onces d'or, on trouverait, après avoir rabattu les frais de tous les matériaux néceſſaires, une augmentation d'or de la valeur de ſix ducats. Elle offrit de paſſer avec les Amateurs un contrat, par lequel elle ſe ſoumettait à n'exiger la ſomme demandée, que quand elle aurait communiqué ſon procédé, & qu'on aurait trouvé que le ſuccès répondait à ſes promeſſes. Des conditions auſſi avantageuſes en apparence, furent un appât ſi ſéduiſant pour pluſieurs perſonnes, qu'on prétend que cette femme gagna à Vienne plus de cinquante mille livres par la communication de ſon ſecret. On dit même que quelques particuliers qui avaient fait ce traité avec elle, furent obligés par Juſtice à lui payer la ſomme ſtipulée, qu'ils refuſaient d'acquitter. Ce même procédé fut quelque temps après communiqué à M. de Juſti, qui, craignant que des ignorans & des hommes avides de s'enrichir n'en faſſent un mauvais uſage, & ne nuiſiſſent en l'exécutant à leur propre ſanté, s'eſt

fait

un devoir de le rendre public, dans le dessein de contribuer à étendre les connaissances que nous avons de la nature.

On prend du mercure commun; on le sublime sept fois dans une cornue, avec de l'esprit de salpêtre, de l'huile de vitriol & d'autres liqueurs semblables. Autant de fois que la sublimation est achevée, le sublimé & le résidu qui demeure au fond de la cornue, doivent être réduits en une poudre très-fine, & mêlés ensemble. Cette opération, ainsi réitérée, fixe le mercure; de sorte qu'à la fin il ne s'en sublime plus rien, & que la masse coule dans le vaisseau comme de la cire fondue. La cornue étant refroidie & rompue, on y trouve une matière pesante & vîtreuse, dont la couleur est un blanc verdâtre.

Cela fait, on mêle, par le moyen de la fonte, un marc d'argent avec deux onces d'or (à ducats) fin. On granule la masse, par une manipulation très-connue des Chymistes. On mêle avec cette masse granulée deux onces du mercure fixé dont il a été parlé, que l'on concasse auparavant. Ayant ensuite mis ce mélange dans un vaisseau, on le couvre avec le verre fondant, dont

tous les gens de l'art connaissent la composition. On emploie environ quatre ou cinq onces de ce verre : si l'on veut, on peut en pulvériser finement, & en mêler un peu avec la masse granulée & le mercure fixé ; mais il faut que ce dernier mélange en soit couvert au moins à la hauteur d'un travers de doigt. Ensuite on met le vaisseau au fourneau à vent, & on laisse fondre le tout pendant l'espace d'une heure. Cette fusion étant faite, on sépare l'argent par la voie sèche ; on édulcore la chaux d'or obtenue, on la sèche, & on la remet en fusion, soit avec un autre marc d'argent, soit avec celui dont on s'est déjà servi : mais pour employer celui-ci, il faut qu'auparavant il ait été précipité à l'eau-forte par le moyen du cuivre édulcoré & séché. On granule de nouveau le mélange obtenu par la fusion ; on y ajoûte encore, de la manière qu'il a été dit, une once & demie de mercure fixé, & l'on sépare comme auparavant. Cette opération se réitère encore une ou deux fois, & l'on obtient enfin une chaux d'or, qui ressemble parfaitement à un or de départ fin ; mais cette chaux n'est pas encore constante au feu. Lorsqu'on la met à la coupelle avec du plomb ou de l'anti-

moine, on trouve, outre les deux onces d'or employées dans l'opération, à peine assez de bénéfice pour se dédommager de la dépense. Ce procédé ainsi décrit ordonne donc de cémenter neuf fois cette chaux d'or, & dans tous les degrés du feu. Ces cémentations faites, cette chaux devient en effet, après un déchet peu considérable, constante au feu, & un véritable or, qui est à l'épreuve de tous les essais : mais ces mêmes cémentations demandent un travail si long & si pénible, & tant de circonspection & d'exactitude, que M. de Justi assure n'avoir encore trouvé personne qui ait eu le courage de les répéter une seconde fois. Tous ceux de sa connaissance qui ont fait exécuter le procédé dont il s'agit, ont préféré de faire fondre d'abord la chaux d'or avec de l'antimoine ; mais alors ils n'en ont retiré qu'un profit très-modique ; &, quoique les scories de l'antimoine aient encore rendu une masse où l'or & l'argent étaient mêlés ensemble, les frais de la séparation emportaient, pour ainsi dire, le bénéfice qui en résultait.

Ce procédé est difficile, long, peu profitable, & d'ailleurs très-dangereux, par rapport au mercure sublimé qu'on

y emploie, & qui est un des poisons les plus violens.

Au reste, ce procédé fait voir avec assez d'évidence qu'il y a dans l'argent des parties disposées à devenir or, & qu'il est possible d'ennoblir les métaux. De même, de ce que la chaux d'or apparente dont on obtient un volume si considérable, redevient en partie argent lorsqu'elle est fondue avec de l'antimoine, & qu'elle devient au contraire un véritable or par la cémentation; on voit clairement qu'il y a des matières beaucoup plus faites les unes que les autres pour animer, & pour déterminer la disposition des parties exaltables. Un Chymiste éclairé pourra tirer de ce procédé des conclusions très-propres à répandre des lumières sur la nature des métaux. Il lui serait même facile de le rectifier à bien des égards : la seule difficulté invincible, est l'emploi indispensable du mercure sublimé.



Lettres écrites au Spectateur Anglais,

Contre la frénésie & l'indécence des Bals masqués.

PREMIERE LETTRE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

« En qualité d'un des Directeurs de » la Société pour la réformation des » mœurs, j'ai le droit d'être en cor- » respondance avec vous. Personne ne » sçaurait vous rendre un compte plus » exact que moi de l'état présent de la » Religion dans la Grande-Bretagne, » & je suis au fait de chaque vice domi- » nant dans les différentes villes du » Royaume. Quand il se fait quelque » bonne action, ou quelque crime, j'en » suis aussi bien instruit, que si la chose » venait d'arriver dans ma propre » famille. En un mot, j'ai mes corres- » pondans dans les endroits les plus » reculés de ma Patrie, qui m'infor-

» ment de tout ce qui se passe dans les
» différens lieux qu'ils habitent.

» Vous comprenez bien qu'étant
» instruit de ce qui se passe loin de moi,
» je dois l'être davantage encore de ce
» qui arrive dans la Capitale ; & je
» sçais, pour chaque paroisse, & même
» pour chaque rue, si c'est la luxure
» qui y règne, ou le démon du jeu,
» ou bien l'ivrognerie. Je connais par
» nom & par surnom les plus fameux
» jureurs, & toutes les filles qui ne
» sont pas plus sévères que de raison.

» Après ce préambule, que mon
» amour-propre a jugé nécessaire, je
» dois vous dire qu'il y a ici à Londres,
» de temps en temps, une assemblée
» peu édifiante, qui mérite d'autant
» plus votre attention, que les crimi-
» nels dont elle est composée sont, la
» plûpart, d'un rang trop élevé dans
» le monde pour être soumis à la juris-
» diction de notre société : je veux
» parler, Monsieur, du Bal masqué
» qui, depuis quelque temps, s'est
» tenu plusieurs fois dans un des prin-
» cipaux quartiers de la ville. Ce Bal,
» à ce que j'apprends, sera continué,
» avec cette différence qu'on y sera plus
» libre encore qu'on ne l'a été jusqu'ici,
» quoique personne n'y soit gêné

» Comme tous ceux qui forment cette
» assemblée sont masqués, nous n'osons
» pas mettre la main sur eux, de peur
» d'envoyer une femme de qualité à
» quelque maison de correction, ou
» un Pair de la Grande-Bretagne en
» prison. D'ailleurs, le nombre des
» coupables est si grand, que nous ne
» serions pas les plus forts. Ces deux
» raisons, qui empêchent notre auto-
» rité de s'étendre jusqu'à eux, les sou-
» mettent à la vôtre; car, eu égard à
» leur déguisement & à leur nombre,
» aucun d'eux en particulier ne sera
» offensé de ce que vous pourrez dire.

» Je suis étrangement abusé, si les
» règles qui s'observent dans l'assemblée
» en question ne sont merveilleusement
» propres à l'avancement du cocuage.
» Les Dames y viennent seules, ou
» accompagnées par des amis, qui sont
» obligés, dès qu'ils arrivent, de les
» abandonner à la conversation du pre-
» mier venu qui leur adressera la parole.
» Il y a, dans la maison où le Bal se
» tient, plusieurs chambres, qui sont
» autant de retraites où deux amans
» peuvent se démasquer, s'ils le jugent
» à propos, se parler à l'oreille ou par
» signes, & s'embrasser de bonne amitié.
» Tels sont les innocens privilèges de

» ce lieu. En un mot, tout le but de » cette nouvelle institution semble être » de négocier des faveurs amoureuses, » & d'en obtenir. J'espère que, par vos » sages remontrances, vous trouverez » moyen d'arrêter un désordre si scandaleux, & empêcherez les deux sexes » de pouvoir s'y donner des rendez-vous d'une manière si clandestine.

» Je suis, &c. »

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

« Un des moyens d'expier, au moins » en partie, une faute qu'on a commise, est, à mon avis, d'avertir les » autres de prendre garde à eux. Malheureusement pour moi, je suis dans » le cas. M'étant rendu, il y a quelques jours, au Bal masqué, je fus » attaqué par une demi-douzaine de » Quakers femelles, qui entreprirent » de me convertir; mais je m'apperçus » à la fin que c'était une bande de » coquettes déguisées en Quakers. Un » instant après, je fus pris pour danser » par une Dame que je crus de grande

» distinction, car elle était d'une taille
» au-dessus de la médiocre, & avait
» quelque chose de noble dans la dé-
» marche. Notre menuet achevé, nous
» nous lorgnâmes à travers nos mas-
» ques; & comme je sçais Waller * par

* Waller était un célèbre Poëte Anglais. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici les Vers suivans, que notre naïf & inimitable Lafontaine fit sur ce Favori des Muses. Ils sont peu connus, & méritent beaucoup de l'être.

Sur Waller, *Poëte Anglais.*

Les Beaux-Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elysées;
Ils veulent tous en leurs départemens
Waller pour hôte, Ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit: « J'ai vos raisons pesées.
» Cet homme sçut en quatre arts exceller,
» Amour & vers, sagesse & beau-parler:
» Lequel de vous l'aura dans son domaine »?
Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

Le Poëte Waller alla, dans sa vieillesse, faire sa cour au Roi d'Angleterre Jacques II, avec lequel ce Poëte avait vécu familièrement, lorsque ce Prince n'était encore que Duc d'Yorck. Waller

» cœur, je lui dis, par manière de
» galanterie, quelques vers de ce Poëte
» dont le ſens revient à ceci : *Le pauvre*
» *amant ignore à quelle Beauté appar-*
» *tiennent les yeux qui l'ont bleſſé, &*
» *ſouhaiterait de ſçavoir le nom de celle*
» *qui a captivé ſon cœur.*

» Je prononçai ces mots d'une façon
» ſi touchante, que je me flattai d'avoir
» fait impreſſion ſur la charmante
» inconnue. Elle me dit qu'elle eſpérait
» que mes ſentimens s'accordaient avec
» mes diſcours. Un moment après elle
» regarda à ſa montre, dont la boîte, à
» ce que je remarquai par haſard, portait
» la figure d'une couronne. Je fus ſi tranſ-
» porté d'être aimé d'une perſonne d'un
» rang auſſi diſtingué, que je redoublai
» mes attentions. A la fin, à force de
» douceurs & de ſoins, j'obtins un ren-
» dez-vous pour le lendemain ; & je puis
» dire que, pendant vingt quatre heu-
» res, il n'y eut jamais de mortel plus

jetta les yeux ſur un portrait, qu'il ne reconnut pas d'abord, parce que ſa vue était affaiblie par le grand âge. Jacques II lui dit que c'était celui d'Eliſabeth. « C'était, dit Waller, une grande » Princeſſe.... Oui, répondit le Roi, elle a eu » d'habiles Miniſtres.... Votre Majeſté, répli- » qua le Poëte, a-t-elle jamais connu un ſot qui » ait choiſi un Miniſtre habile ? »

» heureux que moi. Mais, au bout de » trois jours, l'illusion se dissipa; & *je* » *sentis avec douleur* que j'aurais mieux » fait d'être sage. J'ai appris depuis, » par hasard, que cette belle Dame ne » demeure pas loin de *Coven-Garden*, » & que je ne suis pas la première dupe » à qui elle ait trouvé moyen de per- » suader qu'elle était une femme de » la première condition.

» C'est ainsi, Monsieur, que j'ai » pris une nuée pour Junon. Si, en » publiant ma mortifiante aventure, » vous pouvez rendre service à ceux » qui seraient tentés d'imiter mon » exemple, j'y consens volontiers.

» Je suis, &c. »



QUELS JUGES!

EN 1615, sous le règne de Jacques I, orsque le Parlement rechercha les omplices de l'empoisonnement du Chevalier Thomas Overbury, une Dame Turner fut convaincue d'avoir u part à ce crime. Le Chevalier Edouard Coke, Lord-Chef de Justice, dans le ours du procès, dit à cette femme qu'elle était coupable des sept péchés

mortels, qu'elle était une *p....* une *m......* une *ſorcière*, une *magicienne*, une *papiſte*, une *félonne* & une *meurtrière*. Bacon, alors Procureur général, prit ſoin d'obſerver que *l'empoiſonnement était un tour de papiſte*. Telles étaient les fanatiques préventions de ce ſiècle.

DIGRESSION SUR LA LANGUE ANGLAISE.

La langue anglaiſe eſt un compoſé de ſaxon, de normand, ou vieux gaulois, de latin, de grec, de danois & d'ancien breton : idiôme dont ſe ſervaient les anciens habitans des Gaules & de la Grande-Bretagne il y a deux mille ans, & dont on retrouve l'uſage dans la baſſe Bretagne & le pays de Galles. Le vieux gaulois eſt la langue qu'on parlait en France il y a environ quatre ou cinq cents ans, & qu'on nomme autrement, *langue romanſe*. Lorſque les Saxons vinrent en Angleterre, ils y apportèrent leur langue, & le peu de commerce qu'ils eurent avec les Gallois, fit qu'ils n'empruntèrent pas beaucoup de mots d'eux. Dans le onzième ſiècle, Edouard *le Confeſſeur*, le dernier Roi de la race

es Saxons, ayant passé la meilleure artie de sa vie à la cour du Duc de Normandie, y prit la langue du pays, ui était un français grossier & informe. De retour en Angleterre, pour monter ur le trône en 1043, il y apporta cette angue française; & comme il vint ccompagné de quantité de Seigneurs Normands, elle devint le langage de a cour : les courtisans se firent un evoir d'imiter leur Prince, & le saxon ut oublié ou relégué loin de Londres. Vingt-trois ans après, Guillaume *le Conquérant*, Duc de Normandie, étant nonté sur le trône, affermit cette langue aissante, qui était la sienne, & ses avoris & ses guerriers, à qui il partagea les terres du Royaume, la répandirent par-tout. Les loix que cet illustre âtard promulgua, furent écrites en ette langue. On prêchait dans ce franais barbare, on s'en servait dans les plaidoyers & dans les actes des Parlemens; & cet usage a duré jusqu'à la fin du quinzième siècle. Cependant la angue saxonne se corrompait insensiblement. Les Danois, qui avaient égné en Angleterre avant les Normands, y avaient déjà introduit beaucoup de mots de leur langue. Dans le douzième siècle, les habitans des côtes

méridionales parlaient encore le ſaxon pur, comme le prouve *Giraldus Cambrenſis*, qui écrivait ſous le règne de Henri II : mais peu de temps après, le français ſe répandant par-tout, il ſe fit un mélange de ſaxon, de danois, de normand & de français plus nouveau; & il s'eſt formé de tous ces idiômes un langage nouveau, qui eſt devenu la langue de toute la Nation. La langue anglaiſe n'a pas la délicateſſe de la françaiſe; mais elle eſt plus abondante & plus riche. L'Anglais porte la liberté juſques dans ſa langue; il ne ſe fait aucun ſcrupule de forger les mots dont il a beſoin pour exprimer ſes penſées, ou d'en emprunter des autres langues. Les Écrivains du dernier ſiècle ont, par des Ouvrages qui paſſeront à la poſtérité, ſçu fixer le génie de la langue anglaiſe.



LA CHRONIQUE, BALLADE,

*Par Cowley *.*

MARGUERITE, si je m'en souviens bien, fut la première qui posséda mon cœur : oui, elle fut la première de toutes. Mais, quand la fripponne se fut jouée de mon amour, & ne m'eut donné aucun repos, Marthe prit la balle au bond.

Marthe me résigna aussi-tôt à la belle Catherine ; & la belle Catherine, non sans un chagrin profond, céda sa place à la figure conquérante d'Elise. Elise régnerait peut-être encore, si elle n'eût pas suivi de mauvais conseils : mais quand je la vis transgresser les loix fondamentales de l'amour, & choisir sans cesse de nouveaux amans, la passion prit les armes & secoua le joug.

Marie & la gentille Nanette commencèrent à régner ensemble ; elles

* Cette Pièce est très-plaisante, & on ne peut pas plus ingénieuse : l'allégorie est vraie & soutenue d'un bout à l'autre. La plus légère attention en présentera le fil.

furent reines tour à tour. Marie était quelquefois ma beauté, quelquefois Nanette portait la couronne; quelquefois je leur obéissais à toutes deux.

Une autre Marie survint, & m'imposa des loix rigoureuses. Quel tyran c'était! Hélas! cette reine fière m'aurait gouverné long-temps avec un sceptre de fer, si Rébecca ne m'eût rendu la liberté.

Quand la belle Rébecca me l'eut rendue, je me trouvai au siècle d'or; mais mon bonheur ne dura pas long-temps, mon aimable princesse mourut dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté. Judith lui succéda.

Judith exerça le pouvoir souverain un mois trois jours & une demi-heure. Sa beauté était admirable; mais son esprit était si faible & si borné, qu'elle me parut incapable de régner. Susanne la remplaça.

Isabelle parut, avec des yeux dont partait une artillerie formidable, & un feu contre lequel on ne pouvait pas tenir. Elle marchait fièrement aux plus grandes conquêtes, & ne manqua pas de chasser Susanne.

Je me soumis ensuite aux yeux noirs de la favorite du Viceroi; après quoi, je fus esclave de mille passions tyranniques.

niques. Mon cœur eut un fâcheux interrègne : je souhaite de ne plus retomber dans cette anarchie.

J'en fus tiré par la gentille Henriette, & Marie *troisième du nom*, qui la suivit de près. Ensuite vinrent Jeanne, Janneton, la jolie Thomassine, & une autre Catherine, & un long *& cœtera*.

Si je vous décrivais leurs richesses, leur puissance & leur faste, la poudre, les mouches, les épingles, les rubans, les bijoux, les bagues, les dentelles, & leur fard, & enfin tout l'attirail de guerre qui remplissait leurs arsenaux :

Si je vous racontais toutes les ruses politiques qu'elles mettaient en usage pour prendre & garder les cœurs, leurs lettres, leurs ambassades, leurs espions, leurs bouderies, leurs sourires, leurs caresses, leurs querelles, leurs parjures, leurs larmes, & d'autres mystères sans nombre & sans nom ;

Et enfin tous les artifices employés par la maitresse de Machiavel : si surtout j'y voulais ajoûter les variations de l'air, auxquelles elles étaient sujettes, je ferais de plus gros volumes que ceux d'Holingstead & de Stow.

Mais comme j'ai vécu trop peu avec elles, je serai plus court. Ma souve-

raine, qui est aujourd'hui sur le trône, exige de moi des chants plus relevés: c'est Eléonore, *première du nom*, à qui Dieu donne un long règne.



QUARANTE-CINQUIÉME NUIT.

PRIÈRE UNIVERSELLE,

Ou Formulaire d'Oraison pour le Genre Humain ;

PAR POPE.

D. O. M.

PERE de l'univers, toi que tous les Peuples adorent sous les grands noms de *Jehovah*, de *Jupiter* & de *Seigneur !*

Suprême & première cause, qui caches ton adorable essence à mes yeux, & ne me fais connaître que mon ignorance & ta bonté ;

Donnes-moi, dans cet état d'aveuglement, de discerner le bien du mal ; & de laisser à la liberté humaine ses droits, sans porter atteinte à tes saints décrets.

Enseignes-moi à craindre, plus que l'enfer, ce que la conscience me défend ; & à préférer au ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne refuse aucune des graces que tu m'accordes. Tes faveurs ne doivent pas retourner vert toi : les recevoir, c'est t'obéir.

Ne permets point cependant que je renferme tes bienfaits dans l'enceinte bornée de la terre, & que je te regarde comme étant seulement le Dieu de l'homme, tandis que des milliers de mondes m'environnent de toutes parts.

Que cette faible main n'ait pas la témérité de lancer tes foudres, ni de tracer des arrêts de condamnation contre ceux que je croirai tes ennemis.

Si je marche dans les sentiers de la vérité, aide-moi à y marcher ; & si je m'égare, daigne me ramener dans le bon chemin.

Préserves-moi du fol orgueil & du murmure insolent : que je sois aussi content de ce que ta sagesse refuse, que de ce qu'accorde ta bonté.

Apprends-moi à sentir les maux d'autrui, & à cacher la faute que je vois. Uses envers moi de la même miséricorde dont j'aurai usé envers les autres.

Quelque petit que je sois à tes regards, c'est pourtant ton souffle qui m'anime. Ah! veuille être mon guide, soit que je vive ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix jusqu'à ce jour. Tu sçais si, de tout ce qu'il y a sous le soleil, quelque chose me convient, ou non; & que ta volonté soit faite.

Père de l'univers, auquel l'espace entier sert de temple, & dont la terre, la mer & les cieux sont l'autel, écoutes le concert de louanges que tous les êtres entonnent à ton honneur, & que l'encens de leurs prières parvienne jusqu'à toi.

S'IL Y A DE LA VANITÉ DANS CETTE ACTION, ELLE TROUVE SON EXCUSE DANS LE BIEN QUI EN RÉSULTE.

LES grands, dit le Théophraste français, se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend pas jusques-là.

La censure de M. de la Bruyère n'est que trop fondée; cependant elle

exige quelques restrictions. Il est encore des grands qui remplissent les devoirs de l'humanité, & aux actions desquelles il ne manque, pour être réellement estimables, qu'un certain vernis de modestie : mais il ne faut pas les chicaner, pourvu que le bien s'opère.

Feu Mylord, Duc de Montague, avait un cœur excellent. Il compatissait aux maux des misérables ; mais il ne connaissait pas la douce satisfaction de cacher la main qui les secourait. Son ostentation marchait toujours à côté de son humanité.

Peu de temps après la signature du dernier traité de paix, en se promenant dans le Parc, il remarqua un homme entre deux âges, qui, à son habit, lui parut être un Officier réformé. Cet homme se promenait régulièrement tous les jours, à la même heure. Indifférent sur tous les objets, il s'asseyait sur un banc, & se livrait à ses réflexions : la tristesse était peinte sur sa physionomie, & son air sombre laissait appercevoir combien son ame était agitée.

Mylord jugea que cet homme était dans une situation extraordinaire ; il mit tous ses gens en campagne pour

s'en aſſurer. Il apprit que le ſolitaire, après avoir employé tout ſon bien à acheter une compagnie, & s'être extrêmement diſtingué dans toutes les occaſions pendant la guerre, venait d'être réduit à la demi-paye, & par conſéquent ſe trouvait hors d'état de ſe ſoutenir. On l'informa de plus que ce Capitaine avait une femme & pluſieurs enfans, qui demeuraient en York-shire, où il leur faiſait tenir la moitié de ſa demi-paye, & que ce brave homme employait l'autre moitié à s'empêcher de mourir de faim à Londres, dans l'eſpérance que le haſard lui offrirait quelque moyen de ſe placer avantageuſement. Sur ce récit, Mylord dreſſa ſes batteries.

Un jour qu'il apperçut le Capitaine aſſis ſur un banc du Parc, & abîmé dans une profonde méditation, il le fit inviter à dîner, pour le lendemain, par ſon Secrétaire. Le Meſſager était à la fin de ſon compliment, que notre Militaire ne ſe doutait pas encore qu'il lui fût adreſſé. Il ſe réveille comme en ſurſaut, regarde, avec un air mêlé d'étonnement & d'incertitude, celui qui vient de l'aborder : il n'a rien compris à ſon diſcours; &, lorſque le meſſage eſt répété, il n'oſe encore s'en

fier au rapport de ses sens. Cependant il assure, en bégayant, qu'il aura l'honneur de se rendre à l'invitation de Mylord, à qui, en attendant, il présente ses respects.

Mylord, d'une allée un peu éloignée, examinait cette scène. Il jouissait de l'inquiétude du Capitaine, qui ne pouvait comprendre par quel hasard il était connu d'un des plus grands Seigneurs de l'Angleterre. A l'heure indiquée il se rend chez le Duc, qui s'efforça de lui faire l'accueil le plus obligeant; & qui, après les premières politesses, le tira en particulier, & lui dit, d'un ton mystérieux, que la principale raison qui l'avait engagé à faire sa connaissance, était une Dame, qui se sentait pour lui une considération toute particulière, & qui avait témoigné un extrême désir de le voir. Sa situation, ajoûta le Duc, aurait mis des obstacles invincibles à l'accomplissement de ce désir, sans le secours d'un ami. Comme c'est par hasard que j'ai appris ces particularités, j'ai cru devoir cette marque de complaisance au beau-sexe, en me mettant au-dessus du blâme que je pourrais m'attirer, si l'on venait à le sçavoir.

Pendant ce discours, Mylord Mon-

tague s'amusait de la confusion du Capitaine, & de l'embarras où le mettait une aussi singulière confidence. Il lisait dans ses yeux sa surprise, sa honte, & jusqu'à son indignation, qu'un reste de respect empêchait d'éclater. Le brave Militaire allait rompre enfin le silence, lorsque le Maître-d'hôtel vint annoncer qu'on avait servi. Il n'était pas temps de reculer : au risque d'être le jouet d'une compagnie folle, qui ne craint pas d'abuser de sa supériorité pour insulter aux malheureux, il fallut passer dans la salle à manger. Mais quelle fut la surprise du Capitaine, lorsqu'au lieu de la Dame qu'on lui avait annoncée, il trouva sa femme & ses enfans. Le Duc leur avait envoyé un de ses carrosses en York-shire, & s'était servi de toutes les précautions nécessaires pour qu'ils arrivassent à l'insçu du Capitaine.

Il est plus facile de sentir que d'exprimer ce qui se passa dans l'ame de ces honnêtes citoyens, lorsqu'ils se virent rassemblés d'une manière aussi extraordinaire qu'imprévue. Le dîner fut plus tendre que gai. En sortant de table, & comme on allait rentrer dans les appartemens, l'Intendant de Mylord se présenta un papier à la main, & de-

manda gravement la permiſſion d'en faire la lecture ; on la lui accorda aiſément. Mais quel fut l'étonnement du Capitaine & de ſa femme, lorſqu'ils entendirent prononcer leur nom, & qu'ils virent que ce papier était un acte en bonne forme, qui leur aſſurait la jouiſſance d'une rente aſſez conſidérable pour les mettre à leur aiſe le reſte de leurs jours. Le Duc de Montague, après avoir entendu la lecture de l'acte de donation, y apposa ſa ſignature & ſon cachet, & le remit au Capitaine. « Prenez-le, lui dit-il avec bonté, & » ne me faites aucuns remerciemens : » rien de tout ceci ne ferait arrivé, ſi » j'avais pu employer mon temps & » mon argent d'une manière plus ſatis- » faiſante pour mon cœur. »

Que cette action eſt digne d'éloges! Pourquoi faut-il que la vanité en gâte le motif?



EXTRAIT D'UNE LETTRE DU ROI CHARLES I, AU PRINCE DE GALLES.

(Lorsque Charles I eut été indignement livré aux Anglais par l'Armée Ecossaise, le Parlement de Westminster, qui craignait encore plus Cromwell & ses agitateurs, que son légitime maître, fit quelques pas pour parvenir à une réconciliation. Le Roi céda beaucoup de ses droits, & l'on vit le moment que l'Etat allait rentrer dans le calme, par le traité proposé par les deux Chambres, & que Charles I se disposait à signer. Ce fut dans ces circonstauces qu'il écrivit à son fils.)

« . . . . PAR ce qui précède, » vous voyez avec combien de peine » j'ai cherché la paix. Ne perdez pas » courage, pour marcher sur les mêmes » traces; employez tous les moyens » dignes de vous pour vous rétablir » dans vos droits, mais préférez les » voies pacifiques. Faites connaître la » grandeur de votre ame, en gagnant » vos ennemis par le pardon des injures, » plutôt qu'en les punissant. Si vous » pouviez voir combien l'implacable » disposition de ceux qui nous sou- » haitent du mal est indigne de l'hu- » manité & du christianisme, vous vous

» garantiriez de cet esprit. Ne me » blâmez point d'avoir abandonné une » si grande partie de nos droits : le » prix était grand ; mais le bien que » je voulais acheter était notre sûreté » & le repos de mon Peuple. J'ose me » promettre qu'un autre Parlement se » souviendra combien le pouvoir royal » est utile à la liberté du Peuple, & » de combien de pouvoir je me suis » dépouillé pour leur procurer, à eux » & à moi, l'avantage de revoir la » Nations assemblée en Parlement, » occupée à régler les bornes du Prince » & du Peuple. Fiez vous à mon expé- » rience. N'aspirez jamais à plus de » grandeur & de prérogatives qu'il n'en » est réellement & intrinséquement » besoin pour le bien des sujets, & non » pour la satisfaction des favoris. Si » votre conduite est réglée par cette » maxime, les moyens ne vous man- » queront jamais d'être un père pour » tout le monde, & un Prince rempli » de bonté pour ceux que vous vou- » drez traiter avec une faveur distin- » guée. Vous avez pu reconnaître que » tous les hommes placent leur trésor » d'où il leur rapporte de l'intérêt; » & lorsqu'un Prince, semblable à la » mer, reçoit & rend toutes les eaux

» fraîches que les rivières dépoſent dans
» ſon ſein, les rivières ne les regret-
» teront point : elles feront gloire de
» faire de lui un Océan. Ces conſidé-
» rations peuvent vous rendre un auſſi
» grand Prince, que votre père eſt
» éloigné de l'être aujourd'hui ; &
» votre ſituation ſera d'autant mieux
» établie, que la mienne a ſouffert plus
» de ſecouſſes : car nos ſujets ont appris,
» j'oſe le dire, qu'une victoire ſur leur
» Prince n'eſt qu'un triomphe ſur eux-
» mêmes, & cette leçon ne manquera
» point à l'avenir de leur donner moins
» de goût pour les changemens. Les
» Anglais ſont un Peuple ſage, quel-
» qu'infatués qu'ils ſoient à préſent. Je
» ne ſuis pas ſûr que ce ne ſoit pas la
» dernière fois que je vous parle. Je
» ſçais dans quelles mains je ſuis tombé ;
» & cependant, graces à Dieu, j'ai ces
» rafraîchiſſemens intérieurs, que la
» malice de mes ennemis ne peut trou-
» bler. J'ai appris à m'occuper, en me
» retirant en moi-même, & j'en ſuis
» plus capable de digérer ce qui m'ar-
» rive, ne doutant point que la provi-
» dence de Dieu ne mette un frein au
» pouvoir de nos ennemis, & ne faſſe
» tourner leur fierté à ſa louange. Pour
» conclure, ſi Dieu vous donne du ſuc-

» cès, usez-en humblement ; ayez tou-
» jours de l'éloignement pour la ven-
» geance. S'il vous rétablit dans vos
» droits à des conditions dures ; gardez
» tout ce que vous aurez promis. Ces
» hommes, qui ont violé les loix qu'ils
» étaient obligés de défendre ; trouve-
» ront leurs triomphes pleins de trou-
» bles. Mais ne pensez point qu'il y ait
» rien dans le monde qui mérite d'être
» obtenu par des moyens malhonnêtes
» ou injustes. »

REPROCHES SENSIBLES.

CHARLES II était tellement livré au plaisir, qu'il abandonnait le soin des affaires les plus importantes, qu'il confiait au Duc d'Yorck son frère, par lequel il se laissait gouverner. A ce sujet, Killegrew, un de ses favoris, disait à tout le monde que le Roi avait terriblement mal au nez. Ce propos fut jusqu'au Roi, qui voulut absolument en avoir l'explication. « Rien n'est plus
» aisé à comprendre, Sire, lui répondit
» le Courtisan : j'ai conclu que le nez
» devait vous faire grand mal, à cause
» qu'il y a long-temps que votre Majesté
» se laisse mener par-là. »

Le Lord Hollez ayant été vivement offensé par Ireton, Général de Cromwell, lui demanda réparation de cette insulte. Ireton répondit que sa conscience ne lui permettait pas de se battre en duel. « Parbleu, lui dit Hollez, en le » prenant par le nez, ta conscience » devait te défendre les torts, puisqu'elle ne te permet pas de les » réparer. »

LETTRE DE MYLORD CHESTERFIELD,

A MM. de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, à l'occasion de son élection, pour Membre honoraire de ce Corps, à la place de M. le Président de Montesquieu.

MESSIEURS,

On se trouve naturellement préparé aux honneurs ou aux disgraces, lorsqu'on sent qu'on en est digne; mais lorsque, sans les mériter, ou sans avoir pu les attendre, on se voit élevé aux uns ou exposé aux autres, leur effet est un sentiment confus qui ne peut s'exprimer: il étourdit l'ame, & étouffe

également la voix de la reconnaissance ou de la plainte. Ce sentiment, Messieurs, vous me le faites éprouver: l'association que m'accorde une des plus illustres Académies de l'Europe, m'étonne & me confond. Quels furent les motifs de votre choix? Je les cherche, & les trouve aussi peu, que des expressions proportionnées à ma reconnaissance.

L'amour-propre me prête-t-il ses illusions? elles ne sçauraient me faire oublier le degré de mérite qui pourrait justifier votre préférence, ni empêcher de craindre que ce choix ne paraisse votre première erreur. A quel principe un étranger, que la mer, moins encore que les talens qui vous distinguent, a séparé de vous, pourrait-il devoir un pareil honneur? Serait-ce à cette politesse si naturelle à votre Nation, & qui se manifeste, ou plutôt, qui se répand sur toutes les autres? Non, Messieurs, l'éloignement m'a été favorable. La Renommée, cette messagère, qui toujours manque d'exactitude, & souvent de fidélité, qui grossit également tous les objets, & qui semble acquérir des forces à proportion du chemin qu'elle parcourt, aura transformé en connaissances mon amour pour

les

les Belles-Lettres ; & disposés, comme vous êtes, à l'indulgence, sans doute vous l'en avez trop facilement cru. Les premières années de la vie décident de nos goûts. J'ai dû les miens à la teinture que j'ai reçue alors de ces connoissances aimables, qui relèvent tous les états, & qui embellissent tous les âges : mon cœur les chérit & les respecte, mais j'eus le malheur de ne pouvoir suffisamment les cultiver. Trop dissipé dans ma jeunesse, entraîné dans l'âge mûr par le torrent des affaires publiques, j'ai vu s'écouler avec trop de rapidité un tems que les Lettres auraient mieux rempli : mon zèle fut tout ce que je pus leur donner, & ce zéle fut vif. Pourquoi me vois-je obligé de reconnaître que les autels qu'il éleva furent, peut-être, à l'exemple de celui d'Athènes, consacrés à la divinité inconnue ?

Revenu, quoique trop tard, à moi-même, je cherche dans les Lettres des ressources pour l'âge, des agrémens pour la retraite ; vos mémoires me les fournissent, j'y puise des instructions & des plaisirs. J'y trouve le génie & les ouvrages de la belle antiquité arrachés de l'oubli, développés, ornés, & je

ne crains point d'ajoûter, égalés par les vôtres.

Les jours les plus brillans des Sociétés littéraires, sont ordinairement devancés par une faible aurore ; mais votre enfance fut celle d'un Corps qui sent ce qu'il doit être un jour : c'était l'enfance d'Hercule. Dans le temps que l'Académie semblait ne s'occuper que du soin d'assurer l'immortalité au Monarque qui lui donnait l'existence, elle étendait toujours ses vues & préparait ses travaux. Elle jettait ses regards sur les siècles passés, & s'annonçait aux siècles futurs, comme chargée du dépôt des grandes actions & des modèles du goût. Une heureuse fécondité multiplia, en si peu d'années, les génies & les talens, que bientôt il devint plus difficile de limiter le nombre des places, que de les bien remplir.

Mais, à présent, que mon nom va paraître sur votre liste, n'y a-t-il pas lieu de craindre une révolution peu avantageuse ? & n'autorisez-vous pas, en me faisant entrer dans votre Corps, les plaintes que l'on fait que notre siècle dégénère ? Non, Messieurs ; ces plaintes sont le lieu commun de l'orgueil, de l'envie & de la malignité.

Le cœur humain s'y livre avec complaisance ; & il est plus facile pour lui de pardonner une supériorité passée & perdue dans l'éloignement, qu'un mérite contemporain, &, si j'ose hasarder ce mot, contigu. On pourra blâmer votre choix ; mais on ne l'attribuera jamais à la nécessité : trop de sçavans illustres, formés à votre exemple, dans votre propre Patrie, démentiraient un tel soupçon. On dira seulement que, ne pouvant recevoir un nouveau lustre, vous avez daigné me communiquer une partie du vôtre.

Je suis, &c.

FEMMES COURAGEUSES.

CROMWELL, devenu tout-puissant après la mort de son Maître, feignit de vouloir ériger l'Angleterre en République ; & pour effectuer son prétendu dessein, il envoya des Commissaires en Ecosse, qui demandèrent le consentement libre de tous les comtés & de toutes les villes de ce Royaume conquis, avant que de les unir à l'Angleterre pour en faire une même République. Les Ministres protestèrent,

sous prétexte que cette incorporation entraînait une subordination de l'Eglise à l'Etat, dans les choses de Christ. Cette protestation n'empêcha pas les Commissaires d'établir des Juges Anglais, joints à quelques Ecossais, pour la décision de toutes les causes, & surtout pour délivrer le Peuple de la tyrannie des Ecclésiastiques. Dans ce temps, un Synode assemblé à Perth cita à son tribunal les Ministres & le Peuple qui avaient paru désapprouver son céleste gouvernement. Les hommes se trouvèrent occupés ce jour-là d'un autre côté, & leurs femmes entreprirent de répondre pour eux. Cent vingt femmes, avec de bons bâtons à la main, parurent, & assiégèrent l'Eglise où les Ministres tenaient leur assemblée. Ils envoyèrent, pour traiter avec ces femelles, un de leurs confrères, qui les menaça de l'excommunication. Elles le rouèrent de coups pour sa peine, le retinrent prisonnier, & détachèrent soixante d'entr'elles, qui mirent le reste des Ecclésiastiques en déroute, leur brisèrent le corps à force de coups, prirent leur bagage & douze chevaux. Un des Ministres, après avoir fui l'espace d'un mille, rencontra un soldat, & prenant tout le monde pour ennemi,

il se jetta à ses pieds : le soldat, fort étonné, demanda au saint homme ce qu'il lui voulait. Les vainqueurs femelles s'étant saisies du Secrétaire de l'assemblée, le battirent jusqu'à ce qu'il eût abjuré son office. Treize des Ministres se rallièrent à quatre milles de Perth, résolurent que ce lieu serait maudit, & qu'il ne s'y tiendrait jamais plus de Synode : &, quoiqu'en 1638 & 1639, les femmes eussent été qualifiées de saintes, pour avoir jetté des pierres aux Evêques, tout ce sexe fut alors déclaré pervers.

PARLEMENT CONGÉDIÉ PAR CROMWELL.

CROMWELL redoutait le Parlement, & il en était craint. Il n'ignorait pas que cette assemblée fameuse, qu'il avait rendu complice de ses crimes, prenait sourdement tous les moyens possibles pour le réduire à la subordination, sous sa propre autorité. Le moindre délai pouvait le perdre, & faire triompher ses ennemis ; il résolut de les prévenir. On l'instruit que le Parlement est assemblé, & qu'au lieu de songer à se dis-

soudre, comme il le lui avait fait insinuer, il cherche, au contraire, à remplir les places vacantes par de nouvelles élections. Accompagné de trois cens soldats, le furieux Cromwell vole à la Chambre; ses satellites occupent toutes les avenues. Il entre dans l'assemblée, il s'assied; &, après avoir gardé le silence pendant un quart-d'heure, il se lève, & charge le Parlement des plus sanglantes accusations : il lui reproche sa tyrannie, son ambition, ses oppressions & ses vols publics. Ensuite, frappant du pied, signal auquel il avait ordonné aux soldats d'entrer : « Fi, » fi! dit-il au Parlement, par honte » retirez-vous; faites place à de plus » honnêtes gens que vous, qui seront » plus fidèles à leurs devoirs. Vous » n'êtes plus un Parlement, m'enten- » dez-vous? je vous déclare que vous » n'êtes plus un Parlement. Le Sei- » gneur vous a rejettés ; il a choisi » d'autres instrumens pour achever son » ouvrage. » Vane se récriant contre un procédé si singulier, il l'interrompit d'une voix plus forte : « O Chevalier » Vane! Chevalier Vane! ciel, déli- » vrez-moi du Chevalier Vane. » Il prit un autre Membre par l'habit : « Tu es, » lui dit-il, un coureur de filles. » A

un autre : « Tu es un adultère. » A un troisième : « Tu es un voleur & un » gourmand. Toi, un voleur, à un » quatrième. » Il donna ordre au premier soldat de prendre la masse : « Que » faites-vous de ce colifichet ? qu'on » l'ôte d'ici. » Et s'adressant à la Chambre : « C'est vous, reprit-il, qui m'y » avez forcé ; j'ai conjuré nuit & jour » le ciel de m'ôter la vie, plutôt que de » me charger de cette opération. » Il fit vuider la Chambre par ses soldats : &, sortant le dernier, il tira la porte, en mit la clef dans sa poche, & se retira.

PARLEMENT DE BAREBONE.

BAREBONE était un Marchand de cuir de Londres, & fut un des Membres du fantôme de Parlement que Cromwell substitua à celui qu'il venait de chasser indignement. Ce Parlement ridicule fut composé de cent vingt-huit personnes de différentes parties de l'Angleterre, de six d'Irlande, & de cinq d'Ecosse, à qui l'Usurpateur confia pour quinze mois le pouvoir législatif, & qui devaient, après ce temps, choisir

le même nombre de personnes pour leur succéder daus cet important office. Cette troupe de fanatiques, à la tête desquels Barebone se distinguait par ses extravagances, fit tant de sottises, & menaçait d'un tel bonleversement dans les loix & dans l'administration de la Justice, que Cromwell, honteux de son choix, se détermina à la dissiper, en renvoyant chaque Membre dans son village. Il avait placé parmi ces fanatiques quelques sectaires qui lui étaient dévoués. Ceux-ci, sçachant ses intentions, se trouvèrent de bonne heure à la Chambre, & décidèrent qu'une plus longue session du Parlement ne leur paraissait d'aucune utilité pour la Nation. Là-dessus, ils se rendirent chez Cromwell, & résignèrent l'autorité suprême entre ses mains. Ceux qui étaient restés dans la Chambre, s'occupèrent à dresser des protestations; mais ils furent interrompus par le Capitaine White, qui se présenta avee une troupe de soldats, & quil leur demanda ce qu'ils faisaient. « Nous sommes à chercher le » Seigneur, » répondirent-ils. « Vous » pouvez le chercher dans toute autre » lieu, répliqua le Capitaine; car je » vous réponds que, depuis plusieurs » années, on ne l'a pas vu paraître » ici. »

Tel fut l'impertinent Parlement, que, par dérision, on appella *le Parlement de Barebone*, du nom du plus extravagant de ses Membres. Ce fut le dernier trait de la politique de Cromwell pour arriver au Protectorat.

TRAIT SINGULIER D'UN SOLDAT DE LA SECTE DES INDÉPENDANS

DANS ces temps de troubles & d'orages excités par Cromwel, six soldats entrèrent un soir dans l'Église paroissiale de Walton sur la Tamise, avant qu'un Ministre, nommé Faucet, eût achevé son sermon. Un de ces soldats avait dans une main une lanterne, où brûlait une chandelle; & dans l'autre main, quatre chandelles qui n'étaient pas allumées. Il pria les paroissiens de lui accorder un peu d'attention, parce qu'il avait quelque chose à leur annoncer de la part de Dieu; & là-dessus, il voulut monter dans la chaire: mais eux, refusant d'y consentir, & sortant même de l'Eglise, il les suivit dans le cimetiére, & leur dit qu'il avait eu une vision, dans laquelle Dieu lui avait ordonné de leur déclarer sa volonté,

qu'il allait leur expliquer, & qu'ils étaient obligés de recevoir sous peine de damnation; & qu'elle consistait en cinq lumières. 1°. Que le dimanche, jour du sabbat, était aboli, comme inutile, judaïque, & purement cérémonial. (Ici, dit-il, je devrais éteindre ma première lumière; mais le vent est si fort que je ne puis l'allumer.) 2°. Que les dîmes étaient abolies, comme judaïques & cérémoniales, d'un grand poids pour les saints de Dieu, nuisibles à l'industrie & à l'agriculture. (Ici je devrais éteindre ma seconde lumière.) 3°. Que les Ministres étaient abolis, comme anti-chrétiens & de nul usage à présent, que le Christ était descendu lui-même dans le cœur de ses saints, & que son esprit les illuminait de ses révélations & de ses inspirations. (Ici je devrais éteindre ma troisième lumière.) 4°. Que les Magistrats étaient abolis, à présent que le Christ était la pureté de ses saints, & qu'il avait érigé leur royaume sur la terre; que, d'ailleurs, ils étaient des tyrans & des oppresseurs de la liberté des saints, & qu'ils liaient par des loix & des ordonnances qui n'étaient que de pures inventions humaines. (Ici je devrais éteindre ma quatrième lumière.) 5°. Ensuite, por-

tant la main à sa poche, & tirant une petite Bible, qu'il montra au Peuple, il dit : « Voilà un livre que vous avez en grande vénération, consistant en deux parties, *l'ancien* & *le Nouveau Testament;* je dois vous apprendre qu'il est aboli : il contient de misérables élémens, du lait pour les enfans! Mais à présent Christ est en gloire parmi nous, & donne à ses saints une plus grande mesure de son esprit, qu'on ne la trouve dans ce livre. J'ai ordre de le brûler en votre présence. » Alors, éteignant la chandelle qui brûlait dans sa lanterne, ici, dit-il, ma cinquième lumière est éteinte.

C'était une doctrine assez commune dans ce temps, qu'il était indigne d'un chrétien de payer des rentes à une créature qui lui ressemblait; & les propriétaires étaient obligés d'avoir recours à la rigueur des loix, pour se faire payer par les fermiers qui avaient la conscience scrupuleuse.



Avantage des Colonies,

Pour purger un État des mauvais garnemens qui s'y trouvent.

Les hommes ont différens caractères, & par conséquent autant de différens genres d'industrie. Les uns aiment un travail modéré & exempt de risques, tant pour leurs personnes que pour leurs biens, & s'y soumettent volontairement. Ces sortes de gens sont, pour l'ordinaire, les meilleurs citoyens ; mais ils ne sont propres qu'à rester chez eux. D'autres, ennemis jurés de l'indolence, sont d'un caractère entièrement opposé. Inquiets, bouillans & pleins de feu, aucun travail ne les étonne, pourvu qu'ils espèrent d'en voir la fin. Ils aiment les dangers & les hasards, forment les projets les plus vastes, & ne mettent aucun milieu entre la grandeur & la dernière misère. Ces sortes de caractères, lors sur-tout qu'ils se trouvent dans des gens de moyen état, sont souvent très-dangereux pour la société. Les Indes occidentales ouvrent à ces sortes de personnes un vaste champ pour

exercer leur activité; & c'est un des grands avantages des Colonies que nous avons dans cette partie du monde, qu'indépendamment de la quantité de nos marchandises qu'elles consomment, & des fonds qu'elles rapportent à l'Etat, elles fournissent de l'occupation à ces sortes d'esprits, & les mettent en état de se rendre utiles au public. Nos domaines sont tellement situés, & si nombreux, que quiconque veut travailler, peut le faire sans nuire à autrui. C'est encore un très-grand bonheur que ceux que des accidens inévitables, un revers de fortune, ou la cruauté de leurs créanciers, ont réduits à l'indigence, trouvent une espèce d'asyle, où leurs affaires prennent souvent un si bon train, qu'ils ont lieu de se louer des accidens qui les ont chassés de leur patrie, pauvres, misérables & sans appui, pour les y faire rentrer riches & opulens. Il n'y a personne qui ne puisse produire de pareils exemples, ni qui, regardant autour de lui, ne voie un grand nombre de personnes qui, par les démarches qu'elles ont faites dans leur jeunesse, se sont fait une si mauvaise réputation, qu'on n'ose plus les employer, lorsqu'on les connaît, quoiqu'elles aient changé de caractère, & dompté les

passions qui ont été la source de leurs égaremens. Ces sortes de personnes tombent d'abord dans l'indigence, ensuite dans le mépris, & se voient enfin abandonnées de tout le monde, jusqu'à ce qu'ayant occasion de passer dans un endroit où l'on n'est point prévenu contr'elles, elles sont tout-à-coup transformées en de nouveaux hommes. A l'avantage qu'elles ont d'une expérience acquise à leurs propres dépens, elles joignent celui d'être exemptes de la mauvaise réputation qu'elles avaient, & elles deviennent utiles à leur patrie; au lieu qu'elles ne lui eussent été d'aucun avantage, si elles y fussent restées. Il y en a d'autres encore plus blâmables, qui, ayant corrompu leurs mœurs, ne méritent plus aucune confiance, encore que, dans le fond, elles ne soient point entièrement abandonnées, & qui, leur caractère à part, ont encore assez d'étoffe pour devenir les plus honnêtes gens du monde.

Ce sont-là les différentes sortes de gens qui, à quelques exceptions près, ont peuplé les Indes occidentales, & une bonnepartie de l'Amérique septentrionale : & c'est ainsi que nous avons tiré de la folie d'un nombre de fanatiques & de visionnaires, de l'imprudence de

la jeunesse, de la méchanceté & de l'indigence de quelques personnes, la source de notre opulence, de notre force & de notre puissance.

Ceux qui commandent, & qui se plaignent du génie des sujets, doivent plutôt se plaindre de leur propre incapacité, qui les empêche de faire usage d'un instrument que la Providence a mis dans leurs mains pour effectuer les plus grandes choses. Il y a dans le corps humain certaines humeurs, qui lui nuisent tant qu'elles y restent, & qui, étant évacuées, servent à en produire de bonnes. La Providence & les Ministres, qui sçavent l'imiter, parviennent souvent à leur but par des moyens qui paraissent entièrement opposés; car les ouragans & les tremblemens de terre ne sont pas moins nécessaires à la conservation de l'univers, que le calme & le plus beau temps. La vie & la beauté naissent du sein de la corruption; les remèdes les plus énergiques contiennent souvent un poison mortel. Tel est l'ordre de la nature; & si l'on y fait attention, on verra que ce doit être aussi celui du Gouvernement.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre : *Les Nuits Anglaises, ou Recueil des traits singuliers, &c.* Rien ne m'y a paru pouvoir empêcher la permission de l'imprimer. A Paris le 18 Octobre 1769.

LOUIS, Censeur Royal.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans la quatrième Partie.

DES NUITS ANGLAISES.

TRENTE-QUATRIEME NUIT.

TRENTE-CINQUIEME NUIT.

TRENTE-SIXIEME NUIT.

TRENTE-SEPTIEME NUIT.

TRENTE-HUITIEME NUIT.

QUARANTE-UNIEME NUIT.

QUARANTE-DEUXIEME NUIT.

QUARANTE-TROISIEME NUIT.

QUARANTE QUATRIEME NUIT.

QUARANTE-CINQUIEME NUIT.

Fin de la Table des Matières de la quatrième Partie.

PRIVILEGE DU ROI.

UIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE
T DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les
tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requê-
dinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de
, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, &
nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien
e Sieur J. B. COSTARD, Libraire à Paris, Nous
exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner
iblic, un Ouvrage qui a pour titre : *Les Nuits*
zises, ou Recueil de Traits singuliers, d'Anecdotes,
iemens remarquables, &c. s'il Nous plaisoit lui ac-
r nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES
ES, voulant favorablement traiter ledit Exposant,
lui avons permis & permettons par ces Présentes,
ire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon
mblera, de le vendre, faire vendre & débiter par
notre Royaume, pendant le temps de six années
cutives, à compter du jour de la date des Présentes.
ONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres
nnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient,
introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de
obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire
imer, vendre, faire vendre, débiter, ni con-
ire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous
que prétexte que ce puisse être, sans la permission
esse & par ecrit dudit Expolant, ou de ceux qui
nt droit de lui, à peine de confiscation des Exem-
es contrefaits, de trois mille livres d'amende contre
un des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers
ôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant,
celui qui aura droit de lui, & de tous dépens,
mages & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes
it enregistrées tout au long sur le Registre de la
imunauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
trois mois de la date d'icelles. Que l'impression du-
Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non
urs, en beau papier & beaux caractères, conformé-
t aux Réglemens de la Librairie, & notamment à
du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de
éance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer
ente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'im-
ion dudit Ouvrage, sera remis dans le même état

où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité des Présentes: DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers, Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le Mercredi quinziéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatriéme.

Signé, Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 598, Folio 48. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris ce 17 Novembre 1769.

Signé, BRIASSON, *Syndic.*

J. Robertshaw
9. 11. 92
4 vols.
[ZAH]

